BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME V.

CINQUIÈME ANNÉE. 1845—1846.

PARIS,

AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,

RUE DU BAC, PASSAGE SAINTE-MARIE, 3.

1845.



IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
Rue Garancière, n. 5.

la jeunesse. — Ici, comme dans un autre volume de la même collection dont nous avons parlé plus haut (p. 13), le style ne brille ni par son élégance ni par sa pureté : — on entend un des personnages s'écrier : « Je ne me rappelle pas *d'une* semblable pluie *depuis que je me* « *connais* (p. XIV), » et telle est la rapidité ou la négligence qui a présidé au travail de l'auteur, que l'héroïne d'une des histoires est appelée, à vingt lignes d'intervalle, une fois Clémentine et une fois Claudine. — A tous ces motifs qui nous font un devoir de ne point conseiller ce volume, nous joindrons un éloge peu convenable des romans (p. XVI), quelque restriction qu'on y ait mise ; et nous ferons remarquer en passant la singulière méprise de l'auteur, qui place l'histoire si touchante des douleurs de Silvio Pellico parmi ce genre de livres, au même rang que *Don Quichotte*. — Ici, comme dans les *Dots* et dans l'*Enfant de la Providence*, les gravures et l'impression sont fort médiocres.

16. **LÉGENDES DES DOUZE CONVIVES DU CHANOINE DE TOURS**, par J. Collin DE PLANCY. — 1 vol. in-8 de 378 pages et orné d'un dessin colorié (1845) (*Bibliothèque des Légendes*), chez Paul Mellier, à Paris, et chez Guyot père et fils, à Lyon ; — prix : 5 fr.

L'auteur suppose un bon chanoine de Tours, grand amateur des choses du passé, tout occupé de meubler sa bibliothèque de chroniques, de légendes, de naïves histoires, sans pouvoir toutefois obtenir rien de complet de ses longues recherches. Or il arrive qu'un vieil oncle, trépassé au-delà des mers, lui laisse, comme à son unique héritier, quarante bonnes mille livres de rentes. Le saint homme décide que les deux tiers d'un revenu si beau pour un chanoine appartiendront aux pauvres, se réservant l'autre tiers pour ses innocents plaisirs. Aussitôt il se remet à rassembler, avec une nouvelle ardeur, les monuments des anciens âges, et bientôt il lui vint une autre idée. Il fait annoncer partout qu'il tiendra table ouverte pour tous ceux qui viendront lui conter des légendes, après, toutefois, preuve d'expertise en ce genre. Il promet, en outre, une récompense de douze cents francs de rente au narrateur qui, après un certain nombre de récits, aura vaincu dans cette lice. Des conteurs arrivent bientôt de toutes parts, moins pour le dîner frugal que dans l'espoir de remporter le prix. Douze hommes se trouvent dans les conditions du programme, et sont admis à dîner tous les jours à la table du chanoine où l'on

doit, pendant tout le dîner, raconter des légendes. — Ces légendes sont ici au nombre de 28, racontées avec le *même charme* et la *même* naïveté que les précédentes dont nous avons déjà parlé (Voir notre tome 4, p. 268 et 461). Ceux de nos lecteurs qui auront lu les premières voudront se donner le plaisir de suivre l'habile narrateur. Nous n'ajouterons rien de plus, si ce n'est que nous n'avons aucune raison pour mettre de la réserve à notre recommandation, et qu'à notre avis les *Légendes des douze convives du chanoine de Tours* méritent d'occuper une place dans les bibliothèques chrétiennes : elles seront pour tous une lecture agréable. — Nous prions seulement l'honorable auteur d'écrire *rancunière* au lieu de *rancuneuse*, et d'ajouter la préposition *à* après le verbe aimer suivi d'un infinitif.

17. **LETTRES, OPUSCULES ET MÉMOIRES** *de Madame Perier et de Jacqueline, sœurs de Pascal, et de Marguerite Perier, sa nièce, publiés sur les manuscrits originaux par M.* P. FAUGÈRE. — 1 vol. in-8 de XXIV-490 pages (1845), chez Vaton ; — prix : 7 fr. 50 c.

Cet ouvrage sert de suite et de complément à celui que le même éditeur a publié sous le titre de *Pensées, Fragments et Lettres de Blaise Pascal.* Il se compose de quatre parties : 1° Opuscules et Lettres de madame Perier, sœur aînée de Pascal ; 2° Opuscules et Lettres de Jacqueline, leur sœur plus jeune ; 3° Mémoires de Marguerite Perier sur sa famille, et quelques anecdotes qui ont été conservées par le P. Guerrier ; 4° un Appendice contenant quelques documents curieux, et pour la plupart inédits.

La *Vie de Pascal,* composée par sa sœur qui avait adopté avec chaleur les nouvelles opinions théologiques de Port-Royal, à l'exemple de son illustre frère, fait connaître celui-ci mieux que toutes les réflexions philosophiques et tous les morceaux d'éloquence dont on nous inonde depuis quelque temps. Il suffit de la lire avec quelque attention, pour faire justice de ce prétendu scepticisme dont on voudrait faire honneur à Pascal, et qui n'est qu'une invention moderne. Parmi les lettres de madame Perier, il y en a une adressée à M. Beurrier, curé de Saint-Étienne-du-Mont, et où il n'est que trop bien démontré que Pascal est mort dans les principes du Jansénisme le plus rigoureux.

Les écrits de Jacqueline contiennent différents morceaux de poésie, œuvres de son enfance, et qui sont plus remarquables à ce titre que sous le rapport de la facilité et de l'élégance. Elles sont assez manié-

DES EXCÈS DE LA PRESSE IRRÉLIGIEUSE ET RÉVOLUTIONNAIRE.

Il nous serait difficile, impossible même de relever et de combattre tous les excès d'une presse qui, en se posant comme l'organe de l'opinion, travaille infatigablement à la fausser et à la pervertir. Sous prétexte de favoriser le développement de la civilisation et des lumières, ne nous conduirait-elle pas plutôt à la barbarie, en sapant les bases de toute religion et de toute société? Sous le manteau d'une liberté, trop souvent devenue de la licence, ne propage-t-elle pas les plus désolantes, les plus funestes doctrines? Il faudrait, pour s'en faire une idée complète, pouvoir parcourir et analyser une multitude de feuilles de tous genres, de toutes formes : quotidiennes, hebdomadaires, mensuelles; journaux, revues, pamphlets, etc., qui vont partout, et à tous moments, semant les préjugés et les haines, faisant appel à toutes les passions. Ce n'est plus aux hommes lettrés qu'on s'adresse depuis longtemps : c'est dans la classe ouvrière elle-même qu'on travaille à jeter ces germes de destruction. L'homme du peuple n'est pas assez prémuni contre des idées qui ont fait couler tant de sang et de larmes pendant nos longues années de révolution : naturellement généreux, il se laisse facilement abuser par des théories insensées qui, sous le masque d'une hypocrite sympathie pour les classes laborieuses, ne tendent à rien moins qu'à essayer de nouveau l'égalité des biens et des positions sociales. Les prédicants de ces doctrines désorganisatrices vont jusqu'à déclarer que, si l'ouvrier est encore courbé sous le poids du travail et sous la domination de l'opulence oisive, c'est la religion qui en est cause. Ces affreuses théories de Babeuf, si bien mises en pratique par Saint-Just en 93, M. Cabet a tenté de les ressusciter parmi nous dans des livres qui, heureusement, n'ont pas obtenu tout le succès qu'on en attendait. On n'ose pas toujours, en France, produire au grand jour ces systèmes d'égalité impossible, d'athéisme et d'immoralité : on s'étudie à les déguiser sous le mystérieux symbole d'amour du progrès et de l'amélioration du sort des ouvriers; mais on les voit aujourd'hui poussés en Suisse jusqu'au délire. Le commu-

nisme s'y montre à découvert et ne garde plus de mesure dans sa profession publique de l'athéisme. Le protestantisme lui-même s'en émeut et pousse le cri d'alarme. Ses journaux, et en particulier ceux de Genève, nous viennent en aide pour signaler le danger qui menace l'ordre religieux et social. On va voir, par les citations que nous allons faire, que nous n'exagérons rien. Ces citations, nous les empruntons à l'*Espérance*, journal protestant, qui commence à comprendre que les jésuites et les catholiques ne sont pas ses plus grands ennemis. Si on nous demande pourquoi nous allons chercher nos exemples et nos preuves en Suisse, c'est que ce pays, voisin de la France, a de fréquents rapprochements avec le nôtre, et que, placé entre nous et l'Allemagne, c'est par lui que nous arrivent toutes les rêveries d'outre-Rhin si favorablement accueillies et prônées par nos utopistes. Laissons parler le journal protestant l'*Espérance :*

« Communisme, clubs, athéisme, immoralité, ce sont mêmes choses sous divers noms, et voilà ce qu'on voit maintenant paraître en Suisse avec un odieux cynisme. Ces horribles doctrines ne sont pas nouvelles, mais honteuses d'elles-mêmes, et certes, à bon droit, elles n'osaient se produire au grand jour; aujourd'hui elles affrontent les regards des honnêtes gens qu'elles ne craignent plus.

« Deux journaux publiés à Lausanne, en allemand, leur servent surtout d'organes. Ces journaux paraissent chacun une fois par mois, en une feuille in-8°. — Le plus ancien, rédigé par M. Marr, sous le titre de *Feuille du temps actuel pour la vie sociale,* paraît consacré spécialement à la propagation de l'*athéisme :* c'est son drapeau avoué et l'objet de ses principaux articles. Selon ce journal, « la foi en Dieu « est la source de tous les maux de la société, et le véritable désir de « la liberté ne commence qu'avec l'athéisme. »

« L'autre journal, rédigé par M. Becker, et dont la publication a commencé au mois d'avril sous le nom de *Joyeux message du mouvement religieux et social*, est l'organe officiel des sociétés communistes. Du reste, la différence entre ces deux journaux est plutôt dans la forme que dans le fond : chacun d'eux est communiste et athée. Selon M. Becker, « il n'y a pas d'autre Dieu que l'humanité elle-« même ; ce Dieu est imparfait, puisque l'humanité est imparfaite. »

« *Les feuilles du présent pour la vie sociale*, dit le *Courrier suisse*, à qui nous empruntons ces détails, rédigées par M. Guillaume Marr, sont, d'après un autre journal allemand de Lausanne,

lues et soutenues par *la Jeune-Allemagne.* « Elles s'annoncent comm
« destinées directement et principalement aux associations d'ouvrier
« de la Suisse. » Les matières dont le journal s'occupe rentrent dan
deux classes : « Religion et politique. » Les doctrines se résument er
deux idées : « Négation absolue de toute espèce de religion ; destruc-
« tion violente de l'état social. » Les questions du jour sont traitées à ce double point de vue. A cela se joignent quelques correspondances sur l'état des choses dans les différentes parties de la Suisse.

« Essayons de caractériser d'abord la *philosophie moderne* (c'est le nom que lui donnent ses partisans) dans les matières religieuses. — Le premier numéro contient un article d'Edgard Bauer intitulé : l'*État et le Christianisme*. Il débute ainsi : « L'homme ne peut être qu'une « chose, il est fils de la terre ou fils du ciel ; s'il est fils du ciel, il est « chrétien ; s'il est fils de la terre, il est citoyen raisonnable ; il est « HOMME. » — L'article entier n'est que le développement de cette idée, que le christianisme et l'État sont incompatibles. « Celui qui « veut concilier l'homme et le chrétien ne connaît pas l'homme véri- « table. » — Il conclut ainsi : « L'homme doit, d'abord, redevenir « *sauvage* pour redevenir *quelque chose.* »

« Au numéro 3 nous lisons un fragment : « *Des prêtres, de l'Église « et de la religion,* » dans lequel l'auteur démontre qu'il est absurde de se plaindre du pouvoir des prêtres en laissant subsister la religion. Une religion, quelle qu'elle soit, ne peut pas exister sans une Église, l'Église sans des prêtres ; il n'y a donc qu'un remède radical, c'est d'effacer jusqu'au nom même de religion. Ceux qui veulent conserver le nom, parce que le peuple y tient, commettent une grande erreur. Il n'y a pas de nom sans idée. La religion n'est autre chose qu'un effort pour se préparer à vivre dans un autre monde inconnu, qu' n'existe pas. Si le peuple tient encore au mot, c'est que les ennemi de la religion manquent de courage pour l'attaquer franchement. Le principal obstacle au progrès est le manque de courage.

« Nous achevons de caractériser le journal de la *Jeune-Allemagne*, dans la question religieuse qui domine chez lui toutes les autres. Le numéro de mars commence par un petit article, *les Jésuites et la Société*, dont voici la substance :

« L'Europe est au commencement d'une révolution religieuse ; par- « tout on veut s'affranchir de l'Église, c'est le premier pas vers l'af- « franchissement de tous les préjugés.... Dans le combat contre le

« jésuitisme, qui est la perfection de toute théologie, les forces ap-
« prennent à se connaître. Le cours des événements, preuve en soit
« le dernier et hardi soulèvement des Vaudois, brise le pont croulant
« du soi-disant progrès légal, et le droit naturel, savoir le droit du
« plus fort, triomphe comme il faut qu'il triomphe sur le soi-disant
« droit public. Le peuple comprend ce dont il s'agit.... Le cri des
« Suisses : *A bas les jésuites!* est couvert par le cri : *A bas les mô-*
« *miers!* Et que font les uns et les autres?... Ne nourrissent-ils pas,
« les uns et les autres, le peuple fidèle (*glaubig*) avec des traites sur
« les étoiles? Malheureusement nous n'avons aucune preuve de la
« solvabilité du céleste banquier. Faut-il donc s'étonner si les fidèles
« finissent par s'impatienter, se tournent contre les caissiers du ciel,
« et comme le maître de la maison, le bon Dieu, ne se montre pas,
« s'ils mettent sa banque en pièces et renvoient ses commis? (p. 2). »

« L'expulsion des jésuites et des mômiers, c'est le commencement de l'acte révolutionnaire. *Vive la révolution!*

« Enfin nous arrivons à l'exposition scientifique de la doctrine dans une série d'articles intitulés : *Athéisme.*

« L'immense révolution qui se prépare est tout entière dans les
« mots : « *hors de l'homme point de salut.* » Pour qu'elle commence,
« cette révolution, pour que l'homme redescende enfin des nuages du
« ciel, il faut que chacun de vous saisisse cette pensée dans toute son
« étendue et qu'il en pénètre sa vie. Tous les clubs d'ouvriers sont
« d'accord dans leur but, l'éducation pour la liberté, et l'immense
« majorité d'entre eux reconnaît pour principe que l'homme doit
« d'abord être libre en lui-même pour pouvoir l'être au dehors, et que
« sans cette indépendance antérieure, l'autre liberté, c'est-à-dire le
« bonheur d'ici bas, est impossible. Expliquons donc en quoi consiste
« cette indépendance, puisque dans la discussion verbale on ne réussit
« pas à s'entendre. »

« L'auteur l'explique ainsi : « Avant tout, il faut déracin er l'en-
« nemi intérieur, le sentiment d'une puissance supérieure à l'homme,
« cet escabeau du trône, de la chaire et du confessionnal.... Le ré-
« sumé de l'égarement humain est la soi-disant religion appelée parmi
« nous christianisme.... A supposer qu'il existe réellement un élu,
« pareil à ce qu'on appelle Dieu, nous serions absolument incapables
« de le connaître, car, pour le connaître, il faudrait l'égaler. »

« Voilà la substance de tout l'athéisme. « L'athée ne nie pas

« l'existence de Dieu, il dit seulement : Nous ne pouvons rien savoir
« de lui, donc il n'existe pas pour nous. L'athée est celui qui ne se
« considère pas comme en rapport avec Dieu.

« Pourquoi tant de paroles? Ah! nous ne perdrions pas un mot sur
« ce sujet, *si la foi en Dieu, si par dessus tout la foi chrétienne*
« n'étaient pas l'épine qui fait suppurer la société (numéro de mars,
« p. 12). »

« La fin de l'esclavage approche quand l'esclave se sent esclave; il le sent aujourd'hui, mais pas assez, tous les discours sont vains sans la colère. Toute tendance intellectuelle doit se réaliser dans la pratique.... Montrons tout d'abord comment l'athéisme devenant pratique, quelle terrible révolution, quelle société nouvelle il contient. « Prou-
« vons, en un mot, que dans notre temps, encore si tristement infecté
« de christianisme, le véritable désir de liberté ne commence qu'avec
« l'athéisme. »

« Le but des communistes est de détruire l'État, de renverser tous les gouvernements monarchiques et républicains, pour établir le gouvernement communiste; de détruire l'ordre social et l'organisation civile du monde; d'abolir la propriété, qui, à leurs yeux, est un vol et une violation des droits de l'homme; d'abolir l'argent, qui est la cause de tout le mal et de l'accaparement des richesses. « Le seul
« moyen d'échange qui doive être admis, dit Becker, dans sa bro-
« chure intitulée : *Que veulent les communistes?* c'est le travail
« qui produit, et les produits du travail. Mais tout travail ne produit
« pas. Un banquier qui écrit dans son grand-livre ne produit rien; il
« gâte un produit, il gâte le grand-livre, qui est un produit du pape-
« tier et du relieur, et quand il a rempli ce grand-livre de son griffon-
« nage, il n'est plus bon qu'à être mis aux commodités. » — (Ceci peut donner une idée du style de M. Becker).

« Plus loin, et dans la même brochure, il dit : « Le canton de Vaud
« est un pays adorable, un vrai paradis (pour les communistes)! Eh
« bien! dans ce pays il se passe une chose abominable. Nous payons
« un million et demi à d'infâmes propriétaires de maisons, pour prix
« de nos loyers. N'est-ce pas là une infamie? Il y a assez de maisons
« pour loger tout le monde. Abolissons donc la propriété, et nous se-
« rons logés pour rien. »

Nous nous arrêtons pénétrés de douleur et d'amertume. Ces citations justifient assez ce que nous disions en commençant : elles mon-

trent une fois de plus avec évidence comment le mépris de la religion entraîne avec lui l'oubli des droits et des devoirs sociaux. Voilà bien les écarts de la presse impie et révolutionnaire : voilà les excès où elle se porte. C'est ainsi que nous recueillons les fruits de l'impiété philosophique du XVIIIe siècle. — Alors elle se déguisait encore sous les formes plus ou moins colorées de l'éloquence et du style. Les disciples de Rousseau, de Diderot, d'Helvétius, savent aujourd'hui exprimer plus nettement les doctrines de leurs maîtres. Dieu sait où elles nous conduiront si elles viennent à s'accréditer dans ces masses d'ouvriers pour qui le raisonnement le plus clair est la force brutale.

Ces réflexions devaient naturellement trouver place dans nos feuilles. Et s'il fallait donner d'autres preuves des excès de la presse irréligieuse, s'il fallait en chercher parmi nous des exemples, nous n'aurions guère, on le sait, que l'embarras du choix. Mais nous ne pouvons pas manquer cette occasion de nous élever encore contre une publication scandaleuse, déjà jugée par tous les hommes honnêtes, à quelque opinion qu'ils appartiennent, qui, malgré tout, ne se poursuit pas moins, et sur laquelle trafique un journal connu depuis longtemps pour sa haine voltairienne contre l'Église. — On devine, peut-être, que nous voulons parler du *Juif-Errant*, commandé, patroné, doté par le *Constitutionnel*. M. Eugène Sue semble n'avoir repris son roman que pour braver plus ouvertement toutes les règles de la vérité, de l'honnêteté, de la décence. L'auteur n'eût-il voulu calomnier que la compagnie de Jésus, nous ne serions pas moins en droit d'appeler son œuvre une infamie. Mais l'impiété a ses délires, qui portent en eux-mêmes leurs châtiments providentiels; et, comme pour prouver aux plus aveugles que c'est bien la religion elle-même et le clergé qui sont en cause, M. Sue n'a pas craint d'exhaler récemment ses ressentiments contre un des plus illustres pontifes de l'Église de France, le cardinal-archevêque de Lyon, dans des pages vraiment honteuses, que nous nous abstiendrons de placer sous les yeux de nos lecteurs. — Si, comme l'exprime lui-même l'écrivain communiste vaudois dont nous parlions tout à l'heure, une religion ne peut pas exister sans une Église et l'Église sans des prêtres, que veut-on donc faire de la religion dans notre pays, quand on outrage ainsi sans pudeur ses ministres, même les plus hauts placés par leur dignité et par leurs vertus? Nous le demandons encore, tout en demeurant dans notre sphère, laissant volontiers à d'autres le champ de la politique pour nous renfermer dans

celui des doctrines religieuses, comment l'autorité souffre-t-elle de pareils scandales? Si l'on outrageait de la sorte la magistrature ou l'armée, un des corps quelconques de l'État, le laisserait-on faire impunément? Est-ce donc que la religion et ses ministres sont moins dignes d'honneur et de protection? et seraient-ils, par hasard, moins respectables, moins nécessaires, nous dirons même à la sécurité publique? Nous n'avons pas à réfuter l'œuvre de M. Sue : nous renvoyons nos lecteurs à l'excellente critique qu'en a publié M. Alfred Nettement et que nous leur avons déjà fait connaître (V. notre t. 4, p. 451).

De *tout ceci il y a une conclusion à prendre*, et nos lecteurs la tireront eux-mêmes d'après cette simple question : Les excès de la presse impie et révolutionnaire ne demandent-ils, de la part des gens de bien, que des gémissements silencieux et stériles? n'exigent-ils pas la réunion de tous les efforts pour arrêter, par tous les moyens possibles, le progrès du mal, et pour favoriser la propagation des saines doctrines?

---

29. BIBLE EN ESPAGNE (LA), par Georges BORROW, *traduit de l'anglais.* — 2 vol. in-8 (1845).

L'auteur de cet ouvrage est un anglican, émissaire de la société biblique de Londres, qui, toujours en la compagnie de Gitanos ou Bohémiens d'Espagne, des voleurs, des malfaiteurs et des renégats de tous les pays, après avoir gagné les gros appointements que les sociétés bibliques allouent à leurs propagandistes, après avoir fait des bénéfices sur la vente des Bibles et sur leur impression, a voulu encore se procurer les avantages pécuniaires qui résultent de la vente d'un écrit aussi bizarre que grotesque.

On voit dans cet ouvrage ce que c'est qu'un commis à appointements de ces sociétés bibliques. C'est un homme à qui les pays catholiques font horreur ; c'est *un ami de l'humanité* qui n'a jamais à la bouche le nom du pape que pour essayer de le salir par les injures les plus grossières, qui est travaillé d'une haine furieuse contre le catholicisme et toutes ses institutions, qui poursuit de ses impurs blasphèmes la sainte Vierge et les saints, qui, dans sa rage huguenote, s'acharne contre leurs sanctuaires, contre leurs reliques et contre

portée du livre objet de nos réflexions. Si nous en permettions la lecture aux hommes mûrs, qui veulent et qui souvent doivent étudier les questions agitées dans le monde philosophique ou industriel, nous l'interdirions absolument à la jeunesse, et nous engagerions les premiers à lire en même temps, sinon comme antidote au moins comme réfutation souvent pleine de vigueur et de raison, la partie des *Études sur les réformateurs contemporains*, par M. Louis Reybaud, consacrée à Charles Fourier (V. notre tome 3e, n° 31), et nous les supplierions de se tenir en garde contre le prestige qu'a exercé quelquefois sur des esprits élevés et sur des cœurs généreux un système qui peut paraître praticable quand on se borne à la théorie, mais qui, dans la pratique, en admettant qu'il soit possible d'y parvenir, serait la ruine de toute vertu, de toute religion, auxquelles se substitueraient la passion du bien-être matériel et la démoralisation la plus profonde.

35. **CONFÉRENCES SUR LES GRANDEURS DE LA SAINTE VIERGE**, *prêchées dans l'église de Saint-Sulpice, à Paris, pendant le mois de mai*, par l'abbé COMBALOT, missionnaire apostolique. — 1 vol. in-8 de 492 pages (1845), chez Pélagaud, à Lyon, et chez Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 6 fr.

Un des faits les plus remarquables de notre époque, c'est, sans contredit, l'heureux développement de la dévotion à la très-sainte Vierge, et particulièrement l'établissement du mois de Marie, qui, selon la remarque de M. l'abbé Combalot, est devenu comme le carême des âmes pieuses, comme une espèce de supplément aux stations quadragésimales, transformées soit par nécessité, soit par coutume en une arène de controverse, où des prédicateurs, en courant après les brebis égarées dans les déserts du doute, et que peut-être ils n'atteindront pas, laissent sans lait et sans pain la portion choisie du troupeau qui n'a nul besoin de ces argumentations et de ces preuves (p. 3). Aussi maintenant voyons-nous abonder, surabonder même peut-être, les ouvrages qui se rattachent à cet intéressant sujet. Mais parmi tant d'illustres ou d'obscurs panégyristes de la mère de Dieu, quoique toujours et partout nous devions louer la bonne volonté, on aime à voir paraître les noms les plus connus dans la littérature et l'éloquence chrétienne. C'est la satisfaction que nous offre aujourd'hui M. l'abbé Combalot, dont la réputation est assez répandue, pour que nous n'ayons besoin de lui donner ici aucun éloge.

Appelé, il y a quelques années, à prêcher le mois de Marie à Saint-Sulpice, où sa voix convoqua autour de la chaire sacrée un auditoire aussi distingué que nombreux, il a voulu témoigner de son dévouement à Marie, en répandant en tous lieux par la presse les instructions que sa parole n'avait pu faire retentir que sous les voûtes d'une seule église. — Il traite, dans vingt-huit conférences, des grandeurs de la très-sainte Vierge, en la prenant depuis l'idée primitive et éternelle de sa gloire formée dans les conseils de Dieu, jusqu'au mystère si instructif et si touchant de sa visitation. Le *magnificat* seul fournit à l'orateur la matière de dix conférences qui font suite aux dix-huit premières, consacrées tantôt à considérer Marie comme l'élue de Dieu, la reine des anges, et l'accomplissement des figures et des prophéties de l'ancien Testament, tantôt à célébrer sa conception immaculée, son auguste naissance, son virginal mariage avec saint Joseph, sa participation au salut des hommes dans l'incarnation, le privilége auguste de sa maternité divine, sujets grands et sublimes, qui donnent lieu à l'orateur de traiter particulièrement des devoirs du mariage, de l'importance de l'éducation surtout pour les filles, et de la mission de zèle et de charité ouverte dans l'Église à la femme chrétienne.

Partout dans les pages ordinairement chaleureuses du pieux missionnaire apostolique, on admire sa tendre et vive dévotion pour la mère de Dieu. On voit que presque toujours c'est le cœur qui parle plutôt que l'esprit. Cependant nous oserons hasarder quelques observations, dont les lecteurs pourront peser la vérité.

Ce livre a trop l'air d'être le résultat d'un travail improvisé; on retrouve l'orateur dont la voix a fait si souvent de profondes et salutaires impressions, surtout dans la vingt-quatrième conférence, où il développe la puissance de Dieu dans l'humiliation des méchants; mais d'autres fois la suite des idées est peu marquée, le développement manque, les mêmes réflexions se représentent d'une manière fatigante, les raisonnements n'ont point de lien qui les enchaînent; ce sont plutôt des pensées détachées que des arguments suivis. Ailleurs l'auteur se jette dans des abstractions, qui sont très-peu à la portée d'un auditoire ordinaire, comme on peut le remarquer en particulier dans les deux premières conférences et dans celle sur les anges, où l'on n'oserait même affirmer que tout soit parfaitement exact. On dirait que là, comme dans d'autres occasions, l'orateur se plaît à chercher des opinions qui étonnent et qui surprennent, sans cependant

aller contre les vérités révélées par la foi. Il nous semble également que l'on aurait désiré plus de prudence et de ménagement dans le discours sur le mariage (p. 57), dans la peinture de l'unité (p. 337); la chaire n'admet pas toujours ce que pourrait, ce que doit même souvent admettre le confessionnal. Pourquoi hasarder aussi des probabilités dont on ne saurait fournir les preuves? avons-nous le droit de décider que saint Liguori sera bientôt placé par l'Église au rang de ses docteurs (p. 141)? devons-nous, après les savants travaux des bénédictins, citer, sans renverser d'abord leurs arguments, les ouvrages qui portent le nom de saint Denis l'aréopagite, comme devant lui être réellement attribués (p. 199 et ailleurs)? est-il bien certain que les juifs croiront, quand les nations chrétiennes ne croiront plus (p. 467)? où a-t-on vu qu'à la fin des siècles il n'y aurait plus d'autres chrétiens que les juifs?

Quant au style il est généralement noble, élégant et sans prétention. On ne verrait guère qu'un mot à reprendre non en lui-même, mais dans l'abus qu'en fait l'orateur, c'est le mot de *halte* placé souvent d'une manière peu naturelle et peu exacte. Ainsi (p. 442) il est parlé de la *halte* qui s'accomplit pour l'âme chrétienne depuis le berceau jusqu'à la tombe. Mais pour faire halte il faut avoir déjà marché, ce que l'enfant au berceau n'a fait jusque-là, ni spirituellement ni corporellement, nous citons cet exemple; il n'est pas le seul; ce mot semble être habituel à l'orateur.

Concluons en disant que cet ouvrage est bon, pieux, édifiant; que malgré les petites taches que nous avons remarquées, il peut être très-utile à tous; ajoutons seulement qu'il eût pu être meilleur; et souhaitons que l'auteur achève la vie de la très-sainte Vierge dans un autre volume, en soignant encore mieux son travail. A.-B.-C.

36. ÉGLISE CATHOLIQUE (L') *vengée du reproche de favoriser le despotisme politique et ecclésiastique*, par l'abbé SABATIER, chanoine honoraire de Montpellier, et curé de Sainte-Anne de la même ville. — 1 vol. in-8, de XVI-426 pages (1841), à Montpellier, chez Malavialle; — prix : 5 *fr.*

Afin d'atteindre le but indiqué par son titre, l'auteur démontre, dans une première partie divisée en sept chapitres, que le despotisme politique est essentiellement opposé au dogme catholique; qu'il est condamné par la morale de l'Église, flétri et réprouvé par la tradition. Il prouve

dans cet ouvrage de quoi attaquer les papes à propos de la guerre de Hollande, et les jésuites au sujet de la révocation de l'édit de Nantes ; il se plaît, çà et là, à s'élever contre l'influence du clergé sur les déterminations privées ou publiques de Louis XIV; il ne cherche pas non plus à éviter certains détails de mœurs trop libres de cette cour du grand roi. — On a reproché à cette histoire d'être fautive; nous ne pouvons guère en juger, nous savons seulement qu'elle est passionnée. Elle consiste plutôt encore en une suite de pièces, de lettres et d'anecdotes qu'elle n'est une véritable histoire. Son titre d'ailleurs est ambitieux et inexact, car il ne traite pas de l'histoire de la marine en général, mais seulement de cette histoire sous Louis XIV. On ne reprochera donc pas à l'auteur d'être sorti de son programme, mais bien d'avoir tenu moins qu'il ne promet. Malgré les défauts que nous signalons dans l'intérêt de la vérité, le livre de M. Eugène Sue pourrait, à la rigueur, être mis avec quelque réserve, entre les mains d'hommes sérieux qui sauront discerner le faux du vrai. Du reste il est peu amusant, et outre les dangers qu'il pourrait avoir pour les jeunes gens, il n'est pas de nature, ce nous semble, à leur plaire; ils n'y trouveraient que dans quelques passages des modèles du genre descriptif.

44. **HISTOIRE DE SAINT AUGUSTIN**, *sa vie, ses œuvres, son siècle, influence de son génie*, par M. Poujoulat. — 3 vol. in-8 de LXII–352, 482 et 476 pages (1845), chez J. Labitte, libraire-éditeur; — prix : 22 fr.

Les derniers jugements de l'Académie française pourraient inspirer quelque défiance pour cette histoire. La docte compagnie, en effet, lui a décerné un prix de 2,000 fr., en même temps qu'au livre intitulé : *Du pouvoir spirituel dans ses rapports avec l'État* dont nous avons dû consciencieusement condamner avec sévérité les funestes tendances (t. IV, p. 274). On pourrait craindre que l'ouvrage de M. Poujoulat n'eût été couronné aux mêmes titres que celui de M. Filon, son compagnon de fortune. Nous sommes heureux d'avoir à détruire aux yeux de quelques-uns de nos lecteurs une pareille prévention. L'*Histoire de saint Augustin* est un fort bon livre sous tous les rapports; et, certes, l'Académie, en lui accordant une de ses récompenses annuelles, s'est honoré elle-même plus qu'elle n'a honoré le religieux écrivain, déjà *magnifiquement payé des fatigues de son*

travail par l'approbation exceptionnelle que lui adressa, au mois de septembre 1844, Mgr. l'archevêque de Paris.

Quelles pensées ont présidé à l'entreprise de cet ouvrage ; comment a-t-il été exécuté ; c'est ce que nous allons essayer de faire connaître à nos lecteurs. Ils pourront par là se former une idée complète et précise de l'œuvre de M. Poujoulat. — Et d'abord, il peut paraître surprenant qu'un homme du monde se fasse l'historien d'un saint et du plus profond des docteurs catholiques. L'auteur, noblement ambitieux d'obtenir la confiance du public religieux, répond à cette objection qu'il a pressentie, en nous apprenant que les belles-lettres n'ont pas seules rempli les jours de son existence d'écrivain. La science religieuse l'a beaucoup occupé ; à dix-sept ans, il était élève en théologie, et les divines Ecritures avec les Pères de l'Eglise ont tenu une grande place dans les études de sa jeunesse. Enfin, c'est après vingt ans de travaux sérieux, après la contemplation des choses religieuses à Jérusalem et à Rome, qu'il a été amené à écrire cette histoire. De tels précédents, quoiqu'ils ne nous aient pas empêché antérieurement d'adresser quelques reproches à M. Poujoulat, joints ici à l'approbation de Mgr. Affre, sont pourtant des garanties de l'exactitude théologique et historique qui doit être le premier et principal mérite d'un livre de cette nature.

M. Poujoulat a cherché saint Augustin dans les dix volumes in-folio qui forment la collection des œuvres du saint docteur. Il en a recueilli avec le soin le plus religieux chaque mot qui révèle le caractère, les vertus et la vie de son héros ; chaque trait, chaque détail, qui peuvent manifester, dans sa réalité vivante, l'admirable figure de ce doux et puissant génie. En ce point déjà, nous devons à l'intelligent historien tous nos suffrages. Il est certain, en effet, que rien ne peut mieux nous faire connaître saint Augustin, ainsi que le siècle et le pays où il a vécu, que ses nombreux ouvrages. Ils étaient tous de circonstance. Le grand homme n'écrivait pas pour écrire, pour faire du style ; encore moins pour se créer une réputation, ou pour arriver à la fortune. Servir la cause de Dieu et de son Eglise, partout et dans toutes les occasions où elle était attaquée, fut l'unique désir de son cœur d'évêque ; et c'est à ce désir si noble, si sublime, comme à un génie inspirateur, qu'il cédait toujours lorsqu'il prenait la plume. Donc, pour le connaître et apprécier son influence, ses écrits devaient offrir au savant laborieux qui les étudierait les plus précieuses ressources ; M. Poujou-

lat, le premier, a exploité cette mine inépuisable. — La pensée qui a présidé à l'exécution de cette histoire, est incontestablement la belle et généreuse pensée d'être utile. Il a semblé à l'auteur, en considérant la nature du travail que fait parmi nous la vérité, « que les en- « seignements du grand Augustin avaient été marqués providentiel- « lement pour la régénération particulière de deux époques : la sienne « et la nôtre. » Cette observation, trop exclusive peut-être dans ses termes, a cela de vrai que la vie et les écrits du saint évêque d'Hippone présentent une étude philosophique et religieuse parfaitement en rapport avec les besoins de notre époque. Et telle qu'elle a été conçue et accomplie, cette histoire forme *une grande étude de l'homme* et *une grande étude du christianisme*, éminemment dignes de fixer l'attention de nos sceptiques contemporains. Augustin, dans sa jeunesse, est l'expression complète de l'intelligence humaine condamnée aux longs ennuis, aux inquiétudes, à tous les supplices de l'incertitude, jusqu'à ce qu'enfin, Dieu étant trouvé, elle sorte du vide, du trouble et de la nuit. Or, n'y a-t-il pas une analogie frappante entre le jeune rhéteur africain et ces infortunés lauréats de nos colléges, que la foi n'illumine plus de ses splendeurs, et qui, livrés avec passion à l'étude, entassent dans leur imagination, rêves sur rêves, théories sur théories, pour demeurer, en définitive, livrés péniblement aux fluctuations du doute. Puisse ce livre tomber entre leurs mains ! puisse un sentiment de curiosité, qui serait à nos yeux un mouvement de la grâce divine, leur faire parcourir quelques instants l'*Histoire de saint Augustin!* Ils verront que ce qui se passe en eux n'est pas nouveau : — un jeune savant aussi l'éprouva il y a quatorze siècles, — et, sans aucun doute, épris d'un vif intérêt pour un récit qui leur offrira leur propre histoire, ils comprendront ce que c'est que la vérité, et ce qu'il y a à faire pour en obtenir la jouissance. — A cette occasion, que M. Poujoulat nous permette de regretter que *les Confessions* n'occupent pas, dans son travail, une plus large place. Il a, ce nous semble, trop bien auguré de son siècle en croyant que cet admirable livre est connu de tout le monde. Les *Confessions de saint Augustin* sont connues ; mais elles ne sont pas lues ; et comme cette histoire, grâce à sa forme gracieuse et au nom de son auteur, obtiendra peut-être plus de popularité, dans les rangs de la jeunesse, que *les Confessions* elles-mêmes, nous aurions désiré, pour l'avantage des lecteurs, que M. Poujoulat analysât moins étroitement les touchantes

confidences du saint docteur. L'histoire, d'ailleurs, eût été plus complète. — Belle et intéressante étude de l'homme, l'*Histoire de saint Augustin* est aussi une belle étude de la religion. On la condamne toujours, aujourd'hui plus que jamais, sans la connaître ou sans la comprendre. De superbes sophistes, plus ignorants en ce point que l'humble petit savoyard amené par l'hiver dans nos villes, des hauteurs de la raison où ils croient s'être établis en dominateurs, ne cessent d'en imposer à leurs élèves, et de faire son procès, en bonne forme, à l'œuvre divine. Le livre de M. Poujoulat portera la lumière dans les esprits qui l'étudieront avec le désir de la vérité. Ils verront, par l'analyse et l'exposition des divers ouvrages du saint pontife, qu'en se faisant chrétien, et chrétien catholique, Augustin, loin d'abdiquer sa raison, élargit au contraire devant elle, à l'infini, l'horizon de la pensée et de la science. Le détail si bien présenté, dans les pages de M. Poujoulat, des luttes que le docteur africain eut à soutenir contre le *Manichéisme*, le *Donatisme*, l'Arianisme et le Pélagianisme, met dans toute son admirable lumière la vérité de nos dogmes sacrés. — Une pensée de patriotisme, nous devons le dire, a inspiré aussi et soutenu notre auteur dans son travail. Si les saints que l'Eglise vénère ne sont d'aucun pays parce qu'ils appartiennent à la société universelle qui ne connaît pas de frontières, saint Augustin néanmoins nous appartient plus qu'aux autres peuples catholiques, depuis que le drapeau de la France a été planté sur la terre où le génie et la sainteté du grand homme jetèrent jadis un si magnifique éclat. La gloire de l'évêque d'Hippone est devenue pour les Français une gloire nationale à laquelle il serait honteux d'être indifférent. A ce titre encore, ce livre mérite des lecteurs. — Mettant à profit nos conquêtes, et pour rendre son œuvre plus complète sous tous les rapports, M. Poujoulat a fait un pèlerinage aux ruines d'Hippone, de Calame et de Constantine, afin de décrire avec exactitude les lieux où a vécu le glorieux évêque, et ceux où le poussaient son devoir et son zèle. Le lecteur s'attache ainsi avec plus d'intérêt aux pas de saint Augustin. — Des *notes et éclaircissements*, rejetés à la fin de chaque volume, exposent les raisons critiques des savants sur les points incertains de la géographie et de l'histoire, ou fournissent quelques détails qui n'ont pu trouver place dans l'ouvrage. On distinguera, dans le nombre, l'*Histoire de la translation de la relique du saint docteur*, en 1842, racontée avec esprit et un vif sentiment de foi par M. l'abbé Sibour, professeur à la

faculté de théologie d'Aix. — Le style de M. Poujoulat conserve toujours ici la facilité, l'éclat et les grâces juvéniles qu'on lui connaît, et très-rarement on peut lui reprocher les défauts que nous avons signalés dans l'*Histoire de Jérusalem*. Nous recommandons, en conséquence, l'*Histoire de saint Augustin* comme une lecture grave et solide, mais en même temps pleine de charme et d'intérêt. C'est un des plus beaux cadeaux, un des plus beaux prix, qu'on puisse offrir aux rhétoriciens, et surtout aux *philosophes*. Les prêtres ne le liront pas sans profit et sans plaisir.

45. **HISTOIRE DES LETTRES**, par Amédée DUQUESNEL. — ***Histoire des lettres avant le christianisme;*** 2 vol. in-8 de 368, 416 pages (1836), chez Eugène Renduel. — ***Histoire des lettres aux cinq premiers siècles du christianisme;*** 1 vol. in-8 de 400 pages (1841), chez W. Coquebert. — ***Histoire des lettres au moyen âge;*** 1 vol. in-8 de 456 pages (1842), chez W. Coquebert. — ***Histoire des lettres aux*** XVIe, XVIIe ***et*** XVIIIe ***siècles;*** 3 vol. in-8 de 404, 386 et 400 pages (1841, 1844). chez W. Coquebert; — prix de chaque volume : 7 fr. 50 c.

Il y a, en littérature, une école qui s'occupe exclusivement de l'art pour l'art. Qu'une œuvre foule aux pieds les lois sacrées de la morale, les croyances les plus vénérables du genre humain, peu lui importe. Si le livre est bien écrit, si le lecteur peut le suivre jusqu'au bout avec intérêt, le critique n'aura pas assez d'éloges pour exalter son mérite. Il se gardera pourtant d'approuver la doctrine, l'esprit du livre, mais, au fond, on pourra voir que cette doctrine ne lui déplaît pas trop ; on sentira souvent, surtout quand il s'agit d'attaques sourdes ou ouvertes contre le christianisme, qu'il n'est pas fâché de voir un bon écrivain de plus occupé à l'œuvre de démolition. Nous disons, nous, que c'est là une critique déplorable, et qui, malheureusement, semble de jour en jour acquérir plus d'extension. L'incrédule l'adopte, il a ses raisons pour cela ; l'indifférent, lui, l'adopte en pensant ainsi faire profession d'une haute impartialité, et quelquefois le croyant, trop porté de nos jours vers le système des concessions, ne montre pas assez l'horreur que lui inspirent de funestes doctrines revêtues de séduisantes apparences, et craint trop de flétrir entièrement toute œuvre qui ne peut que porter de funestes atteintes à la foi ou à la morale. C'est un grand malheur. Et pourquoi donc séparer ainsi le fond de la forme? Le poison n'est-il plus poison, parce qu'il s'est caché sous une liqueur agréable au goût? Ainsi se révèlent en littérature ces mal-

heureux symptômes d'amollissement général et de funestes transactions.

Ces réflexions nous ont été suggérées par la lecture de l'*Histoire des lettres* de M. Duquesnel. Mais nous devons nous hâter d'ajouter que l'auteur s'est généralement écarté de la méthode critique que nous condamnons. Seulement çà et là un œil attentif et timoré (pourquoi ne le dirions-nous pas?) croit découvrir quelque douceur exagérée dans les jugements prononcés. Et, ce sont là des taches que nous ne voudrions pas voir dans un ouvrage spécialement destiné à la jeunesse. Nous aurions aussi voulu un peu plus de réserve dans quelques citations, et moins de détails sur quelques auteurs qu'il est bon de ne pas faire trop connaître à de jeunes lecteurs. Mais, après avoir fait ces remarques sévères sur l'œuvre de M. Duquesnel, nous devons dire qu'il n'y a qu'à le féliciter de sa saine critique, du respect sincère qu'il montre pour le christianisme, du soin même qu'il apporte à ne rien dire qui puisse nuire aux lecteurs qu'il se propose d'instruire. Nous avons relevé quelques défauts, parce que nous nous sommes fait un devoir de dire la vérité tout entière, mais, tel qu'est cet ouvrage, nous n'hésitons pas à en conseiller la lecture aux personnes du monde qui veulent se faire une idée générale de l'histoire des lettres. Nous recommanderons seulement une certaine circonspection pour ceux à qui leur âge pourrait faire trouver quelques dangers dans cette lecture.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans un examen détaillé des volumes que nous avons sous les yeux. La *Bibliographie* s'occupe surtout de la partie morale et religieuse d'un ouvrage . la question littéraire n'est qu'incidente. Nous venons d'en dire quelques mots; les titres de chacun des volumes que nous avons transcrits feront voir à nos lecteurs que le cadre embrassé par l'auteur est immense. L'histoire des lettres depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, ce n'est rien moins que l'histoire elle-même de l'esprit humain chez tous les peuples et dans toutes les contrées de la terre : on concevra que M. Duquesnel ne puisse donner qu'une étude assez superficielle, mais telle qu'elle est, elle offrira des notions suffisantes à ceux qui, sans vouloir approfondir tant de questions, désirent seulement savoir ce qui s'est fait avant eux, et par quelles routes l'esprit humain a passé pour arriver au point où il en est maintenant. L'auteur n'a pas prétendu davantage.

Nous terminerons par une citation qui montrera le but que s'est proposé M. Duquesnel, et nous croyons qu'il l'a atteint de bien près : « La pensée dominante de ce livre, dit-il, est de contribuer à l'éducation religieuse de la génération nouvelle, de suivre dans les livres « la trace de Dieu depuis Moïse jusqu'à nos jours, de ramener la poésie « et les arts à leur véritable destination, au sacerdoce dont l'erreur les « a dépouillés. Étudiant en toute liberté les nombreux monuments « de la pensée humaine, nous la verrons s'affaiblir et se corrompre « dès qu'elle s'éloigne de Dieu, se relever grande et forte dès qu'elle « s'en rapproche. Enfin nous chercherons à substituer au triste enseignement littéraire de nos jours, un enseignement grave et religieux « qui forme plus encore le cœur que l'esprit. » On est heureux de recueillir ces belles paroles, plus heureux encore de constater qu'elles ne sont pas une vaine promesse.

Nous apprenons que M. Duquesnel prépare une nouvelle édition de son *Histoire des lettres*, et nous voyons ainsi avec plaisir que le succès mérité de son œuvre ne lui manque pas. Nous espérons que nos remarques, si elles parviennent à l'auteur, ne lui seront pas inutiles, car, quoique nous ne le connaissions que par cette œuvre, nous croyons le pouvoir compter parmi nos amis.

46. HISTOIRE DES SCIENCES DE L'ORGANISATION ***et de leurs progrès comme base de la philosophie,*** par MM. de Blainville et F.-L.-M. Maupied, prêtre, docteur ès-sciences. — 3 vol. in-8 de xxxviii-418, 630, 544 pages (1845), chez

Nous avons vu avec plaisir l'apparition de ce livre, dans un siècle surtout où les savants affectent de professer l'incrédulité et souvent le matérialisme le plus déhonté. Ce n'est point dans un journal de la nature de celui-ci que nous pourrions nous livrer à toutes les considérations de détails (1) et d'ensemble que réclameraient un ouvrage aussi élevé, aussi rempli de recherches et de vues précieuses ; l'analyse même serait trop longue et ne saurait remplacer la lecture d'un livre qui s'adresse à tous les hommes graves, amis des progrès catholiques de la science, et que la science seule a peut-être le droit de juger et de dégager de tout esprit de système. Ce n'est pas cependant

(1) Nous recommandons particulièrement la réponse de M. Maupied à l'*Histoire des sciences mathématiques, par M. Libri* (t. 2, p. 555 à 627).

que nous considérions l'*Histoire des sciences* comme parfaite ; car, outre la forme qui ne nous paraît pas assez soignée, nous avons remarqué des inexactitudes, des omissions, des appréciations peut-être peu exactes. Nous trouvons aussi que les auteurs procèdent trop par biographie, et pas assez par de grands ensembles. La science pour eux n'est pas assez indépendante des grands noms qui lui ont fait faire des progrès réels, mais en qui cependant elle ne se résumait pas tout entière. Ces critiques, les auteurs voudront bien les accepter en faveur de notre amour pour la vérité et la justice, et ils en approuveront les motifs ; car avec eux, nous ne voulons que l'avancement mutuel des sciences et de la religion. Désirant au moins faire connaître l'ensemble de l'*Histoire des sciences*, nous en résumerons les principes généraux.

Le but de la philosophie, qui est la sagesse, est d'arriver à mieux connaître Dieu, l'homme et ses devoirs ; mais il n'y a que la vraie philosophie, celle *qui est éclairée par la religion qui* puisse atteindre une fin si noble.

Le but de la théologie est de connaître Dieu, surtout par sa parole révélée, à l'aide de la raison humaine créée pour cela ; elle doit apprendre à l'homme ce qu'il est et quels sont ses devoirs. La philosophie et la théologie ont donc le même objet, le même but, seulement elles y arrivent par des moyens un peu différents, mais elles doivent s'accorder.

Les sciences de l'organisation étudient tous les êtres organisés, non pas à l'état de mort comme des cadavres, mais dans leur nature complète, dans leurs rapports mutuels, dans leurs rapports avec toute la création et avec Dieu leur créateur, en un mot elles étudient ces êtres tels qu'ils ont été créés. Les êtres organisés renferment les végétaux, les animaux et l'homme, qui sont composés d'organes, sièges et instruments de fonctions, de facultés diverses par lesquelles ces êtres agissent sur le monde extérieur. L'homme en particulier est composé de deux natures hypostatiquement unies ; mais il y a une telle relation entre l'âme et le corps, une telle dépendance que l'on ne peut les désunir pour scruter la nature de l'homme. Les facultés de l'âme humaine sont dans une dépendance nécessaire des organes physiques, c'est par eux que l'âme agit, qu'elle perçoit et qu'elle pâtit : ils sont les instruments de sa pensée, de ses actes physiques, intellectuels et moraux, sans quoi il faudrait tomber dans les honteuses erreurs de

certains hérétiques qui prétendaient que l'âme n'était pas responsable des actes du corps. La science de l'organisation doit donc envisager l'homme dans son corps et dans son âme, elle ne peut comprendre l'un sans l'autre ; elle l'envisage dans ses rapports avec le monde et les êtres créés pour lui, et dans ses rapports avec Dieu, son créateur et sa fin suprême, parce que toutes ces choses sont dans la nature de l'homme, et que jamais on ne comprendra bien son organisation si l'on ne tient compte de tous ces rapports, d'ailleurs démontrés, établis au moyen de la grande thèse des causes finales qui ne peuvent être nulle part mieux comprises et mieux démontrées que dans les sciences de l'organisation. Les êtres créés avec toutes leurs facultés, et dans tous leurs rapports harmoniques sont donc l'objet des sciences de l'organisation.

Dieu, le monde et l'homme sont comme les trois termes d'un grand syllogisme, et toutes les sciences, sans en excepter la théologie, ne sont que le développement et la connaissance de ces trois termes dans leurs rapports harmoniques. Cela est bien simple à concevoir : les sciences humaines ont nécessairement pour objet le monde créé, la connaissance de Dieu par ses œuvres, elles ne sont sciences qu'à cette dernière condition. Les sciences divines ont pour objet la révélation, la connaissance de Dieu par sa parole ; or il y a nécessairement accord entre Dieu parlant et Dieu créant, entre la révélation et la création, entre la parole de Dieu et ses œuvres. Cet accord harmonieux constitue la vraie sagesse ou la philosophie que l'on peut donc définir : l'ensemble des connaissances divines et humaines qui, pour arriver à une démonstration, ne peut avoir pour base et pour point de départ que les sciences de l'organisation qui comprendront l'homme tout entier, avec ses besoins physiques, intellectuels et moraux, et qui conduisent à la nécessité d'un Dieu, d'une loi morale et religieuse, laquelle ne peut venir comme toutes les autres lois de ce monde, que de Dieu qui l'a révélée à l'homme, être libre et moral. Du reste, les Saintes Écritures, les pères et les docteurs de l'Église donnent l'exemple d'une pareille conception. MM. de Blainville et Maupied sont donc, à cet égard, parfaitement à l'abri de quelques critiques dont ils ont été l'objet.

C'est à ces points de vue que MM. de Blainville et Maupied ont recueilli les premiers germes de la science dans l'humanité ; il l'ont montrée se formulant en Grèce dans Aristote, après les divers essais

des philosophes antérieurs. De la Grèce elle passe à Alexandrie, où elle est représentée par Galien, tandis que Pline le matérialiste en suspend le progrès chez les Romains. Alors arrive le christianisme qui ouvre son sein à la science, arrêtée sans pouvoir désormais avancer, si elle n'avait reçu de là une nouvelle vie. Fécondée par le christianisme, elle passe en Perse, où les Arabes viendront la prendre pour la reporter en Occident sans y rien ajouter. Pendant ce temps, les barbares s'étaient rués sur l'empire romain, et l'Église sauva et conserva la science, elle reprit l'autre branche des mains des Arabes, féconda le tout et termina le cercle des connaissances humaines, en le fermant par la théologie. Albert-le-Grand et saint Thomas, résumant tous les pères et les docteurs de l'Eglise, ainsi que tous les philosophes, sont les représentants de ce grand progrès. Maintenant que la science est constituée, il ne s'agit plus que d'accroître le cercle dans chacun de ses rayons. Un grand nombre d'hommes vont venir successivement, et plusieurs simultanément perfectionner les uns l'art de la méthode et de la logique, les autres l'anatomie et la physiologie; ceux-ci la botanique et la zoologie, ceux-là l'histoire naturelle et les rapports des êtres avec le sol, les circonstances et les milieux; d'autres toutes les parties de l'art de guérir; et enfin, comme au milieu de tout cela le matérialisme et le panthéisme se sont introduits dans la science pour la constituer sans Dieu, trois thèses se trouvent en présence pour expliquer le monde et l'homme : ce sont le matérialisme, le panthéisme et le christianisme. Les deux premiers étant démontrés absurdes et destructeurs de la science comme de la société, le christianisme reste seul pour expliquer, féconder et faire vivre l'une et l'autre.

Telle est la marche logique de l'histoire des sciences de l'organisation dans les détails de laquelle nous ne pouvons entrer, malgré leur intérêt, et nous ne saurions mieux faire que d'engager nos lecteurs à s'assurer par eux-mêmes du mérite et de l'importance de cet ouvrage qui devra contribuer à coordonner les sciences autour du christianisme.

47. HISTOIRE ET AVENTURES DU BARON DE MUNCHHAUSEN. — In-12, de XVIII-216 pages, chez Charles Warée.

L'auteur de ce volume n'a élaboré que ce qu'on appellerait en termes familiers une charge renforcée. Qu'on se figure une série de

cinquante-sept chapitres dans lesquels sont racontés les faits les plus absurdes, les plus *impossibles*, et l'on ne pourra se former qu'une idée imparfaite de tout ce que cet ouvrage renferme de ridicule. — Son but moral nous a complétement échappé : nous passerions volontiers encore *toutes les exagérations*; mais nous avons rencontré plus d'une plaisanterie peu convenable, quelques allusions même irréligieuses. De mauvais plaisants pourront y puiser des anecdotes propres à exciter la gaieté d'une société peu choisie : c'est tout le succès qu'il doit avoir.

48. **HUMBLE AVOCAT DE MARIE** (L'), ou *Correspondance d'un jeune peintre avec son père protestant.* — 1 vol. in-18 de 148 pages (1845), chez Waton, à Nîmes, et chez A. Vaton, à Paris ; — prix : 60 c.

Les efforts sans cesse renouvelés pour répandre et propager de fausses doctrines ou de perfides leçons dans des pamphlets et brochures plus ou moins contraires à la foi ou aux mœurs chrétiennes, doivent exciter le zèle de tous les vrais catholiques capables de faire tête à l'orage. Telle a été aussi la pensée, tel a été le but de l'auteur de ce petit opuscule, bonne, vive et succincte réfutation d'un pitoyable ouvrage protestant, où avaient été ressassées les principales objections des dissidents contre le culte de la sainte Vierge et des saints. — Nous ne suivrons pas l'auteur dans le développement de son sujet : il n'a d'autre plan et division que la suite des objections réfutées ou des difficultés détruites. Un jeune artiste converti entre en correspondance avec son père, fervent protestant, au sujet du livre susdit, et parvient, d'abord par ses lettres, enfin par ses paroles pressantes, à ramener son père à la foi catholique. Puisse ce petit livre produire beaucoup de fruits en ce genre : nous en bénirons Dieu et le pieux auteur.

49. **INSTINCT ET DE L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX** (DE L'), *résumé des observations de F. Cuvier*, par P. FLOURENS. — 2ᵉ édition, revue et augmentée ; 1 vol. in-18 de VIII-207 pages (1845), chez Paulin ; — prix : 3 fr. 50 c.

Il est beaucoup d'écrits qui, dans les temps éloignés de nous ont reçu le titre de *libellus aureus* ; celui-ci le mériterait assurément, et il est rare de rencontrer, à notre époque surtout, un ouvrage aussi purement écrit, aussi méthodique, où chaque observation, chaque idée, chaque système soit mieux exposé, mieux résumé. L'état de la science sur la haute question qui fait le sujet du livre de M. Flourens est

75. **CITÉ DE DIEU DE SAINT AUGUSTIN** (LA), *traduction nouvelle*, par L. MOREAU. — 2 vol. in-12 de VIII-440 pages (1843 et 1845), chez Waille ; — prix : 7 fr.

Il n'est aucun de nos lecteurs qui ne sache, au moins par la renommée, que la *Cité de Dieu* est l'un des plus importants et des plus beaux monuments de l'antiquité chrétienne. Les plus grands éloges lui ont été décernés par les hommes les plus éminents. On y trouve réuni une immense et judicieuse érudition, une philosophie profonde, une véritable éloquence, et la plus belle apologie qui ait peut-être jamais été faite de la vérité catholique. Aussi ne croyons-nous pas devoir nous arrêter longtemps sur cet immortel ouvrage, et sur l'utilité qu'il y avait à en donner une bonne traduction, accompagnée de notes explicatives, indispensables pour un pareil livre. Toutes les traductions qui ont précédé celles de M. Moreau fourmillent de fautes les plus grossières, et sont écrites dans un style plus barbare que français ; d'ailleurs l'original y est mutilé et étrangement défiguré, et, comme le dit très-bien M. Moreau : « La médiocrité semble se venger « du génie en le traduisant, elle le refait à son image, elle le rend illi- « sible et ridicule. » La science de M. Moreau, le talent dont il a fait preuve dans la traduction des *Confessions* de saint Augustin, sont un garant de la fidélité de celle qu'il offre aujourd'hui au public. Désormais la *Cité de Dieu* sera un livre accessible à tous les chrétiens instruits ; ils pourront le lire sans la fatigue que cause l'étude d'un texte latin quelquefois obscur, et sans le dégoût qu'inspirent les détestables traductions des XVIe et XVIIe siècles. Après le travail de M. Moreau, il ne reste, pour bien entendre la *Cité de Dieu*, d'autres difficultés que la gravité, l'élévation et la nature même des sujets qui y sont traités.

Voici, du reste, le plan de la *Cité de Dieu*, tel que saint Augustin lui-même l'a tracé dans son livre des *Rétractations* (liv. II, chap. 13) ; nous empruntons la traduction qu'en a faite M. Moreau dans sa préface.

Les cinq premiers livres réfutent ceux qui, attachant les prospérités temporelles au culte de tous ces dieux que les païens adorent, attribuent à la proscription de ce culte les malheurs et les catastrophes de l'empire. Les cinq livres suivants s'élèvent contre ceux qui accordent, il est vrai, que ces malheurs n'ont jamais été et ne seront

jamais épargnés aux mortels ; que, plus ou moins terribles, ils se reproduisent dans la diversité des temps, des lieux et des hommes ; mais qui soutiennent d'autre part l'utilité de ce culte et de ces sacrifices, dans l'intérêt de la vie future. Les dix premiers livres sont la réfutation de ces deux erreurs, ennemies de la religion chrétienne.

Mais pour prévenir le reproche d'avoir seulement combattu les sentiments d'autrui sans établir les nôtres, c'est précisément à l'exposition de nos doctrines que la seconde partie de cet ouvrage consacre les douze derniers livres : or, cette division n'est pas tellement rigoureuse que, dans les dix premiers, il n'y ait, au besoin, exposition, et, dans les douze derniers, réfutation. De ces douze livres, les quatre premiers contiennent la naissance des deux cités, celle de Dieu et celle du monde ; les quatre suivants, leur développement ou leur progrès ; les quatre derniers, leurs fins nécessaires. Et ces vingt-deux livres, traitant également des deux cités, empruntent cependant leur nom à la meilleure : ils sont de préférence intitulés : *Livres de la Cité de Dieu.*

76. **DESSIN LINÉAIRE** *à la règle et au compas, appliqué à l'industrie,* orné de 80 tableaux gravés sur acier et présentant un choix complet de 521 dessins, ouvrage dont le texte imprimé en regard des planches indique la manière de construire les figures, par J.-P. THÉNOT. — 1 vol. in-8 (1845), chez Isidore Pesron ; — prix : 4 fr. 50 c.

Ce n'est pas seulement un traité élémentaire pour les écoles d'enseignement primaire que nous indiquons ici ; l'ouvrage de M. Thénot s'adresse aussi à toutes les classes d'industriels en général, et même aux gens du monde, aux jeunes personnes, qui pourront y apprendre à tracer les objets usuels ou à dessiner toutes sortes de broderies et de tapisseries. Il contient des leçons de perspective, où les artistes peintres et les amateurs puiseront également des ressources. Ce traité, adopté et couronné par la Société pour l'instruction élémentaire, réunit toutes les conditions désirables de succès : il est surtout le premier qui offre une méthode purement à la règle et au compas. Sa clarté, sa précision, la multiplicité des planches qu'il renferme, et qui viennent en aide à l'intelligence des démonstrations placées en regard, en font l'ouvrage le plus complet et le plus utile qui ait été publié jusqu'à ce jour sur le même sujet, et lui donnent une place dans les familles, dans les ateliers, dans les pensionnats.

mère, et dans ses rapports avec la société. En un mot, à côté des détails nous aurions voulu un ensemble.

Nous croyons en avoir dit assez pour faire connaître la valeur et la portée de ce livre, ainsi que la classe de lecteurs à laquelle on doit le confier. Nous aurions voulu pouvoir être moins sévères sur un ouvrage entrepris avec d'aussi excellentes intentions, et qui renferme des considérations souvent si justes et si pratiques.

82. FRANÇAIS EN ALGÉRIE (LES), *souvenirs d'un voyage fait en* 1841, par Louis VEUILLOT. — 1 vol. in-8 de 408 pages et 2 gravures (1845), chez Mame, à Tours, et à Paris, chez Waille, Poussielgue-Rusand, Delarue et Lecoffre ; — prix : 3 fr. 50 c.

Ce livre réunit à l'intérêt, au pittoresque d'un ouvrage d'imagination toute la gravité et les enseignements de l'histoire. L'auteur n'a eu, dit-il, d'autre but que d'écrire un ouvrage littéraire ; on y reconnaît cependant aisément l'homme habitué à vivre au milieu des grandes questions, et il en est peu d'aussi importantes, nous ne dirons pas seulement pour la France, mais pour l'Europe et pour l'Église, que celle de la conquête et de la colonisation de l'Algérie ; car ces deux points se touchent et se lient très-intimement. La conquête, sans la civilisation chrétienne, ne serait, pour ainsi dire, qu'une barbarie au milieu de la barbarie. — M. Veuillot ne laisse pas échapper une occasion de faire ressortir le côté religieux, politique et moral de son sujet. Peintre et historien tour à tour, il varie ses récits de la manière la plus attachante : il a su y réunir le charme du style, la pureté de diction, la vérité des descriptions et des portraits, des faits curieux, des aperçus pleins de finesse. Il s'est fort heureusement corrigé de la plupart des défauts qu'on avait cru devoir lui reprocher précédemment ; et si nous exceptons quelques expressions un peu dures, que ne justifient peut-être pas toujours la juste indignation d'une âme religieuse, froissée dans ce qu'elle a de plus cher, son livre est à l'abri de tout reproche ; il plaira, il instruira, il édifiera. Aussi nous semble-t-il, à tous ces titres, devoir être mis avec grand profit entre les mains des jeunes gens et des gens du monde, et il tiendra l'une des places les plus honorables et les plus utiles dans les bibliothèques chrétiennes, publiques ou privées.

83. HALLUCINATIONS (DES), ou *Histoire raisonnée des apparitions, des visions, des songes, de l'extase, du magnétisme et du*

somnambulisme, par A. Brierre de Boismont, docteur en médecine de la Faculté de Paris, etc. — 1 vol. in-8 de VIII-616 pages (1845), chez Germer Baillière ; — prix : 6 fr.

Une certaine défiance, causée par la manière dont ces questions sont quelquefois traitées aujourd'hui par des hommes peu religieux, nous préoccupait en ouvrant ce livre. Nous avons été bientôt heureusement rassurés par les sentiments chrétiens de l'auteur. Donnons un aperçu de son travail. — L'ouvrage de M. Brierre de Boismont est d'abord historique : la théorie est appuyée sur des faits nombreux qui lui servent de base. Les hallucinations sont présentées sous plusieurs aspects différents : il y en a de compatibles avec la raison ; d'autres sont produites par quelque erreur des sens; presque toujours elles accompagnent l'aliénation, dont elles ne sont alors qu'un symptôme ; elles se manifestent dans l'ivresse, ou après l'ingestion de substances narcotiques vénéneuses ; elles existent dans le cauchemar, les rêves, l'extase ; on les observe dans certaines maladies nerveuses, telles que la catalepsie, l'épilepsie, dans plusieurs maladies fébriles, inflammations aiguës, chroniques, épidémiques. Cette multiplicité de formes a fait établir à l'auteur dix sections remplies de faits et d'observations. Puis les hallucinations sont examinées dans leurs causes, au point de vue de la psychologie, de l'histoire, de la morale et de la religion, enfin dans leur traitement.

M. Brierre de Boismont annonce un esprit positif, ses pensées sont souvent profondes, il présente une morale pure, une philosophie élevée. Un mérite assez grand est d'avoir su bannir la monotonie par une grande variété dans les récits de faits qui tous avaient quelques traits de ressemblance. Un autre mérite plus grand à nos yeux, c'est qu'il se montre très-franchement chrétien. Il y avait pourtant un écueil qu'il n'a pas su entièrement éviter : il n'eût pas fallu prendre dans la vie des saints ou dans l'histoire ecclésiastique certains faits qui paraissent appartenir plus particulièrement à l'ordre surnaturel, et qui, par cela même, ne devraient pas être le sujet d'une explication scientifique et naturelle. Il y a bien aussi des citations où la vérité se trouve mêlée à l'erreur, quelques concessions faites aux adversaires de l'Église ; nous n'en voudrions faire aucune, de peur qu'on en abusât, à certains personnages tels que Luther, Mahomet et autres, qui ont été les fléaux plutôt que les réformateurs de l'humanité. — Nous aurions aimé que l'auteur eût parlé des extatiques du Tyrol et de la

qui aiment l'érudition, qui préfèrent les travaux tout faits et les matériaux mis en ordre ; à ceux encore qui aiment à trouver les questions toutes traitées, et les autorités rassemblées à l'appui de l'opinion qu'ils cherchent. Il ne convient pas aux jeunes gens qui étudient les éléments de l'histoire, mais il peut néanmoins être laissé dans toutes les mains. X.

86. **HISTOIRE RELIGIEUSE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,** *composée sur des documents inédits et authentiques*, par J. CRÉTINEAU-JOLY.— Tomes III, IV et V, d'environ 500 pages (1845), chez Paul Mellier; — prix de chaque volume : 7 fr. 50 c.

Nous avons déjà rendu compte des deux premiers volumes de cet ouvrage (tome 4, p. 262). Nous annonçons aujourd'hui que la publication en est terminée.

Le troisième volume commence à l'avénement du pape Clément VIII en 1592, et le cinquième s'arrête au rétablissement de la Compagnie de Jésus par Pie VII. En conséquence les faits les plus curieux sont renfermés dans ces trois volumes : les jésuites en France et en Angleterre sous Henri IV, Louis XIII et Jacques Ier; les jésuites au Japon et en Chine ; les jésuites au Paraguay et dans les colonies anglaises de l'Amérique du Nord; le Jansénisme, la cour de Louis XIV, enfin le dix-huitième siècle, la haine des ennemis de l'ordre social, et la suppression de la compagnie. Ce n'est pas tout ; plusieurs chapitres sont consacrés à la partie littéraire de cette histoire, à l'éducation chez les jésuites, et aux écrivains qui ont illustré cette Société; traducteurs des pères, collecteurs de conciles, philosophes, ascètes, orateurs, historiens sacrés ou profanes, antiquaires, jurisconsultes, mathématiciens, minéralogistes, astronomes, en un mot à cette collection de savants qui ont fait dire que si tous les livres de tous les autres écrivains venaient à périr, et qu'il ne restât que ceux dont les Jésuites sont auteurs, on ne s'apercevrait d'aucun vide dans la république des lettres. Cependant, si nous voulions chicaner un peu l'auteur, nous lui reprocherions de n'avoir pas assez donné d'étendue dans son travail à cette partie de l'histoire des jésuites. Il nous semble qu'il eût été bon, surtout de nos jours, de faire connaître complétement la supériorité intellectuelle d'une compagnie qui a eu pendant longtemps l'éducation publique entre les mains. Mais il eût fallu, et la chose est

presque impossible à un homme, que l'auteur réunît toutes les connaissances qui ont été partagées entre un si grand nombre de savants; et d'ailleurs, l'importance et l'étendue des autres faits demandaient tant de place que l'auteur, qui n'avait d'abord promis que quatre volumes, a été obligé d'en ajouter un cinquième. Ce cinquième volume, à l'exception des deux premiers chapitres, est entièrement consacré à l'histoire de la suppression. Cette œuvre de ruine commence par le marquis de Pombal, se continue en France par la coalition des parlements, des jansénistes et des philosophes, en Espagne par les intrigues du comte d'Aranda et l'égarement de Charles III ; en Allemagne par l'ascendant de Joseph II sur sa mère, Marie-Thérèse, et se termine par le bref de Clément XIV. Mais c'est avec satisfaction que dans le dernier chapitre on voit la société vivre encore et se perpétuer en Prusse et en Russie, dans deux États l'un protestant et l'autre schismatique; c'est avec satisfaction qu'on voit Pie VII, revenu dans la capitale du monde chrétien, rouvrir aux proscrits le champ-clos des persécutions et du martyre, et qu'on entend l'auteur de cette histoire dire en terminant : « La lutte que la révolution naissante avait commencée par ses « hommes de génie, elle la continue maintenant par ses avortons. Les « Jésuites sont proscrits de la France libérale et constitutionnelle au « moment même où les États-Unis, la Suisse démocratique, les pro- « vinces anglaises et les républiques du Nouveau-Monde les appellent « pour raviver l'esprit chrétien. Ces haines sans motifs apparents, ce « fanatisme à froid, se déguisant à peine sous une moqueuse hypocri- « sie, ces apothéoses raisonnées ont quelque chose de si profondément « instructif, que nous ne désespérons pas d'avoir assez de courage pour « les raconter un jour; car ce sera le plus beau triomphe décerné aux « jésuites, et le seul dont ils n'auront pas su profiter. »

Aujourd'hui que les cinq volumes ont paru, nous exhortons nos lecteurs, plus fortement encore que dans notre premier article, à se procurer cet ouvrage, à en répandre la connaissance. Ce n'est pas le dernier mot de l'histoire sur un institut trop persécuté pour être déjà mort; mais c'est un premier travail qui peut en faire attendre patiemment un second. L'auteur aime son sujet et ses héros, cela est sensible; mais il n'a pas pour eux d'admiration convenue; il n'approuve pas toujours les hommes ou les choses; s'il croit reconnaître une faute, il la signale; s'il croit reconnaître une calomnie dans ses adversaires, il la réfute savamment, énergiquement et quelquefois

éloquemment. Il a fait un bon livre, et, dans les circonstances présentes, une bonne action. X.

87. **INNOCENTII III DE SACRO ALTARIS MYSTERIO** *libri sex.* — Editio dicata Illustrissimo et Reverendissimo D. D. Archiepiscopo Parisiensi. — in-18 de 394 pages (1845), chez Sagnier et Bray ; — prix : 1 fr. 60 c.

Annoncer un ouvrage d'un pape aussi éminent qu'Innocent III par son savoir et par son esprit élevé, c'est une tâche facile : elle se borne à une recommandation, surtout quand il s'agit d'un ouvrage comme celui-ci, dont tous ceux qui le connaissent font le plus grand cas. Dans les six livres qui le partagent, l'illustre pontife parcourt tous les ordres de la hiérarchie cléricale et sacerdotale, et les ornements ou insignes propres à chacun, puis toutes les parties et les cérémonies du sacrifice de la messe, dans des considérations qui sont tout à la fois liturgiques, canoniques et mystiques. Le quatrième livre est particulièrement un traité complet de l'Eucharistie. Cet admirable traité du *Divin mystère de l'autel* n'avait pas été imprimé depuis 1540, et les nouveaux éditeurs qui viennent de le reproduire si heureusement, ont pu à peine en découvrir deux ou trois exemplaires, dont un à la Bibliothèque royale. On assure que sa lecture a achevé la conversion du célèbre Hurter, l'auteur de la *Vie d'Innocent III;* elle sera utile à tous ceux qui, versés dans la langue latine, se nourrissent de méditations sur le plus auguste de nos mystères ; mais ce livre sera surtout le manuel des prêtres. Il est indispensable à ceux qui veulent étudier à fond la liturgie.

88. **ISOLA**, *souvenirs des vallées de Bretagne,* publié par L.-F. Jéhan. — 2 vol. grand in-18 de 300 et 320 pages (1845), chez Sirou ; — prix : 4 fr.

Tout est bon, parfaitement religieux, dans ce livre, et l'on peut, pour le fond, en conseiller la lecture à toutes sortes de personnes. L'auteur a prêté son imagination et sa plume à Isola qui fait à une amie le récit de sa vie. On y trouve abondamment des tableaux de la nature, des scènes de la vie, mais qui ne nous semblent avoir rien de bien particulier à la Bretagne, et qui pourraient aussi bien se rattacher à toute autre de nos provinces. Isola y parle presque constamment de son éducation, de l'intérieur de sa famille. A propos de ses lectures,

on cite des passages nombreux et peut-être trop multipliés, soit des livres saints ou de l'*Imitation*, soit de quelques-uns de nos pieux et plus célèbres auteurs, Fénelon et saint François de Sales. Toujours vertueuse et résignée, Isola est recueillie, après la mort de ses parents, par une dame bienfaisante et riche, qui lui fait donner une éducation distinguée. Il y a dans ces deux volumes quelques épisodes intéressants, mais trop de monotonie dans la forme, un style pur, mais trop constamment fleuri et descriptif, et quelquefois au-dessus de la position de ceux qui parlent. Le récit n'est pas terminé : l'auteur annonce deux autres parties, et probablement deux volumes. Nous l'engagerons non pas à y conserver le même esprit, qui est excellent, mais à éviter les défauts que nous avons indiqués.

89. **MÈRE DE DIEU** (LA) *mère des hommes*, ou *Explication du mystère de la très-sainte Vierge au pied de la croix*, par le T. R. P. Joachim VENTURA, traduit de l'italien par T. A. M. — 1 vol. in-12 de XVI-416 pages (1845), chez J.-B. Pélagaud, à Lyon, et chez Pousielgue-Rusand, à Paris ; — prix : 3 fr.

La maternité spirituelle de la très-sainte Vierge à l'égard de tous les hommes est, comme on voit, le sujet de ce livre qui, dans la pensée de son auteur, fait suite à son excellent ouvrage les *Beautés de la foi* (Voy. notre tome 1er, n° 39). Le R. P. Ventura pense que tous ceux qui ont écrit sur les grandeurs et les titres de Marie, prennent au sens figuré et prophétique ce passage si touchant de l'Evangile, où le sauveur mourant, du haut de sa croix, désigne Marie pour mère à saint Jean ; que la plupart ont vu ici une idée ascétique plutôt qu'une vérité théologique (p. VIII). Cette opinion nous paraît trop absolue, car le grand nombre des auteurs et des prédicateurs enseignent, au contraire, cette divine maternité de Marie comme réelle. Quoi qu'il en soit, notre pieux auteur a pris à tâche d'établir cette vérité consolante en expliquant et en développant le sens de ces paroles du Sauveur sur la croix *Femme, voilà votre fils; voilà votre mère*. Dans une première partie, il explique le sens littéral de ce passage, et il fait bien voir que Marie sur le Calvaire est devenue, proportion gardée, notre mère aux mêmes titres qui nous y ont acquis Dieu pour père et Jésus-Christ pour frère, et cela par le testament de Jésus-Christ, et par la généreuse coopération de Marie au mystère de notre rédemption ; il sait aussi faire ressortir le prix et l'importance

d'un tel legs, les devoirs qu'il nous impose, les espérances qu'il nous donne, et le lien si doux qui, du culte de Marie, forme un des caractères propres des vrais enfants de l'Eglise. — Dans une seconde partie, l'auteur traite plus particulièrement de la conformité parfaite de la volonté de la très-sainte Vierge à la volonté de Dieu le Père, en nous donnant son fils unique, de son union avec Jésus-Christ dans l'expiation du péché ; il cherche à montrer l'étendue des douleurs de Marie sur le Calvaire, la grandeur et la générosité du sacrifice que son amour lui a inspiré pour notre salut. Tous les développements du pieux auteur sont appuyés par de nombreux passages des Pères et des commentateurs, et expliqués par des faits tirés des livres saints, qui se rattachent à sa thèse ; ainsi ce livre, solide et édifiant, digne de prendre place à côté des meilleurs en ce genre, est très-propre à établir ou à ranimer une dévotion vraie et éclairée envers la très-sainte Vierge.

90. ŒUVRES DE BOUILLY, nouvelle édition, contenant : *Contes à ma fille*, 1 vol. — *Conseils à ma fille*, 1 vol. — *Encouragements de la jeunesse*, 1 vol. — *Contes à mes petites amies*, 1 vol. — *Contes populaires*, 1 vol. — *Causeries et nouvelles causeries*, 1 vol. — *Contes aux enfants de France*, 1 vol. — *Les mères de famille*, 1 vol.

Une édition nouvelle des ouvrages de Bouilly, si connus et si répandus, devait naturellement nous amener à formuler notre opinion sur leur mérite intrinsèque, et surtout sur l'influence qu'ils peuvent avoir dans la direction des idées et de la conduite chez les jeunes gens. Nous les avons lus avec un soin minutieux, et d'après l'examen comparatif de plus de 300 passages, nous sommes restés convaincus d'abord que ces Contes et Nouvelles ne sont pas aussi propres à former le cœur des jeunes enfants qu'on l'a cru et dit trop souvent. Tous ces récits ne nous semblent guères animés que par un déisme assez souvent mal accentué ; c'est de la morale si l'on veut, mais de la morale toute mondaine, propre à ne faire envisager les vices que sous le rapport des inconvénients humains qu'ils entraînent, et encore cette morale, quelquefois impraticable; n'est-elle pas toujours très-saine. En voici quelques exemples. Dans les *Conseils à ma fille*, le livre d'Helvétius intitulé de l'*Esprit*, et les romans de madame Cottin, regardés à bon droit comme dangereux, sont très-vantés. Dans le même ouvrage, la mo-

rale de la *Romance de Deleyrac* est ridicule, celle de la *Citerne de sainte Claire*, celle de la *Madone* (*Causeries*) est toute déiste. La *Petite montagnarde* (ibid.) nous a paru toute protestante. Dans les *Contes à ma fille* on fait l'éloge de *Paul et Virginie*, roman dangereux. De plus, on trouve çà et là des expressions inconvenantes et de mauvais goût, des descriptions un peu légères. En un mot, les Contes de Bouilly, auxquels on ne peut refuser souvent de la grâce, du charme, de l'intérêt, sont pourtant aussi monotones et prétentieux. Nous ne voudrions pas dire qu'ils soient, en somme, absolument mauvais; cependant d'une part nous n'y avons pas vu une portée assez religieuse. Si l'auteur parle de religion, il les trouve toutes également bonnes, ou semble avoir pour toutes une égale indifférence. D'un autre côté, nous avons rencontré assez de taches pour qu'une mère prudente use de discrétion avant de confier à ses enfants les livres du célèbre conteur. D'ailleurs, il ne s'adressent guère qu'aux personnes d'un rang élevé, mais nous les croyons dangereux pour les enfants nés dans des conditions ordinaires et pour les gens du peuple, qu'ils détourneraient de lectures meilleures, et auxquels ils pourraient donner des regrets sur ce qu'ils ne sont pas ou sur ce qu'ils ne peuvent avoir.

Nous terminons cet article en disant qu'il ne serait peut-être pas impossible de donner une édition en quelque sorte christianisée des œuvres choisies de Bouilly : ce serait, à notre avis, rendre un service à la jeunesse.

91. ŒUVRES SPIRITUELLES DE BOSSUET, ou *l'Homme à l'école de Bossuet, précédées de sa vie*, par le comte Franz DE CHAMPAGNY. — 2 vol. in-18 format anglais de XVIII-412 et 344 pages (1845), chez A. Vaton; — prix : 7 fr.

Nous pouvons recommander avec confiance ces deux volumes, qui ne contiennent rien que d'excellent, puisque tout y est emprunté à Bossuet. Nous ferons seulement observer que le premier titre ne nous paraît pas très-exact, ni offrir réellement ce que d'abord il présente à l'esprit; car l'ensemble des matières réunies dans ces deux volumes en fait une œuvre dogmatique au moins autant que spirituelle. Les éditeurs ont eu la pensée toute religieuse d'instruire l'homme à l'école de Bossuet, de lui apprendre à se connaître lui-même, à connaître Dieu et ses perfections, Jésus-Christ, l'Église, les mystères de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Eucharistie, et de porter ainsi, au milieu

bien avertis de ce que vaut et mérite un livre qu'on leur offre pourtant sous le titre d'*Histoire de la poésie des Hébreux*. A. B.

119. HISTOIRE DU CONCILE DE TRENTE, par le P. Sforza Pallavicini, depuis cardinal, *avec les notes et éclaircissements de* F.-A. Zaccaria, professeur d'histoire ecclésiastique dans l'archi-gymnase de la Sapience à Rome, *traduite pour la première fois en français sur l'original italien réédité par la Propagande en* 1833, *précédée du texte et du catéchisme dudit concile*, publiée par M. l'abbé Migne, éditeur des Cours complets. — 3 vol. in-4° à deux colonnes formant 558, 712, 674 pages (1844-1845), à l'imprimerie catholique de Montrouge; — prix : 18 fr.

Entre toutes les nombreuses publications dont M. l'abbé Migne a déjà enrichi la bibliothèque du prêtre et de l'homme chrétien, l'*Histoire du Concile de Trente* du cardinal Pallavicini, traduite pour la première fois en français, n'est pas une des moins importantes et des moins précieuses. Ce savant ouvrage était loin d'être connu comme il le mérite ; peu de personnes pouvaient le juger par elles-mêmes ; car bien peu se donnaient la peine de lire la version latine du P. Giattino, bien moins encore le lisaient en italien. Maintenant tout le monde pourra apprécier par soi-même les connaissances étendues, les patientes recherches, l'exactitude, la modération du savant cardinal : tout le monde pourra s'instruire des débats qui précédèrent la convocation du concile de Trente, des motifs qui dictèrent ses jugements dogmatiques et ses décrets de réformation. Les étudierait-on avec sûreté dans l'histoire infidèle du moine Fra Paolo qui, selon Bossuet, cachait sous le froc un cœur tout calviniste? On comprend pourquoi ce moine apostat est si cher aux incrédules modernes, quand on sait son hostilité au saint concile : puiser aux sources les plus suspectes, dénaturer les faits ou les présenter sous un faux jour, jeter le ridicule sur les Pères du concile et sur leurs actes, déguiser ses propres sentiments avec art, et s'arranger de manière à donner raison aux protestants et tous les torts aux papes, telle fut la tactique de cet écrivain, et ce qu'un historien exact et consciencieux avait à rectifier.

Le cardinal Pallavicini l'a fait avec avantage; aidé des matériaux les plus précieux et des documents les plus authentiques, ayant pu consulter les archives du Vatican, les pièces même originales du concile, il a pu aussi convaincre Fra Paolo des erreurs les plus graves et de

la mauvaise foi la plus évidente. — « On convient, dit un critique (1) dont nous adoptons le jugement et dont nous reproduisons les paroles, que l'histoire de Pallavicini est très-bien écrite. Cela peut être vrai pour la pureté du style et pour la perfection de l'idiome, que je n'ai pas le droit d'apprécier; mais il me semble que l'auteur s'est trop livré à de fréquentes digressions, qu'il affecte des comparaisons tirées de la mythologie, des sciences naturelles, de l'histoire ancienne, et qu'il coupe souvent le fil de la narration par des réflexions pleines de vérité et de justesse, mais qu'il aurait dû moins prodiguer ou mieux enchâsser dans le cours du récit. Quelques gallicans, parlementaires sans doute, lui ont aussi reproché d'avoir élevé trop haut les prétentions de la cour de Rome sur le gouvernement temporel. Je ne saurais souscrire à ce reproche, et je le crois souverainement injuste. Il est impossible d'être plus sage, plus modéré que Pallavicini dans ses opinions; partout il se montre théologien éminent, historien fidèle et consciencieux, appréciateur équitable, juge intègre et éclairé dans tous les points de controverse. Ce qui frappera surtout le lecteur dans cette histoire, la seule véridique et la plus complète de tous les événements qui se mêlèrent aux affaires du concile, c'est la parfaite connaissance que montre l'auteur du sujet qu'il traite. Il y a dans son ouvrage quelque chose de précis, de grave, de noble, de majestueux, qui rappelle les paroles des Pères de Trente. Les événements y sont appréciés sous leur véritable point de vue; les hommes jugés sans passion et sans flatterie, les fausses allégations réfutées avec force, les discussions théologiques rapportées avec exactitude, et les questions les plus obscures exposées avec clarté. » La traduction est généralement facile, fidèle et convenable.

M. l'abbé Migne, qui aime à donner les éditions les plus complètes, a fait précéder l'*Histoire du concile de Trente* du texte même du concile, de son catéchisme, l'un et l'autre traduits en français; d'une Dissertation de M. l'abbé Boyer, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, sur la réception du concile de Trente dans l'Église de France; d'une Dissertation du P. Binet (et non Biner comme on l'a imprimé) sur la question de savoir si les protestants peuvent justifier leur refus de comparaître au concile, et d'en adopter les décisions. L'éditeur y a joint une discussion des raisons qu'allèguent les protestants et les

(1) M. l'abbé Dassance : *Ami de la religion*.

jurisconsultes gallicans pour rejeter le concile de Trente, par M. l'abbé Prompsault, et un aperçu biographique des personnages qui y ont assisté. — Les ecclésiastiques studieux tiendront à lire l'*Histoire du concile de Trente* : ils seront de plus en plus frappés de la sagesse des décisions de cette auguste assemblée qui, avec l'assistance divine, démêlant les artifices de l'erreur, nous a conservé dans sa pureté le précieux dépôt de la foi. Ils y apprendront que les débats qui ont pu précéder ou accompagner les discussions, ont laissé toute liberté aux opinions; que les dissidences, possibles dans les questions de discipline, n'ont jamais eu pour objet celles qui concernaient le dogme; qu'enfin les principales difficultés sont venues des prétentions des puissances séculières et de leurs représentants dont l'immixtion dans les affaires religieuses a toujours été préjudiciable à l'Église. Disons encore qu'on se pénétrera bien mieux de la sagesse des décisions et des décrets du saint concile après en avoir lu l'histoire exacte et consciencieuse.

120. INSTITUTIONES PHILOSOPHICÆ, auctore A. NOGET-LACOUDRE. — 3ᵉ édition; 3 vol. in-12 de 380, 404 et 408 pages (1844), chez Méquignon junior et Jules Leroux; — prix : 7 fr.

Nous n'avons plus à faire connaître ce cours de philosophie, dont nous nous sommes occupés quand parut sa seconde édition (V. notre tome 3, p. 30); nous devons nous borner à examiner les changements apportés à cette édition nouvelle. — A l'exception d'une addition destinée à rendre plus claire encore la théorie du professeur sur la certitude, et de quelques développements apportés à certaines questions importantes, le fond nous a paru être demeuré le même : la forme seule a subi de notables améliorations. Voulant rendre son livre également utile aux maisons d'éducation qui consacrent deux années à l'étude de la philosophie, et à celles qui ne peuvent y destiner qu'une seule année, M. l'abbé Noget a indiqué certains passages par des astérisques et en a fait imprimer d'autres en caractères plus petits que le corps de l'ouvrage : les premiers contiennent l'exposition développée des opinions, quelquefois l'analyse de certains ouvrages, des objections et leurs solutions; les seconds, en assez petit nombre, quelques développements d'une moindre importance. Ces divisions connues, quand le cours ne dure qu'une année, on peut se contenter d'enseigner les passages qui ne sont distingués par aucun signe, et

OUVRAGES CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Décret du 8 août 1845.

Le Catholicisme évangélique. Decr. 8 août.
Rome et l'humanité, ou la *Lutte actuelle en Silésie.* Dec. eod.
Nouvelles poésies de H. Heine. Dec. eod.
Jésus, drame par S. Wiese (ces quatre ouvrages sont écrits en allemand). Dec. eod.
L'inquisition à Rome en 1841, ou *Iniquités et cruautés exercées à Rome sur la personne de Raphaël Ciocci, moine bénédictin et cistercien* (v. notre t. 4, p. 314). Dec. eod.
La Comedia di Dante Allighieri, illustrata da Ugo Foscolo. Dec. eod.
Eco degli Apennini Umbri, dono di letteratura per l'anno 1841 *et per l'anno* 1842. Decreto S. Officii die 11 junii 1845.

Décret du 9 octobre 1845.

Les tendances réformatrices dans l'Église catholique, par Ant. Theiner (allemand).
Ganganelli. Lutte contre le jésuitisme, esquisse de mœurs, par H.-M.-C. (allemand).
Les Albigeois, poëme par N. Lenan (allemand).
Paralipomeni alla illustrazione della sacra scrittura per monumenti Fenico-Assirii e Egiziani, di Michael-Angelo Lami.

LIVRES D'ÉTRENNES.

L'importance du choix des livres qu'on met entre les mains de la jeunesse pour son instruction et pour son agrément, occasionne sou-

s'il n'a pas réussi dans la littérature scénique, il réussirait à coup sûr dans celle du roman. Nous ne sommes rien, sans doute, en présence du pontife de Rome ; mais nous parlons au nom de la religion et de la morale, et si ces lignes arrivaient, par hasard, jusqu'à M. Dumas, puissent-elles ne pas être stériles !

203. HISTOIRE CHRONOLOGIQUE ET DOGMATIQUE DES CONCILES DE LA CHRÉTIENTÉ, *depuis le Concile de Jérusalem, tenu par les apôtres, jusqu'au dernier Concile de nos jours*, par M. Roisselet de Sauclières. — Tome 2, in-8 de 594 pages (1845), chez Paul Mellier ; — prix : 7 fr. 50 c.

Le vœu que nous exprimions en terminant notre analyse du premier volume de cet ouvrage n'a point été trompé (V. notre t. 4, p. 419) : nous retrouvons dans le deuxième volume les mêmes qualités qui nous avaient portés à recommander le premier. — Commençant au cent vingt-troisième concile (1), en 362, l'auteur fait, rapidement quelquefois, mais souvent aussi avec de longs détails, l'historique et l'exposé dogmatique de tous les conciles, au nombre de quatre cent onze, qui ont rempli l'intervalle de l'an 362 à l'an 622, et du concile d'Alexandrie à celui de Charnes ou Théodosiopolis en Arménie, le cinq cent trente-quatrième dans l'ordre numérique. — Nos lecteurs ont présentes à l'esprit, par les dates même que nous venons de rappeler (362 à 622), les questions graves et importantes qui sont naturellement traitées dans ce volume : ce sont presque toujours d'un côté des hérétiques qui luttent contre les dogmes de l'Église, de l'autre de vénérables et augustes assemblées qui définissent les points de foi contestés, ou formulent des règles de discipline ; mais combien ce combat perpétuel de la vérité contre l'erreur renferme d'utiles instructions ! Comme on aime à voir l'hérésie condamnée dans chacune de ses transformations, et la vérité, toujours une, briller d'autant plus qu'on fait des efforts plus nombreux pour l'obscurcir ou la défigurer ! — Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le plan de M. de Sauclières est le même dans ce volume que dans le précédent, mais nous devons dire que son exactitude ne nous a pas paru moins à l'abri de tout reproche, que le nombre des autorités invoquées, des auteurs cités, n'est pas moindre,

(1) Une erreur typographique nous a fait dire dans notre premier article que le premier volume renferme l'historique de cent vingt et un conciles ; c'est cent vingt-deux qu'il faut lire.

que la discussion y est soutenue avec la même sagesse, et que nous n'avons à désirer autre chose, sinon que la fin de l'ouvrage réponde à ces commencements.

204. HISTOIRE DES INSECTES *traitant de leurs mœurs et de leurs métamorphoses en général, et comprenant une nouvelle classification fondée sur leurs rapports naturels*, par E. Blanchard, aide naturaliste au Muséum d'histoire naturelle — 2 vol. in-12 de v-398 et 324 pages, plus 20 planches noires (1845), chez Didot ; — prix : 7 fr.

Cet ouvrage comble véritablement une lacune, car, sauf erreur, nous ne possédions pas encore un ouvrage élémentaire scientifique aussi bien rédigé sur les insectes. M. Blanchard n'a pas seulement mis en œuvre les travaux de ses devanciers, il a beaucoup fait par lui-même, modifié et élargi très-heureusement la classification. A la suite des descriptions techniques, on trouve toujours un exposé rapide mais très-instructif des mœurs et des habitudes des insectes, de leur utilité ou de leur nocuité. Et en cela, comme le dit très-bien M. Blanchard, le naturaliste vient en aide aux cultivateurs, à ceux qui s'occupent de diverses industries, aux législateurs même ; l'auteur rappelle à cet égard non-seulement les observations récentes, mais aussi les observations et les doctrines anciennes. Il donne ainsi à son livre un intérêt historique et particulier. La partie anatomique est et devait être peu étendue dans un ouvrage de cette nature, toutefois elle l'est assez pour les besoins des étudiants. — Nous aurions désiré qu'un tableau dichotomique, semblable à celui des *Flores*, terminât ou commençât cet ouvrage, pour faciliter l'analyse et la détermination des diverses espèces. Nous ajouterons que, malgré la bonté intrinsèque de ce Manuel, nous ne pouvons le recommander sans restriction, attendu qu'il renferme des détails anatomiques et physiologiques mal sonnants, et peut-être dangereux pour de jeunes oreilles ; ces détails pourraient disparaître ou être modifiés à l'aide de quelques cartons, et alors nous pourrions assurer à ce livre un bon accueil dans les maisons d'éducation, et particulièrement dans les séminaires.

205. HISTOIRE DU MOYEN AGE *depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'au grand schisme d'Occident* (1378), par Em. Lefranc. — 10e édition ; 1 vol. in-12 de 586 pages (1845), chez Jacques Lecoffre ; — prix : 2 fr.

Nous ne comprenons pas très-bien la contradiction du titre et du

pas les ennemis quand même de l'Université; M. Édouard Dumont est même un catholique très-connu, et par conséquent notre ami. Si l'auteur de l'histoire que nous examinons aujourd'hui, eût écrit quelque page qui méritât d'être citée, serait-il fort aise qu'un autre vînt se parer de son travail et de son talent? Notre impartialité, bien connue, a mécontenté plus d'un auteur qui, à titre de catholique, se croyait à l'abri de nos censures; nous continuerons à dire la vérité à tout le monde.

X.

206. **HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ÉGLISE**, par Jean ALZOG, docteur en théologie, professeur d'exégèse et d'histoire ecclésiastique au séminaire archiépiscopal de Posen; *traduit sur la troisième édition par* Isidore GOSCHLER, prêtre, docteur ès-lettres, licencié en droit, professeur de philosophie et directeur du collége de Juilly, et Charles-Félix AUDLEY, avec un tableau chronologique et deux cartes géographiques. — Tome 1er, in-8 de 536 pages (1845), chez Waille; — prix : 6 fr.

Dans un temps où des esprits égarés par les lueurs trompeuses d'une fausse philosophie, travaillent à naturaliser dans notre France les idéologies de la penseuse et trop souvent délirante Allemagne, on aime à voir des littérateurs, des prêtres zélés et savants aller puiser dans la source même du mal un heureux contrepoison pour neutraliser, autant que possible, l'influence délétère de l'illusion et de l'erreur. Nous devons donc savoir gré à MM. Goschler et Audley d'avoir entrepris de faire passer dans notre langue le solide abrégé d'histoire ecclésiastique composé par le docteur Alzog, aussi recommandable par sa position dans le catholicisme, que par la profondeur et la variété de ses connaissances.

Le premier volume de l'*Histoire universelle de l'Église* comprend 1° une Indroduction où, après des notions générales sur la religion et l'Église, l'auteur expose la nature et l'objet de l'histoire ecclésiastique, ses divisions, ses sources, les connaissances qu'elle demande dans celui qui entreprend de l'écrire, la valeur enfin qu'elle peut avoir et l'utilité qu'elle procure; 2° une Introduction historique, dans laquelle on présente un catalogue de tous les historiens grecs et latins, anciens et modernes, catholiques ou hérétiques, depuis J.-C. jusqu'à nos jours; 3° un aperçu de l'état du monde ancien dans ses rapports avec le christianisme dont il est la préparation; 4° les deux premières périodes de l'histoire ecclésiastique, dont l'une s'étend de la naissance

du Sauveur à Constantin le Grand, et l'autre du règne de Constantin jusqu'à la fin du VIIe siècle. Chaque période est sous-divisée en chapitres, chaque chapitre en paragraphes, et en tête de chacun sont indiquées les sources auxquels on peut avoir recours pour prendre une connaissance plus détaillée des événements qui ne sont indiqués que d'une manière succincte, et quelquefois peut-être trop abrégée. Des notes longues et multipliées viennent compléter les citations ou éclaircir les faits. L'érudition, comme on le voit, ne manque pas; il semble même qu'on en est comme écrasé.

Nous approuvons ce plan et nous en louons l'exécution générale; mais comme il est difficile aujourd'hui, presque impossible même d'écrire l'histoire sans s'exposer à quelque méprise, nous croyons devoir présenter quelques observations qui portent moins sur le fond que sur les détails, et dont le lecteur jugera. 1° On remarque dans les définitions et dans quelques paragraphes sur les hérésies ou sur les écoles de philosophie qui les ont produites, une obscurité, un embarras qui sentent un peu trop le penchant allemand pour une profondeur affectée. — 2° On est fâché que l'auteur, en donnant le catalogue des historiens ecclésiastiques, en fasse souvent un mélange confus, sans distinguer ceux qui méritent pleine confiance, de ceux qui demandent à être lus avec plus ou moins de précaution, et prodigue même de grands éloges à des écrivains souvent dignes de censure. Ainsi est-on étonné de voir figurer ensemble Scarpi et Pallavicini comme distingués l'un et l'autre par leur histoire du concile de Trente (p. 45); de trouver parmi les *excellentes chroniques* les écrits passionnés de Mathieu Pâris (p. 39); de rencontrer, sans trace de blâme, parmi les noms immortels ceux de Richer, de Launoy, de Dupin et d'Arnaud (p. 43); d'entendre exalter sans aucun correctif les charmes répandus dans le pieux et *franc* abbé Fleury (*ibid.*), sans apercevoir à côté l'indication de l'excellente critique de Marchetti; de ne voir enfin près du nom de l'oratorien Fabre d'autres reproches que celui de prolixité ou de confusion (p. 44), et près de celui de l'abbé Racine, d'autre note que celle de défaut de valeur scientifique (*ibid.*).— 3° On lit avec peine ces paroles qui renversent sans preuve la dévotion d'un grand peuple et les grâces que l'Église a attachées depuis des siècles à ceux qui la pratiquent : « Le « *prétendu* tombeau de saint Jacques, à Compostelle, fut, dès la plus « haute antiquité, visité par la piété des Espagnols (p. 190). » — 4° On ne voit pas avec moins de déplaisir les noms des saints dé-

canonisés, en quelque sorte, et cités toujours comme des hommes ordinaires, Justin, Chrysostôme, Grégoire de Nazianze, Basile, Augustin, etc. Ce langage est trop rapproché de la manière de penser et de parler du protestantisme. Pourquoi d'ailleurs, à côté de ces grands serviteurs de Dieu, en est-il un seul qui reçoive le titre de saint, et précisément celui auquel l'Église romaine l'a refusé, Clément d'Alexandrie (p. 219, 267)? On n'aime pas davantage à entendre dire que, dans certaines occasions, les Pères ont parlé d'une manière emphatique (p. 194), et que le grand Augustin a donné dans l'exagération (p. 404), surtout dans une occasion où il ne dit rien que de très-vrai, assurant que, parmi les païens, les uns seront moins punis que les autres, Fabricius moins que Catilina, non parce que l'un a plus de vraies vertus, c'est-à-dire des vertus surnaturelles, mais parce qu'il s'est moins éloigné de la vertu véritable.— 5° Le pape saint Étienne, dans sa discussion avec saint Cyprien, semble être blâmé d'avoir répondu d'un ton catégorique (p. 304); l'auteur l'accuse d'avoir usé de termes outrageants envers ses adversaires (p. 305); il prétend qu'il défendit mal la vérité, et que ses ordres étaient mal motivés (p. 306). Le pape saint Victor qui, dit-on, ce qui n'est pas véritable, excommunia les quartodécimans, employa à leur égard un ton vif et passionné qui a besoin d'excuse (p. 323). Peut-être aussi trouverait-on quelque sujet de critique dans la manière dont est traitée l'affaire des trois chapitres, et la conduite du pape Vigile dans la grave et difficile occasion où il se trouvait (p. 433).— 6° Enfin l'historien allemand, entraîné par les préjugés de son siècle et de son pays, se montre partout le censeur rigoureux et l'ennemi déclaré de toute mesure énergique prise par les princes chrétiens en faveur de la religion. Sans doute les princes ne doivent point s'immiscer dans les affaires intérieures de l'Église, mais ils n'en ont pas moins le droit et le devoir de sévir contre l'erreur, fléau non moins funeste souvent à la sécurité des peuples qu'au salut des âmes. Aussi voit-on avec peine l'auteur reprocher aux princes chrétiens qui ont détruit le paganisme et porté des lois sévères contre ses partisans, d'avoir usé d'oppression comme Constance, et de s'être rendus persécuteurs comme Valens ou Valentinien (v. p. 342, 347, 348, 515).

Si l'on ôte ces taches de détail, le reste de l'ouvrage ne mérite que nos éloges. Mais dans une traduction il ne suffit pas de considérer le travail primitif, il faut encore examiner comment il a été rendu dans

notre langue; or, en louant assez généralement le travail des éditeurs français, nous remarquerons cependant qu'ils ont souvent défiguré d'une manière désagréable des noms propres, en les écrivant tout autrement qu'ils ne sont connus dans notre langue. Lucifer de Cagliari, par exemple, est assez célèbre pour n'être pas appelé Lucifer de *Calaris;* nous connaissons les noms de Sapor, roi de Perse, des Mélétiens, d'Hippone, des Hypsistaires, et nous sommes moins habitués à ceux de *Schabur*, des *Mélésiens*, *d'Hyppo-Regius*, des *Hypsistariens*. Quand on a lu l'histoire de saint Jean-Chrysostôme, on connaît les *grands* frères qu'il prit sous sa protection, mais on n'est pas accoutumé à les voir surnommer les *longs* frères (p. 397). On est surpris que les traducteurs ayant lu *Nicephori Callisti opera*, aient dit les œuvres de *Nicéphore Callisti*, comme si l'on pouvait traduire *Ciceronis opera* par les œuvres de *Ciceronis*. Ce qui est plus grave c'est d'avoir rendu deux fois le mot consubstantiel (ὁμοούσιος) par *substance semblable*, et *substance égale* (p. 264, 375), ce qui est précisément l'erreur que l'Église a voulu condamner, et cette expression se retrouve dans la traduction même du passage du concile de Nicée où a été proclamé le dogme de la consubstantialité. Nous croyons cette faute assez grave pour engager les éditeurs à la faire disparaître par un double carton.

Nous attendrons, du reste, avec intérêt et impatience la suite de cet important ouvrage que nos observations ne nous empêchent pas de recommander à ceux qui aiment la science en général, et en particulier la science de l'histoire. Nous espérons que les traducteurs apporteront à ce qu'ils ont à nous donner encore un nouveau soin et une attention nouvelle, qui leur mériteront l'approbation de tous les lecteurs.

A. B.

ŒUVRES DE L'ABBÉ J. LAMBERT. — 10 vol. in-12, chez Méquignon junior et Jules Leroux; — prix: 18 fr. 50 c. (chaque ouvrage se vend séparément).

Docteur de Sorbonne et prieur de Palaiseau, le vénérable auteur des ouvrages dont nous allons dire quelques mots, et qui mourut le 31 janvier 1722, s'est peint tout entier dans ses livres. Après avoir épuisé ses forces dans l'exercice du saint ministère, s'être adonné surtout à l'instruction du peuple, et avoir constamment mis en pratique les préceptes de la charité et de l'abnégation qu'il prêchait, il a laissé,

avec la réputation d'un pieux serviteur de Dieu, d'excellents matériaux à ceux que leur vocation appelle à suivre ses traces, et à instruire à leur tour les enfants, les pauvres, les gens de la campagne et les personnes simples ou d'une intelligence ordinaire.

207. INSTRUCTIONS COURTES ET FAMILIÈRES SUR LE SYMBOLE. — 3 vol. de 512, 426 et 516 pages; — prix : 6 fr. — Écrites d'une manière simple et claire, ces Instructions offrent un excellent précis et un tableau complet de la religion tout entière. Comme il y a peu de matières qui ne se rattachent plus ou moins directement à quelques-uns des articles du Symbole, ces trois volumes peuvent servir non-seulement pour un cours complet d'instructions dogmatiques, mais encore pour les fêtes, pour expliquer, dans des occasions diverses, les principaux mystères de la foi, et même pour développer la plupart des vérités morales. — Les catéchistes les liront avec fruit. — Rien n'a été changé au style, souvent très-familier, mais qu'on eût craint de défigurer en le retouchant, et auquel on a laissé toute sa simplicité, et aussi toute son onction. L'éditeur a fait de même à l'égard des ouvrages suivants.

208. INSTRUCTIONS COURTES ET FAMILIÈRES SUR LES ÉVANGILES *pour tous les dimanches et principales fêtes de l'année*. — 2 vol. de 464 et 466 pages; — prix : 4 fr. — Les vérités de l'Évangile proposées clairement, simplement, d'une manière paternelle, plaisent, édifient et instruisent d'autant plus qu'on se met mieux à la portée de ses auditeurs, et qu'on leur en fait une application plus naturelle. Ici encore le travail de M. l'abbé Lambert peut être proposé pour modèle. Les quatre-vingt-deux instructions que renferment ces deux volumes doivent être d'un grand secours aux pasteurs des campagnes et aux prêtres qui, dans les villes, ne veulent pas dire une messe matinale sans adresser quelques mots aux fidèles qui y assistent.

209. INSTRUCTIONS COURTES ET FAMILIÈRES SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU ET DE L'ÉGLISE, *pour tous les dimanches de l'année*. — 2 vol. in-12 de XII-338 et 354 pages; — prix : 3 fr. — Même méthode, même simplicité, même exactitude dans cet ouvrage que dans le précédent, et par conséquent même utilité. — Les questions délicates relatives au sixième et au neuvième commandement sont traitées avec la plus sage réserve.

210. INSTRUCTIONS COURTES ET FAMILIÈRES SUR LES ÉPÎTRES, *pour tous les dimanches et principales fêtes de l'année.* — 2 vol. de XII-396 et 374 pages; — prix : 4 fr. — Chacun des trois ouvrages précédents pouvant offrir la matière d'un cours d'instructions pour une année, celui-ci fournirait les sujets de la quatrième, sujets d'autant plus intéressants que nous avons peu d'instructions sur les Épîtres, et qu'on y trouve plus de choses difficiles à expliquer que dans les Évangiles. — Les jours où l'on célèbre la fête d'un mystère, l'auteur commence par l'exposer en peu de mots; quand on célèbre celle d'un saint, il rappelle brièvement les principales circonstances de sa vie. — Ses explications des Épîtres ont, comme celles des Évangiles, la forme attachante et instructive des homélies.

211. MANIÈRE DE BIEN INSTRUIRE LES PAUVRES. — 1 vol. de VIII-340 pages; — prix : 1 fr. 50 c. — Ce volume est trop connu, pour que nous ayons à en parler longuement. On sait que l'auteur l'a divisé en six parties dans lesquelles il expose, relativement aux gens de la campagne : 1° les raisons et les motifs qui les engagent à vivre dans une exacte observation de la loi de Dieu; — 2° les moyens nécessaires pour acquérir la vertu et travailler à leur salut; — 3° les obstacles qui les détournent du salut; — 4° leurs vices les plus ordinaires, et qu'ils doivent surtout éviter; — 5° leurs devoirs généraux; — 6° leurs devoirs particuliers. Tout est traité avec la plus grande simplicité, et accessible aux intelligences les plus ordinaires.

Ces divers ouvrages, utiles surtout aux pasteurs des âmes, peuvent l'être aussi aux brebis de leur troupeau; car leur lecture, sagement conseillée, ne saurait être sans fruits de salut.

212. LÉGENDES DE LA SAINTE VIERGE, par J. COLLIN DE PLANCY. — 1 vol. in-8 de 392 pages, orné d'une grande vignette en couleurs (1845) (*Bibliothèque des Légendes*), chez Paul Mellier, à Paris, et chez Guyot père et fils, à Lyon; — prix : 5 fr.

Nous reconnaissons avec M. Collin de Plancy tout l'intérêt et le charme qui s'attache au récit des Légendes, surtout quand elles sont racontées avec autant de facilité et de naturel; voilà pourquoi nous avons applaudi à son œuvre, dont nous appelons de tous nos vœux le complément. Il blâme avec raison la critique trop hardie qui rejette tout ce qui porte le cachet du merveilleux, qui ne croirait même pas un miracle attesté par l'Académie des sciences, et accompli en présence

d'un régiment de dragons. Toutefois, il ne prétend pas donner comme incontestables toutes ses narrations. Entre l'excès du doute qui rejette tout, et l'excès de crédulité qui accepte tout sans distinction, il y a une juste mesure que l'auteur pose sagement dans son Avant-propos. Ce qui est certain, c'est que tous ces récits ont pris naissance dans la foi sincère et naïve du bon vieux temps, et qu'en tout cas, ils offrent de l'agrément à l'esprit, et au cœur une morale utile et douce. — Tel est le caractère particulier des Légendes réunies dans ce volume, et relatives à la sainte Vierge. Elles y sont en grand nombre ; la plupart ont pour sujet les principales dévotions, et quelques-uns des plus célèbres sanctuaires élevés en l'honneur de la mère de Dieu, N.-D. de Lorette, N.-D. de Liesse, N.-D. de la Délivrande, N.-D. de Roc-Amadour, le Rosaire, le Scapulaire, etc. Toutes sont présentées convenablement, très-agréablement écrites, et par conséquent se recommandent à tous les lecteurs.

213. MAITRE D'ÉTUDES (LE) *des colléges royaux et communaux,* par Henri CONGNET, chanoine de Soissons, membre de la Société Asiatique de Paris. — 1 vol. in-32 de XVI-336 pages (1845), chez Jacques Lecoffre et Cie.; — prix : 2 fr.

« Un bon maître est une chose rare, » dit l'épigraphe de ce petit volume. Un bon maître d'études, dans la signification large de ce mot et d'après l'importance de cette fonction dans le régime universitaire, est-il, en particulier, une chose moins rare? Nous ne résoudrons pas cette question, mais nos lecteurs pensent probablement comme nous. Du moins serait-il fort à désirer que ces fonctionnaires de l'Université fussent en grand nombre tels que M. l'abbé Congnet voudrait les former : on n'aurait point tant à gémir sur les déplorables résultats d'une éducation si nulle sous le rapport religieux et moral. Mais en est-il beaucoup qui voudront mettre en pratique les conseils qui leur sont donnés ici? Quoi qu'il en soit, l'auteur expose, dans un premier chapitre, avec autant de netteté que de sagesse, l'importance des maîtres d'études, les qualités qu'ils doivent avoir pour bien remplir leur charge, leurs défauts ordinaires ; le second chapitre contient la législation universitaire sur cette classe d'employés; le troisième est la reproduction du VIIe livre du *Traité des études* de Rollin, sur le *Gouvernement intérieur des colléges;* suivent des examens particuliers de conscience pour les maîtres d'études, quelques pensées détachées et

un programme de questions sur les principes d'éducation. — Ce petit livre est excellent pour sa spécialité ; nous faisons des vœux pour qu'il soit lu et pratiqué par beaucoup de ceux qu'il concerne.

214. **MANUEL D'ARCHÉOLOGIE** *religieuse, civile et militaire*, par M. OUDIN, curé de Bourron. — 2e édition ; 1 vol. in-8 de 400 pages, chez Lecoffre et Cie., à Paris ; — prix : 6 fr.

La *Bibliographie* avait déjà rendu compte de cet ouvrage dans sa seconde année (V. t. 2, p. 184). Elle en avait parlé favorablement ; sa seule critique portait sur la mauvaise exécution des planches que l'auteur a jointes à son texte. La seconde édition, loin de diminuer le mérite que nous avions loué, lui a donné au contraire un plus grand développement. Le livre est augmenté de près de cent cinquante pages. Le plan est resté le même ; ce sont les détails qui ont été étendus. Ce Manuel a donc gagné en exactitude, en clarté, et par conséquent en utilité. Les planches ont été refaites ; l'exécution matérielle en est bonne ; la disposition intelligente, et la correspondance établie par des renvois entre elles et les différents chapitres du livre en rend l'usage très-commode. L'architecture religieuse, la plus riche, la plus variée, la plus majestueuse de toutes, tient la plus grande place dans le volume : nous en félicitons l'auteur. Admirateur du style dit gothique, il a donné à ses lecteurs les moyens de comprendre son admiration, et le droit de la partager. Nous ne pouvons donc que recommander cette nouvelle édition avec plus d'empressement encore que nous n'avons fait la première. X.

215. **MOIS EUCHARISTIQUE** (LE), ou *Préparations, aspirations et actions de grâces pour la réception du sacrement de la sainte Eucharistie, opuscule du* P. Xavier LERCARI, traduit en français et suivi d'un *nouveau Chemin de la Croix*, par H.-A. BIFFE, chanoine honoraire, aumônier du couvent de Notre-Dame de Saint-Flour. — 1 vol. in-32 de XVI-238 pages (1845), chez Poussielgue-Rusand, à Paris, et chez J.-B. Pélagaud et Cie., à Lyon ; — prix : 75 cent.

Nous n'avons qu'un mot à dire de ce petit livre dont on voit suffisamment l'objet. Ces préparations et actions de grâces, composées à l'usage des prêtres, et utiles également à tous les fidèles, sont fort courtes, ainsi que les exercices du Chemin de la Croix qui suivent ; mais la doctrine en est pure, les sentiments très-pieux. Mgr. l'évêque de Saint-Flour les recommande par son approbation.

le moindre danger aux enfants. A la fin de l'ouvrage, trois chapitres sont consacrés à la mythologie des Égyptiens, à celle des Hindous et à celle des Scandinaves. Trois autres le sont à la description des mœurs, usages et coutumes des peuples anciens. — Dans les Exercices français et dans les Exercices de mémoire et de style, les exemples sont choisis avec convenance. — Enfin la Grammaire française, l'Histoire naturelle, l'Arithmétique sont au niveau des études actuelles; seulement dans les deux derniers traités trouvera-t-on, peut-être, quelques définitions et explications un peu relevées pour de jeunes enfants. Nous croyons donc que cette collection est une œuvre utile, et que lorsqu'elle aura été modifiée dans le sens que nous avons indiqué plus haut, elle pourra sans danger être mise dans les mains de tous les enfants. X.

228. COURS DE THÉOLOGIE EN FRANÇAIS *d'après la méthode et l'esprit des Pères de l'Église, dans lequel ont été fondus les meilleurs ouvrages publiés jusqu'à ce jour sur les matières théologiques. Deuxième traité :* LIEUX THÉOLOGIQUES. — 1 vol. grand in-8 à deux colonnes de 283 pages (1845), chez Loisel; — prix : 5 fr.

Cet ouvrage, écrit dans un excellent esprit, appartient à la même rédaction que la *Faculté de théologie*, dont nous avons rendu un compte très-avantageux (V. le présent volume, p. 21). Il fait suite au traité de la *Théologie générale* ou des *Prolégomènes de la théologie* mentionné également avec éloge à la page 56 de notre quatrième année. L'auteur, après avoir donné une courte analyse du traité de Melchior Cano sur les lieux théologiques, examine, d'après la méthode du P. Péronne, l'autorité de l'Église, du pape, des conciles, de la tradition, des Pères, de la liturgie, des cérémonies, des historiens, des censures doctrinales, de l'Écriture sainte, et enfin de la raison. Il termine son ouvrage par une longue et, selon nous, beaucoup trop longue citation des réflexions de M. Papin sur les justes bornes de la tolérance chrétienne. Nous aimons à reconnaître que c'est là presque le seul défaut que nous ayons trouvé à relever dans cet ouvrage, toujours très-bien pensé et écrit avec la clarté et la lucidité qui convient à ce genre de travail. Nous ajouterons seulement que nous n'aurions pas été si indulgent pour Fleury, dont on dit que l'histoire conserve toujours auprès des savants le degré d'estime qu'elle s'était acquise dès le commencement (167); et

qu'avant de mettre l'*Histoire de l'Église* de M. Rorhbacher au nombre des ouvrages justement estimés (ibid.), nous aurions examiné avec soin la justesse des graves reproches qui lui sont adressés, et qui malheureusement, nous le disons à regret, ne nous paraissent que trop fondés, ainsi que nous aurons occasion de le démontrer bientôt. Quant à notre savant théologien, nous le suivons avec intérêt dans ses publications, qui jusqu'à présent peuvent convenir à tous les lecteurs instruits; nous l'engageons seulement à recommander à ses imprimeurs plus de soin et d'attention dans la correction des épreuves.

229. **DÉFENSE DES INSTITUTIONS LITURGIQUES**, par le R. P. dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes. — In-8 de xiv-272 pages (1844), chez Fleuriot, au Mans, et chez Sagnier et Bray, à Paris; — prix : 3 fr. 75 c.

L'impartialité, croyons-nous, consiste à ne point agir sous une influence étrangère, à ne point sacrifier la justice ou la vérité à des préventions, à des affections, à des considérations particulières. C'est la notion qu'en donne le *Dictionnaire de l'Académie;* nous n'en connaissons pas d'autre. C'est aussi la première règle que nous nous sommes imposée en entreprenant notre œuvre, et nous osons nous rendre le témoignage de n'y avoir point failli. Ne nous a-t-on pas vu dire la vérité à tous, amis et adversaires, sans considération de personnes, de rang ou de renommée, au risque de perdre la bienveillance des uns, d'exciter les menaces de quelques autres? et si la *Bibliographie catholique* a, depuis bientôt cinq ans, obtenu quelque faveur auprès de ce que le clergé français et étranger compte de plus éminent, ne le doit-elle pas surtout à son impartialité? Qu'on nous cite une Revue qui en ait montré plus que nous; et que, à défaut de tout autre mérite, on veuille bien du moins nous accorder celui-là. Que nous nous trompions, cela peut et doit arriver quelquefois, puisque nul homme ne possède par lui-même l'infaillibilité. Aussi ne prétendons-nous pas dicter des arrêts : nous nous sommes posés plus modestement, sans éclat comme sans prétention, on le sait. Nous lisons avec soin tous les ouvrages qu'il nous est possible de nous procurer, nous exprimons sur chacun d'eux l'impression qu'il a produite en nous, notre *jugement* ou notre *opinion* (nous donnons ici le même sens à ces deux mots), et si ce que nous avons dit est vrai, c'est au public à le ratifier. Mais s'il plaît à quelques esprits de se passionner sur une question, est-il

possible que nous pensions comme tout le monde, lorsque les avis sont déjà divisés? Dans cette situation, ne doit-il pas arriver inévitablement que nous nous trouvions en désaccord avec quelques-uns de nos lecteurs? Le reproche ou le blâme qu'on pourrait nous en faire ne serait-il pas lui-même de la partialité? Serait-ce montrer trop de prétention que de réclamer pour nous aussi cette indépendance de jugement sans laquelle l'impartialité ne saurait exister? Puisque, à bon droit, on exige de nous cette condition, qu'il nous soit donc permis, du moins, d'en user en toute occasion. On sait assez l'esprit qui nous anime, on connaît nos principes et notre modération, ils sont assez rares de nos jours pour nous mériter quelque sympathie : ils ont mis la *Bibliographie catholique* en position de faire un peu de bien, nous osons le croire parce que nous en avons les preuves : ne serait-ce pas aussi un titre pour nous mériter quelque indulgence dans une divergence de jugement? Sans cette condition nous ne comprenons plus l'indépendance de la critique et la possibilité d'une œuvre comme la nôtre. Grâces à Dieu, nous ne l'avons entreprise qu'avec les intentions les plus pures, sans autre désir que la gloire de Dieu, et comme nous n'attendons pas d'autre récompense, nous n'avons pas non plus à craindre de déception.— C'est ce que nous avons exprimé déjà dans une note placée au bas de la page 262 de notre livraison de décembre dernier : nous avons cru devoir le répéter avec plus de développement, pour répondre à quelques observations. Il est temps d'aborder l'ouvrage de dom Guéranger qui, comme on le sait, est une réponse à Mgr. l'archevêque de Toulouse.

Nous le déclarons d'abord, nous n'avons aucune raison de ne pas user d'impartialité envers le R. P. abbé de Solesmes, pour lequel sa position personnelle et le caractère dont il est revêtu nous inspireraient plutôt des égards respectueux : nous parlons ici avec la plus complète indépendance.— Sa défense se compose de deux parties : la première une réponse adressée en forme de lettre à Mgr. l'archevêque de Toulouse, la seconde ce qu'il appelle un appendice, formant presque les deux tiers du volume, et dans lequel il place en regard les reproches qui lui sont faits par le prélat et ses propres observations, à l'aide de renvois en chiffres. Dans la lettre il s'est proposé de démontrer trois choses : 1° qu'il n'a point professé d'autres maximes sur le droit liturgique en général, que celles de l'Église, et en particulier du Bref de sa Sainteté Grégoire XVI ; 2° que si la nature de son travail l'avait

amené nécessairement à raconter des faits déplorables, il s'était gardé d'en étendre la responsabilité à ceux qui ne la méritaient pas ; 3° qu'il n'a point cherché à exciter du trouble dans les diocèses, en poussant à des changements violents dans la liturgie. Nous voudrions être convaincus que dom Guéranger s'est complétement justifié des reproches qui lui ont été adressés sur ces trois points ; mais malheureusement nous n'avons pu acquérir cette conviction. Il nous est resté de la lecture de la Défense cette impression, que l'auteur s'en tient toujours au système nouveau qu'il a créé, et qui est le résultat d'une confusion des notions de la foi avec celles de la prière et du culte divin ; qu'il n'a pas eu, sans doute, l'intention d'attaquer les Églises de France et d'exciter du trouble dans les diocèses, en poussant à des changements violents dans la liturgie, mais qu'il est à craindre que ces fâcheuses conséquences ne résultent d'une discussion où l'auteur n'a pas gardé assez de mesure et qui, pourtant en demandait beaucoup. On peut en juger par les impressions produites à l'étranger, et par la manière dont un journal catholique anglais, *the Tablet*, après avoir lu les *Institutions liturgiques*, parle du clergé et de l'épiscopat français. On trouvera cette pièce curieuse à la page XI (introduction) de l'*Examen* de Mgr. l'évêque d'Orléans. Il est difficile encore que le jeune clergé entende déclamer contre les bréviaires qu'il récite, et répéter sur tous les tons qu'ils sont l'œuvre des hérétiques et entachés d'hérésie, et qu'il les récite avec le respect que demande la prière sacrée. Il ne faudrait pourtant pas oublier que c'est de nos évêques que nous tenons nos bréviaires, et qu'après une révolution qui a tout détruit parmi nous, nos Églises sont dans une position tout exceptionnelle qui aurait demandé plus d'égards et de ménagements.

Nous rendons toute justice au talent comme aux intentions de dom Guéranger ; mais ce qui nous afflige, et ce qu'il nous paraît difficile de justifier, c'est le ton qu'il prend constamment envers Mgr. l'archevêque de Toulouse. Pour qu'on ne puisse pas nous accuser de partialité, nous en citerons quelques exemples, et on jugera : « J'ai honte de discuter de si puériles imputations (p. 91). — Si « vous vouliez bien, Monseigneur, rapporter mes textes dans leur « entier, au lieu de les tronquer comme vous avez fait jusqu'ici, dans « presque toutes les citations que vous avez données (p. 129). — Que « ne me faisiez-vous l'honneur, Monseigneur, de me demander les « livres dont vous aviez besoin pour me réfuter, je me serais fait un

« plaisir de vous les faire passer ; il est vrai que votre attaque contre « mes livres eût peut-être été moins violente (p. 135).— Laissons de « côté la charité et la justice, ne parlons que de votre honneur : à quoi « vous exposez-vous, Monseigneur (p. 151) ? — Je prie le lecteur de « revoir le passage de mon livre auquel Monseigneur fait allusion ; il « verra s'il est cité d'une manière loyale (p. 169). » Il serait facile de multiplier ces sortes de citations, mais celles-ci suffisent pour faire apprécier la manière dont l'auteur se pose vis-à-vis d'un pontife que les Églises de France entourent de leur vénération. Ce ton domine toute la Défense de dom Guéranger. Certes, si nous l'approuvions, ne serait-ce pas le cas de nous soupçonner de partialité ? Il nous semble que la modération et le respect pour ce qui mérite des égards doivent être toujours observés, et que l'irritation ne peut que nuire à une cause, même la meilleure. — Nous avions d'abord préféré garder le silence sur cette *Défense*, mais diverses circonstances nous ayant portés à y revenir, nous l'avons fait avec autant d'impartialité que d'indépendance : on peut s'en convaincre en relisant, sans préjugés, tous nos articles sur les ouvrages qui ont rapport à cette matière (V. notre tome 3, p. 64, 241, 247, 348 surtout, et notre livraison de décembre dernier, p. 260). — Au reste, nous le répétons, nous ne faisons que rendre compte des impressions que les ouvrages dont nous parlons ont faites sur nous : il ne nous appartient pas de traiter la question elle-même. Si l'on veut pourtant une profession de foi, nous dirons que nous acceptons pleinement les principes du Bref de sa Sainteté Grégoire XVI à Mgr. l'archevêque de Reims, et tout ce que décidera l'Église romaine, sans nous permettre d'attaquer ce que nos évêques ont ordonné, ne pensant pas que l'esprit d'indépendance à leur égard puisse être utile à l'Eglise universelle, ni agréable à son chef visible.

Z.

230. ENFANTINES, *moralités*, par Elzéar Ortolan. — 1 vol. in-12 de 316 pages (1845), chez Charles Gosselin ; — prix : 3 fr. 50 c.

Voici un volume conçu dans un excellent esprit, et qui plaira à beaucoup de monde. L'auteur nous annonce, dans sa préface, qu'il prétend introduire un nouveau genre dans la littérature, et qu'il espère qu'un jour on dira des *Enfantines*, comme on dit des *Ballades*, etc. : puisse-t-il n'être pas trompé dans son attente, et plus d'un homme grave viendra rafraîchir ses souvenirs d'enfance en lisant les gracieux

volumes que cette idée fera naître. Nous voudrions citer, mais ce serait sortir du plan de la *Bibliographie :* nous nous contenterons de rappeler le titre de quelques pièces fort jolies : *Les petits Barbouillés, le Jeu de la corde, la Niche du chien, l'Attelage, le Cerceau, la Flottille*, etc., etc. Nous n'aurions pas voulu y voir quelques pièces d'ailleurs sans danger ; mais, à cela près, l'auteur n'a qu'à se féliciter du bonheur avec lequel il a vaincu plus d'une difficulté dans ses vers, et des heureuses inspirations que lui ont données ses souvenirs d'enfance. — Le volume est terminé par trois petites légendes en prose, toutes trois pleines de grâce et de fraîcheur.

231. ÉPREUVES DE LA VIE AU POINT DE VUE CHRÉTIEN (LES), par Henri BRETONNEAU. — 1 vol. grand in-18 de VI-256 pages (1845), chez Sagnier et Bray ; — prix : 2 fr.

Adoptant un plan différent, et présentant son sujet sous un aspect tout autre, M. Bretonneau s'est à la fois rapproché et éloigné du *Livre des affligés* publié, il y a quelques années, par M. le vicomte Alban de Villeneuve-Bargemont (V. notre t. 1er, n° 166). Il s'en est éloigné d'une manière absolue en rejetant tout ce que nous appellerons la partie romanesque de l'ouvrage de M. de Villeneuve : il s'en est rapproché en ce sens que, comme lui, il offre des consolations à ceux qui souffrent, et leur apprend à recevoir et à porter avec patience et résignation les croix que la divine Providence leur destine. Une même pensée de charité a donc inspiré les deux auteurs, ils ont suivi la voie parallèle pour arriver au même but. Voyons si M. Bretonneau y est parvenu. — Dans une première partie (*Considérations générales*), il envisage d'abord la condition de l'homme sur la terre, et la vanité de tout ce qui l'entoure ; il fait entendre les plaintes d'une âme que le découragement abat, que le désespoir exaspère, et la voix de Dieu qui calme ses douleurs en lui montrant la récompense promise et destinée à ceux qui pleurent, et auxquels il sera tenu compte des épreuves auxquelles ils auront été soumis. Il venge la Providence divine des blasphèmes de ceux qui ne savent pas la comprendre, et montre toutes les douleurs réunies dans la vie mortelle de Jésus-Christ ; il dit ensuite quelques mots des sacrements, de la prière, de la dévotion à la Vierge des douleurs, il jette un coup d'œil sur les effets de l'adversité « creuset mystérieux, où la miséricorde divine transforme la vie périssable de l'homme en immortalité (p. 58), » et il termine par

volume tout ce qui regarde la vie intérieure et extérieure des chrétiens est très-bien traité ; il en est de même pour la littérature sacrée. — Constantin nous paraît jugé un peu sévèrement (p. 57, t. 6) ; — nous souhaiterions plus de détails sur les règles de discipline relatives à l'abstinence et au jeûne. Cette partie est peut-être présentée d'une manière trop philosophique. — Si nous ne nous trompons, nous n'avons rien trouvé concernant la confession ; c'est une omission, puisqu'il est d'ailleurs parlé de l'Eucharistie ; — les hérésies ne sont pas toujours présentées assez clairement, ni jugées assez explicitement ; — en passant nous signalons comme fort importante et comme montrant bien l'esprit de l'auteur, la justification qu'il a faite de la chute du pape Libère (p. 128) dont les incrédules ont cherché à tirer parti contre l'infaillibilité ; — la seconde ruine de Jérusalem sous Julien nous paraît présentée d'une manière trop naturelle, trop peu miraculeuse (p. 147) ; — M. Cantu a tort, selon nous, de dire *passionnés* les récits qui nous peignent Julien expirant au milieu des remords et s'écriant trop tardivement : « Tu as vaincu, Galiléen (p. 161) ; » — en parlant des moines, et tout en louant l'institution monastique, M. Cantu se sert d'une expression peu convenable, et qui même serait mauvaise si elle était isolée : « Notre siècle, dit-il, est *délivré* des couvents, etc. (p. 381). »

Nous pourrions ajouter sans doute plusieurs autres critiques partielles ; mais nous aurions aussi à faire ressortir tout ce qu'il y a de bien, d'utile et de sagement pensé, de hautement envisagé dans l'*Histoire universelle*. Ce qui précède suffira certainement pour faire connaître et apprécier un livre qui trouvera place dans toutes les bibliothèques d'élite. — Que l'honorable auteur nous permette de l'engager à mettre plus de sévérité dans certaines expressions, dans certains détails, dans certaines appréciations, et nous n'aurons plus aucune restriction à faire dans les éloges que nous donnons avec sincérité et empressement à un livre que nous avons lu avec profit et avec l'intérêt le plus soutenu. D.

237. LIBERTÉ DE L'ÉGLISE. — *Troisième examen :* DU SILENCE ET DE LA PUBLICITÉ, par Mgr. PARISIS, évêque de Langres. — 3e édition ; in-8 de 108 pages (décembre 1845), chez Jacques Lecoffre et chez Sirou ; — prix : 80 cent.

Le retard forcé d'un mois que nous avons mis à parler de ce troi-

sième examen, arrivé dans cet intervalle à sa troisième édition, aura du moins un avantage, celui de rappeler une brochure qui tire une grande importance des questions mêmes qui y sont traitées, questions malheureusement jugées trop légèrement et oubliées trop vite. — Les réclamations apostoliques que l'épiscopat en France a faites depuis deux ans en faveur de la liberté de conscience, de la liberté de l'Église et de celles qui en découlent nécessairement, devaient rencontrer des improbations et des colères. On a tenté, tantôt par des réprimandes et par des menaces, tantôt par des promesses et des suggestions, soit d'intimider les évêques et de leur imposer silence, soit de les désunir entre eux sur la question de la publicité de leurs réclamations. Et comme le parti du silence est toujours le plus commode, et par là même le plus attrayant, si des ecclésiastiques ou des laïques influents, surtout s'ils sont sincèrement religieux, se déclaraient pour ce parti, ils pourraient discréditer la portion du clergé qui croit devoir réclamer, et affaiblir son action, Mgr. l'évêque de Langres a voulu traiter spécialement cette question, et examiner la position qu'il convient mieux de prendre : bien entendu il se prononce pour la publicité et contre le silence. Il en produit deux sortes de preuves qu'il appelle les unes *préjugés légitimes*, les autres *raisons déterminantes.*

Il montre d'abord que l'unanimité des ennemis de l'Église pour engager les évêques à se taire, les maux consommés dans l'Église à l'aide du silence de l'épiscopat, permettent au moins de regarder ce parti comme fort dangereux, et forment de puissants préjugés en faveur de la publicité. L'expérience, les enseignements de l'histoire, notamment le schisme d'Orient, celui de l'Angleterre, les pertes même consommées en France depuis cinquante ans, lui fournissent de solides arguments. — Mais à ces raisons indirectes, si l'on veut, s'en joignent de plus positives et déterminantes, que Mgr. l'évêque de Langres développe dans une seconde partie. Il établit que les questions dans lesquelles les évêques ont cru devoir intervenir sont religieuses et non pas politiques ; qu'elles sont graves et décisives pour la religion ; que, par cette raison, c'est un devoir pour l'épiscopat d'intervenir ; que la nature du danger, non plus que la difficulté de le détourner tout à fait pour le moment, ne doit pas empêcher de le repousser ; que plus que jamais la forme du gouvernement constitutionnel exige que l'action des évêques soit publique ; qu'en présence des entraves qui leur sont opposées, c'est surtout par la parole écrite qu'ils doivent défendre

publiquement les intérêts de la religion ; qu'enfin les évêques ont, de droit divin, le pouvoir de faire entendre publiquement la parole quand le bien de la religion l'exige. — Nous ne faisons qu'énoncer des propositions dont le développement est fait avec un tel enchaînement de preuves que la lumière doit pénétrer dans tous les esprits ; on comprend que là se trouvent les questions vivantes du moment. Quand elles sont traitées avec cette haute sagesse, avec cette énergie de pensée, avec cette modération, elles doivent gagner, selon nous, à la publicité.

238. MOTIFS DÉTERMINANTS *d'embrasser la foi catholique, fondés sur l'efficacité de sa doctrine, dans l'intérêt humanitaire et social, et sur des preuves multipliées, appréciables par la raison, de la divinité de son origine*, par M. D'AGAR DE BUS. — 2 vol. in-12 de 460 et XXIV-428 pages (1844), chez l'auteur, à Issoudun ; chez M. Bourg, quai de la Mégisserie, 28, et chez Hivert, à Paris ; — prix : 7 fr. (au profit des pauvres).

M. d'Agar de Bus n'a pas toujours eu le bonheur de croire : égaré dans les sentiers du doute et de l'incrédulité jusqu'à l'âge de soixante-deux ans, il n'a embrassé la vérité de la religion catholique qu'après en avoir fait une étude consciencieuse et approfondie : aussi, appréciant vivement son bonheur, s'adresse-t-il surtout aux gens du monde et à la jeunesse intelligente et studieuse, pour leur dire dans quelles voies arides il s'était égaré, et comment il est parvenu à en sortir. Désirant les aider à dissiper les préventions qui leur cachent trop souvent la vérité, il leur indique les moyens dont il s'est servi avec succès, les sources dans lesquelles il a puisé les éléments de ses convictions, les arguments qui ont fait le plus d'impression sur lui dans le cours de ses lectures, les conséquences logiques qu'il en a tirées, etc. — Pour y parvenir, il commence par établir l'impuissance de la fausse philosophie à formuler une doctrine propre à conduire les hommes à la perfection morale que donne la foi. Puis il parcourt successivement, en les approfondissant d'une manière plus ou moins complète, les questions nombreuses qui s'offrent à lui, et dont la discussion doit dissiper les ténèbres répandues dans l'esprit de ses lecteurs. — Après les avoir entretenus de la préparation à l'étude de la religion, et leur avoir indiqué les livres les plus propres à la leur rendre utile et facile, il réunit des considérations de nature à détruire leurs préventions et à jeter en même temps dans l'âme des germes de foi, puis il aborde les

mœurs et les habitudes de ses nobles et de ses bourgeois, des princes et du peuple. — Le caractère de Charles le Téméraire, ce personnage si grandiose, ressort au naturel des faits eux-mêmes dont il est le moteur, le héros et la victime. En un mot, ce livre est de tous points intéressant et instructif; et si M. de Bussierre a satisfait, en l'écrivant, aux justes exigences de son amour-propre national, il a préparé à ses lecteurs une étude historique utile et agréable.

269. HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, par M. l'abbé Rohrbacher, docteur en théologie de l'université catholique de Louvain, professeur au séminaire de Nancy, etc., etc. — 25 vol. in-8 de 520 à 550 pages chacun; 22 vol. ont paru (1842-1845), chez Gaume frères; — prix de chaque volume : 6 fr.

Si quelques-uns de nos lecteurs nous reprochaient de n'avoir pas encore parlé de cet ouvrage, nous avouons que, pour notre compte, nous ne pouvons pas le regretter; les controverses qui se sont élevées à son occasion ont pu servir à nous éclairer, et nous avons, en outre, apporté à son examen le soin et la maturité nécessaires. Personne n'ignore que les avis sont déjà partagés, qu'on a écrit pour et contre; ce qui doit être une raison pour que, dans l'impossibilité où nous serions de concilier tous les jugements, on veuille bien, du moins, nous accorder la liberté du nôtre, dégagé d'ailleurs de toute influence, et avoir égard à nos intentions. Nous exprimons ce que nous croyons être la vérité, tout en réservant l'estime et le respect que l'auteur mérite par lui-même et par la position qu'il occupe.

L'étendue de l'ouvrage, l'importance du sujet qu'il traite et les principes qu'il renferme, nous obligent à donner un article assez long, qui sera suivi de plusieurs autres, mais moins étendus que celui-ci, et embrassant chacun l'examen de trois volumes.

Les trois premiers volumes ont soulevé déjà, comme on sait, diverses accusations, soit dans le *Journal de Liége* (août 1844), soit dans l'*Ami de la Religion* (numéros 4077, 4078, 4094, 4095, 4108 et 1411, juin, juillet et août 1845). Ces reproches ont attiré de la part de l'auteur et de M. Gridel, son collègue au séminaire de Nancy, des réponses que l'on a eu soin d'insérer dans les vingt et vingt-et-unième volumes de l'Histoire dont il est question. Un article apologétique a été aussi publié dans les *Annales de philosophie chrétienne* (numéro 70, octobre 1845), dont les rédacteurs ont cru devoir

mettre une note que nous approuvons pleinement pour le fond, mais qui suppose un fait que nous n'admettons pas également, savoir la conformité des sentiments de l'écrivain avec l'explication donnée par le journaliste. Dans cette diversité de vues et de jugements, nous avons dû lire, méditer, extraire, rédiger avec un soin scrupuleux nos observations; mais un pareil examen demanderait un livre et ne saurait se renfermer dans un article; nous nous contentons d'en offrir ici au lecteur instruit et religieux une brève et simple analyse.

L'ouvrage de M. Rohrbacher peut être considéré sous cinq différents rapports : littéraire, exégétique, philosophique, théologique et politique; car ce n'est pas une simple histoire, c'est, à notre avis, tout un système établi sur l'histoire ancienne du peuple de Dieu. Que devons-nous en penser sous ces divers points de vue? c'est ce qui demande toute notre attention.

I. Rapport littéraire. — De vastes connaissances, de nombreux extraits, des citations multipliées, un abondant recueil des nouvelles découvertes, un style qui, malgré de graves défauts, plaît cependant et intéresse, ce sont là des éloges que l'on ne saurait refuser à l'historien de l'Église catholique. Mais à côté de ces qualités, on peut lui reprocher 1° une érudition écrasante et mal digérée; 2° un manque d'unité dans le sujet, coupé continuellement par des digressions qui lui sont étrangères (Voir t. 1, p. 359 et 501; t. 2, p. 85, 252; t. 3, p. 146 à 347; ib., p. 354, 483, etc.); 3° un style peu correct et souvent en opposition avec la grammaire. Nous pourrions en citer bien des exemples; en voici un seul : — « Erythrus « n'est autre qu'Édom, *qui* ayant établi sa postérité dans cette con- « trée-là, *elle* en fut appelée le pays d'Édom (t. 1, p. 255); » 4° des erreurs habituelles d'impression dans le petit nombre de passages grecs cités au bas des pages (t. 1, p. 374; t. 3, p. 290, 511); 5° enfin de fréquentes répétitions aussi inutiles que désagréables, et conçues souvent dans les mêmes termes (comparez t. 3, p. 43 et suiv. avec p. 368 et suiv.; et p. 75 à 92 avec la plus grande partie du livre vingtième; enfin p. 48 et 49 avec p. 482).

II. Rapport exégétique. — En général l'auteur embrasse trop facilement les opinions nouvelles et extraordinaires. Ainsi, 1° Nouveauté dans le système de la traduction; il paraît préférer habituellement le style judaïque au style chrétien : l'Église a adopté

dans ses versions, *Dominus Deus*, *le Seigneur Dieu;* dans l'Histoire de M. Rohrbacher on retrouve à chaque instant les noms de Jéhova, Sabaoth, Adonaï, Elohim; ajoutez que, pour être littérale, la traduction devient souvent peu française : *Une hommesse* (t. 1, p. 79), *entrer sur la terre* (ib., p. 152), *être d'hier et d'avant-hier* (ib., p. 408), *entourer la terre*, pour dire en faire le tour (ib., p. 478), *être brief de jours* (ib., p. 292, etc.). 2° Choix inconsidéré des versions adoptées : l'historien comprend souvent dans une même narration des textes différents, d'où vient qu'il présente au lecteur des faits qui jusque-là lui étaient inconnus, et qui souvent ne servent guère à son édification, comme quand il rapporte, en opposition avec le texte reçu par l'Église, que Sara, destinée à devenir la femme de Tobie, a voulu s'étrangler de désespoir, et qu'elle a été retenue non par la crainte de Dieu, mais par un intérêt tout humain pour ses parents. On peut bien, sans doute, se servir des différents textes, mais ne faut-il pas le faire avec choix, et savoir ou laisser de côté certains passages dont l'authenticité n'est pas démontrée, ou se contenter de les réserver pour les notes? 3° interprétations souvent singulières : Ève appelle son premier enfant Jéhova, parce qu'elle se croit la mère du Rédempteur (t. 1, p. 127, 128); Noé n'a pas mis cent ans à bâtir l'arche; c'est tout au plus s'il en a employé soixante-et-dix à ce travail (ibid., p. 126, 147); toute l'armée de Pharaon n'a pas péri dans la mer Rouge, il n'y a pas péri lui-même (ibid., p. 357, 358); David est puni avec son peuple, non pour en avoir fait le dénombrement, mais pour ne l'avoir pas fait selon les règles (ibid., p. 200); tous les hommes submergés dans le déluge ont été sauvés, *tous* à l'exception *peut-être* des géants, monstres de luxure et de tyrannie (ibid., p. 149, 150); c'est une erreur de croire que tous les Juifs qui sortirent de l'Égypte périrent dans le désert, et que Caleb et Josué seuls entrèrent dans la terre promise; il n'y eut tout au plus que le cinquième ou le quart de la population qui en fut exclu (ibid., p. 469); les enfants qui insultèrent Élysée et furent dévorés par des ours, trouvèrent dans ce malheur une grâce, le bonheur d'être enlevés sitôt à la perdition (t. 2, p. 302). J.-C. a dit, en parlant de Judas, qu'il vaudrait mieux pour lui, non pas qu'il n'existât point, mais qu'il ne fût pas né, d'où il résulte que l'existence vaut mieux pour lui que la non-existence, car il n'y a rien de pire que le néant; aussi les réprouvés ne demandent pas à être anéantis, mais à

être couverts par les montagnes (t. 1, p. 121). Nous omettons d'autres observations analogues.

III. Rapport philosophique.—Un système de philosophie a paru, comme on sait, en France, dans ces dernières années, et a été frappé tout à la fois de la censure de l'épiscopat et de la réprobation du Saint Siége. Tout rapporter, comme au dernier critérium de la vérité, au sens commun du genre humain, tels étaient le fondement et la base de ce système, qui, selon le langage du souverain pontife, « laissant de côté les traditions apostoliques, ne cherchait pas « la vérité là où elle est d'une manière certaine. » M. Rohrbacher en convient lui-même, et ses défenseurs le proclament aussi bien que lui. Tout maintenant se réduit donc à un point de fait. L'auteur a déclaré renoncer à cette doctrine et enseigner le contraire dans d'autres ouvrages. Pour nous, nous ouvrons le livre dont nous avons à rendre compte, et nous voyons, à n'en pouvoir douter, que dans bien des passages on insinue ou on affirme que le sens commun, c'est-à-dire, selon la définition généralement reçue aujourd'hui dans les discussions nouvelles, le sentiment général, le témoignage universel de l'humanité, est le seul critérium de la vérité, le critérium infaillible. L'espace nous manque pour citer tous les passages que nous avons sous les yeux; nous nous bornons aux suivants « Aristote résume tout en deux mots : *Ce qui « paraît à tous, nous disons que cela est.* Qui ôterait cette croyance, « ne dirait rien de plus croyable; c'est-à-dire (ces paroles sont de « M. Rohrbacher) *si l'on ne croit pas au sens commun, on ne peut « plus rien croire; il n'y a plus de certitude, plus de vérité pour « l'homme;* c'est le doute universel et la mort de l'intelligence (t. 3, « p. 292). » Que peut-on voir de plus clair? Mais, dira-t-on, M. Rohrbacher, dans son *Catéchisme du sens commun*, enseigne qu'il n'exclut pas l'évidence et le témoignage des sens. Nous répondons qu'il ne s'agit pas ici du *Catéchisme*, mais uniquement de l'*Histoire de l'Église*. Or, dans son histoire, il nous paraît que M. Rohrbacher tend à exclure toute autre espèce de certitude que celle qui naît du sens commun. Il l'exclut, comme on le voit dans le texte précédent; il ne l'exclut pas moins formellement dans celui qui suit : « La raison humaine, l'intelligence humaine n'est pas la « raison de tel ou tel individu; mais la raison commune à l'espèce, « le sens commun. C'est sur cette base que Socrate, Platon, Aristote

« ont fondé leur philosophie. Nous avons entendu dire à ce dernier : « *Ce qui paraît à tous, nous disons que cela est ; qui ôterait cette* « *croyance ne dirait rien de plus croyable*. Et encore : *Personne,* « *s'il a du bon sens, ne cherche à prouver ce qui n'est approuvé de* « *personne, ni ne révoque en question ce qui est manifeste à tous* « *ou à la plupart, car ceci ne présente aucun doute, et cela nul* « *ne l'admettrait.* » D'où M. Rohrbacher conclut : « Ce peu de pa- « roles contiennent la base et la règle *nécessaire* de toute certi- « tude (ib., p. 317). »

Nous nous tromperions fort si on ne doit pas voir là le système du sens commun ou du témoignage universel? Mais l'examen suivant va devenir la confirmation de celui-ci ; car si le sens commun est, en dernière analyse, le critérium de la vérité, il faut que le genre humain ne se soit jamais trompé ; il faut par conséquent excuser l'idolâtrie, ou plutôt faire disparaître du milieu du paganisme l'ignorance du vrai Dieu ; et c'est ce que nous voyons dans l'*Histoire universelle de l'Église*.

IV. Rapport théologique. — Observons-le d'abord, tous les catholiques conviennent que l'idée vague et générale d'un être suprême, coordonnant et dirigeant le monde, châtiant les méchants et récompensant les bons, s'est trouvée et se trouve encore chez tous les peuples, et que ce témoignage universel dont l'accord ne peut venir ni des préjugés, ni des passions, ni de l'intérêt, forme en faveur de l'existence de Dieu une preuve qui a été développée par tous les Pères et par tous les théologiens. C'est à cette unique thèse que se rapportent tous les auteurs cités par M. Rohrbacher dans son ouvrage et dans ses réponses, dont une partie n'est qu'une reproduction textuelle de son ouvrage lui-même. Mais autre chose est connaître l'existence d'*un être suprême, en général*, autre chose est connaître la nature de cet être souverain et infini ; on peut connaître l'un, et ignorer l'autre. Or, connaître l'existence d'un être supérieur ce n'est pas connaître le vrai Dieu. Connaître le vrai Dieu, c'est connaître sa puissance créatrice, et les païens l'ont généralement ignorée ; c'est connaître son unité, et les païens ont prodigué à la créature le nom et les qualités incommunicables de la divinité ; c'est connaître son indépendance, et les païens l'ont assujetti à un destin qui n'était pas un Dieu, mais un je ne sais quoi qui ne saurait être défini ; c'est, en un mot, connaître les perfections essentielles de la divinité, et les païens n'ont rien en-

tendu, rien compris à ces mystères. Nous disons les païens en général ; car parmi leur multitude, plusieurs âmes élevées se sont rencontrées qui, fidèles aux lumières d'en haut, ont pu voir en esprit ce qu'il plaisait à Dieu de leur révéler. Leur nombre peut, comme dit Bossuet, avoir été plus grand qu'on ne pense, mais ce nombre n'a jamais formé une majorité, encore bien moins une totalité. La masse est restée, selon l'expression de l'Esprit saint : *Assise dans les ténèbres et dans les ombres de la mort*. C'est ce qui faisait dire à Bossuet qu'on ne nie pas que les philosophes (notez les philosophes et non la multitude) n'aient eu des restes de la véritable idée de la divinité.... que c'est une vérité orthodoxe qu'il y a eu des fidèles *dispersés par ci, par là* (ce sont les paroles de Bossuet) hors de l'enceinte du peuple juif.... qu'il ne faut pas douter qu'il n'y ait eu un grand nombre de ces croyants dispersés parmi les Gentils.... mais que l'on ne voit aucun exemple que des peuples entiers aient ouvert les yeux à la vraie religion.... Jusque-là tout est bien ; que l'auteur de l'*Histoire universelle de l'Église* parle ainsi, et nous n'aurons certainement rien à dire ; mais il ne faudrait pas chercher un appui à un système erroné dans les lettres de Bossuet, et précisément dans les lettres où ce grand évêque renverse de fond en comble ce même système (Lettres 256, 257, 258, à M. Brisacier). Nous voudrions pouvoir citer ces admirables Lettres dans leur entier ; nous prions le lecteur de les parcourir. Là, il s'élève contre un auteur qui assurait que la religion véritable a pu être chez tous les peuples, et qu'on a pu adorer le vrai Dieu sous le nom de Jupiter ; qui disait que les anciens Germains ont adoré le Père, le Fils et le Saint-Esprit sous le nom du soleil, de la lune et du feu ; qui s'attachait particulièrement à justifier les anciens Perses, comme ayant connu le vrai Dieu, et même le Messie ; qui, par un abus étonnant et par de futiles conjectures, voulait faire passer les Perses pour un peuple vraiment religieux, surtout à cause de l'exemple de Cyrus et de Darius ; qui assurait enfin trop positivement que les Perses n'avaient point d'idoles, puisque Esther remarque le contraire, et que saint Augustin affirme qu'ils adoraient deux dieux. Puis Bossuet ajoute qu'il ne finirait point s'il voulait rapporter tout ce qui pourrait convaincre les Perses d'une parfaite idolâtrie. Il blâme surtout l'auteur d'ouvrir la porte à ceux qui voudraient excuser tous le reste des païens. Il croit nécessaire de résister à ces nouveautés, non-seulement par des discours, mais encore par des censures

expresses. Dans la Lettre suivante il montre que les décrets donnés par Cyrus et les autres rois, ne prouvent en rien l'orthodoxie des Perses, et que les propositions contraires sont fausses, téméraires et opposées à la parole de Dieu. Il entre ensuite dans un long détail pour prouver que toutes les nations, excepté la juive, étaient infidèles; il fait voir que l'églogue de Virgile, les prédictions des sibylles, le fameux passage de Cicéron sur le roi à venir, pouvaient bien-être des préparations éloignées à la foi, mais n'ont jamais eu l'effet de la faire naître dans le cœur. Il s'élève avec force contre la pente que l'on a de sauver les hommes contre toute raison, ce qui va à obscurcir le jugement de Dieu, et fait voir qu'on peut être au rang de ses adorateurs à un très-bas prix. A cette seconde Lettre, Bossuet en joint une troisième où il donne l'extrait de deux discours de saint Athanase qui sont formels sur l'universalité de l'idolâtrie avant notre Seigneur, et où il remarque que les Gentils n'ont jamais commencé à connaître Dieu et le Verbe que quand J.-C. a paru. Enfin, il flétrit la fausse miséricorde et la fausse sagesse qui inspirent à certains savants l'inclination d'étendre la vraie religion sur plusieurs peuples autres que celui que Dieu lui-même a choisi, par une suite d'erreurs où *toute l'économie de la religion est renversée.*

Voilà un faible aperçu des trois éloquentes épîtres du grand évêque de Meaux. Rapprochons ces principes de ceux qu'on trouve dans l'*Histoire universelle de l'Église;* Bossuet blâme la fausse sagesse qui prétend étendre la vraie religion à d'autres qu'au peuple de Dieu ; et l'ouvrage dont nous parlons l'étend à tout l'univers, en n'exceptant que quelques esprits plus grossiers. Il n'est pas nécessaire de citer; l'auteur avoue cette opinion, que le vrai Dieu était généralement connu, et on la retrouve dans la défense (Voy. t. 1, p. 85-95 et la défense qui reproduit presque mot à mot les mêmes paroles). Bossuet se scandalise de cette assertion que les païens ont pu adorer le vrai Dieu sous le nom de Jupiter; et ici nous trouvons positivement la même proposition, et plusieurs fois (t. 3, p. 334). Bossuet trouve mauvais que l'on attribue aux Germains l'adoration symbolique de la Trinité; et l'auteur voit la Trinité connue chez les Égyptiens, chez les Chinois, dans l'Inde et jusque dans les syllogismes d'Aristote (t. 3, p. 207, 243, 289). Bossuet s'indigne que l'on s'efforce de justifier les païens et de les soustraire à l'accusation d'idolâtrie; et l'ouvrage dont il s'agit avance que les Persans aussi

bien que les Hindous, leurs voisins, n'admettaient au fond qu'un Dieu unique et suprême (ib., p. 202); il fait l'apologie de ce peuple et des rois qui le gouvernaient. Ces rois, Bossuet ne peut croire que, par leurs édits, ils aient eu une grande influence sur les populations, ni qu'ils aient profité eux-mêmes des miracles divins pour renoncer à toutes les erreurs de leur époque et de leur pays; l'*Histoire universelle de l'Église* en fait des fidèles; Nabuchodonosor, les deux Darius, Cyrus surtout, ont connu et servi le vrai Dieu (t. 3, p. 202, 206, 354), etc. Bossuet ne voit dans les anciennes prédictions, qu'une préparation éloignée à la foi, qu'elles n'ont pu produire dans les cœurs; l'auteur y voit la preuve même d'une foi subsistante et véritable. Bossuet ne peut supporter que l'on émette des principes qui ouvrent la porte à ceux qui voudraient excuser tous les païens; l'auteur les excuse tous, jusqu'aux Juifs dansant autour du veau d'or (t. 1, p. 441); jusqu'à Michas se faisant une idole privée (t. 2, p. 19, 20), jusqu'à Jéroboam élevant des veaux d'or sur les hauts lieux (ib., p. 302). Bossuet ne saurait penser qu'on puisse être à si bas prix les adorateurs du vrai Dieu; dans l'ouvrage dont nous parlons cette adoration est accordée à tous. Bossuet croit que les doctrines d'une fausse piété renversent toute l'économie de la religion; l'*Histoire universelle de l'Église* appuie sur ce système l'édifice de la religion tout entière.

Mais, dit-on, Bossuet, dans le même endroit, avance que « c'est « ignorer les premiers principes de la théologie que de ne pas vouloir « entendre que l'idolâtrie adorait tout, et le vrai Dieu comme les au« tres. » On est étonné que ce soit dans un ouvrage fait par Bossuet précisément pour renverser l'erreur de la connaissance universelle de Dieu, que l'on cherche des arguments en sa faveur. Oui, l'idolâtrie adorait tout, le vrai Dieu comme les autres dieux faux et imaginaires, mais par là même ils l'adoraient sans le connaître, car s'ils l'avaient connu ils n'en auraient pas adoré d'autres avec lui; et c'est justement le raisonnement de Bossuet. On lui objecte Cyrus et Darius faisant des décrets en faveur du Dieu des Juifs, on en conclut qu'ils étaient de vrais croyants, et il répond que ce ne saurait être là une preuve de leur orthodoxie, puisque l'idolâtrie adorait le vrai Dieu aussi bien que les faux, et les faux dieux aussi bien que le véritable. Ils se faisaient un dieu de plus en ajoutant le Dieu véritable à leurs fausses divinités, mais par là même ils cessaient d'être les serviteurs du Dieu véritable, ils méconnaissaient son unité et ses perfections en

le mettant sur le même rang que de simples et misérables créatures. Cette parole reportée à sa place primitive est donc la réfutation et non la justification du système en question.

Ce n'est donc pas sans raison que les évêques de France ont condamné ce système en condamnant les propositions suivantes :

Prop. I. Tous les peuples avant J.-C. avaient conservé, au milieu même de l'idolâtrie, la notion d'un Dieu unique, du vrai Dieu.

II. Un Dieu unique, immatériel, éternel, infini, tout puissant, créateur de l'univers, tel était le premier dogme de la religion primitive, et la tradition en conserve perpétuellement la connaissance chez tous les peuples.

VII. L'idolâtrie n'est pas la négation d'un dogme, mais la violation d'un précepte, etc.

Ne semble-t-il pas qu'après une décision si expresse des évêques de France la question devrait être vidée?

Une autre erreur qui suit de la précédente, c'est de faire remonter l'Église catholique jusqu'à l'origine du monde et de la trouver même dans la société éternelle de Dieu avec lui-même. Ainsi l'Église catholique, selon M. Rohrbacher, n'a pas été fondée par notre Seigneur, elle a été seulement *achevée par le Christ et les apôtres* (t. 1, p. 150). Ainsi l'Église catholique existait déjà quand notre Seigneur disait à Pierre : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église*. Et pourquoi la bâtirait-il, puisqu'elle est bâtie dès le principe des choses? On confond ici la religion avec l'Église catholique, deux objets tout à fait distincts. La religion a commencé avec le monde, mais l'Église catholique n'a mérité ce nom que quand elle est devenue universelle par la vertu de la prédication évangélique. Ainsi s'écroulent toutes ces citations, qui ne parlent point de l'Église catholique, mais de la religion que saint Augustin appelle la cité de Dieu, mais qu'il se garde bien d'appeler l'Église catholique. L'Église catholique se préparait dès l'origine du monde, mais elle était encore en germe; elle n'était pas dans un développement qui permît de lui donner ce nom. Un enfant sera un homme, si Dieu lui donne la vie, mais tant qu'il sera enfant, il ne recevra pas le nom d'homme. Un gland peut-il être appelé chêne? Dira-t-on qu'un œuf est un oiseau, avant que l'être qu'il renferme ne soit éclos? Ainsi la religion, l'Église, si l'on veut, en prenant ce mot dans un sens large, dans le sens d'assemblée religieuse, l'Église, la

religion existèrent dès que l'homme fut créé ; mais l'Église proprement dite, l'Église de J.-C., l'Église que l'on a relevée dans tous les temps par le titre de catholique, n'a pris naissance qu'avec le Sauveur, et c'est à elle seule que ce titre appartient légitimement ; avant elle aucune société n'était catholique, ni le judaïsme borné à un seul peuple, ni le paganisme généralement enfoncé dans de déplorables erreurs.

Il est dans l'Histoire qui nous occupe d'autres propositions que nous serions loin d'approuver, telle que celle sur le péché originel réduit à une simple privation de grâces, sans aucune tache imprimée à l'âme, opinion nouvelle qui anéantit tout ce qu'il pourrait y avoir de mystérieux dans ce dogme si souvent attaqué par l'incrédulité, et si fortement vengé par les défenseurs de l'Église (t. 1, p. 121) ; mais ce n'est pas le lieu d'examiner ici cette opinion, qui, malheureusement tend à se propager dans notre siècle d'indifférence et de naturalisme.

V. Rapport politique. — Nous ne dirons rien de la mauvaise humeur que l'auteur montre constamment contre les rois. Abimelech, Nemrod, Saül, lui en offrent des occasions, dont il profite en y employant des passages de saint Augustin et de saint Grégoire VII (t. 2, p. 48, 109, 158). Nous ne discuterons pas ses idées sur la légitimité, qu'il ne voit d'abord que dans notre Seigneur, et que cependant il accorde d'ailleurs à l'homme, de manière toutefois à ce qu'il serait bien difficile de trouver dans le monde une seule royauté légitime (ibid., p. 166, 167). Nous passerons légèrement sur une attaque qu'il porte en passant contre un de nos plus grands rois, dont il amène le souvenir dans les premiers temps du peuple hébreu. Il a parlé d'Abinadab, qui veut dire fils du soleil, et il ajoute : « En « France, Louis XIV joignait à son image, dans les médailles, un « soleil.... c'est toujours la même idolâtrie politique partout où ne « règne pas la loi de Dieu (ib., p. 311). » Donc sous Louis XIV la loi de Dieu n'a pas régné, et même dans ses dernières années ce prince a été coupable d'une idolâtrie politique. Voici une autre assertion : « La corruption de la royauté où la tyrannie est, à ses « yeux (d'Aristote), ce qu'il y a de pire, et celle de la démocratie « ce qu'il y a de plus modéré ; *on serait tenté de croire le con-* « *traire*. C'est qu'on juge ordinairement d'après le bruit que l'on « entend, et que le peuple fait plus de bruit que de mal, tandis que

« le tyran qui porte le nom de roi fait plus de mal et moins de « bruit (ibid.) » Cette assertion paraîtra bien un peu hardie, après ce que nous avons vu et senti sous le gouvernement démocratique.

Mais il faut arriver à des principes. Premier principe : « L'homme « a le droit de commander à la bête, Dieu seul a le droit de comman- « der à l'homme (t. 1, p. 503). » Second principe : « Tous les peu- « ples ont toujours cru à la nécessité d'un gouvernement théocra- « tique (ibid.). » Troisième principe : « Le genre humain ne pouvant « jamais se tromper, il est clair que tout gouvernement doit être « soumis à la puissance théocratique ou spirituelle (ib. et suiv.). » D'où l'auteur conclut ainsi :

« 1° En toute chose, le consentement de tous les peuples doit être « regardé comme la loi de la nature : or, tous les peuples de l'anti- « quité ont subordonné le temporel au spirituel ; donc cette subordi- « nation est de droit naturel. »

La majeure est, à nos yeux, une erreur condamnée par le pape et les évêques de France.

2° « Dieu étant l'auteur de la nature, ce qui est de droit naturel « est aussi de droit divin : or, la subordination du gouvernement tem- « porel à la religion est de droit naturel ; donc cette subordination est « aussi de droit divin. »

La mineure est une fausse conséquence tirée d'un faux principe, comme on vient de le voir.

3° « Repousser cette subordination, c'est donc aller contre Dieu « et contre la nature : or, qui va contre Dieu et contre la nature va « nécessairement à sa ruine ; donc les gouvernements qui repoussent « cette subordination vont nécessairement à leur ruine. »

La majeure ici encore est fausse.

4° « Si cette subordination n'est point de droit naturel et divin, le « genre humain s'est trompé durant des milliers d'années : or, si le « genre humain tout entier s'est trompé de la sorte, il n'y a plus rien « de certain au monde ; donc si la subordination du temporel au « spirituel, de l'État à la religion, n'est pas de droit naturel, il n'y a « plus rien de certain parmi les hommes, ni droit, ni devoir, ni légi- « timité, ni usurpation, dès lors l'anarchie et le chaos (t. 1, p. 510). »

Toute cette argumentation est fort contestable. Le genre humain peut se tromper, excepté sur les premiers principes ; il s'est trompé souvent, et en particulier dans le paganisme. Ces erreurs du genre

humain n'ont pas ébranlé toute certitude; dès lors le raisonnement est faux et la conséquence aussi.

Mais, dit M. Rohrbacher dans sa défense, je soutiens seulement que le temporel est soumis au spirituel *en ce qui regarde la conscience* (t. 20, p. 510). Nous pouvons nous tromper, mais nous ne l'avons pas vu; et en relisant les passages textuels, il nous paraît évident que tous les raisonnements employés ici tendent à établir une subordination absolue de la puissance temporelle à la puissance spirituelle. Mais ces deux puissances ne sont-elles pas toutes deux indépendantes dans le cercle de leurs juridictions? La puissance spirituelle n'est-elle pas, pour le temporel, subordonnée à la puissance séculière, comme la puissance séculière est subordonnée à la puissance spirituelle dans les objets qui sont de la compétence de celle-ci? Il fallait donc établir que la puissance spirituelle est indépendante dans son domaine comme la puissance temporelle l'est dans le sien; or, est-ce là ce qu'on trouve dans l'*Histoire universelle de l'Église?* On peut donc lui reprocher de confondre les deux puissances si bien distinguées par les papes, les docteurs et les conciles.

Il nous reste à voir d'autres principes. 1° « Tout gouvernement « anti-catholique, ou qui combat l'autorité de l'Église catholique, « apostolique et romaine, est au fond une absurdité et une tyran- « nie. Une absurdité, en ce qu'après avoir posé en principe qu'on « n'est point obligé de respecter aucune autorité, puisqu'on ne l'est « pas de respecter la plus grande, il prétend néanmoins qu'on est « obligé de respecter la sienne. Une tyrannie, en ce qu'il contraint les « hommes par la force à se soumettre à une absurdité pareille.

2° « Tout souverain anti-catholique, ou qui repousse opiniâtrément « l'autorité de l'Église catholique, apostolique et romaine, *se dépose* « *lui-même de la souveraineté, absout lui-même ses sujets de tout* « *devoir envers lui, se met lui-même hors la loi.*

« En effet, quiconque méprise l'autorité la plus grande donne à « chacun le droit de mépriser la sienne, *et mérite qu'on use de ce* « *droit* (t. 1, p. 518). » Nous nous bornons à citer ces paroles que chacun pourra juger.

M. Rohrbacher dit, il est vrai, dans sa défense: « Je reconnais qu'il « n'est pas permis au particulier de se révolter, c'est un droit qui est « réservé aux peuples. » L'auteur le dit, en effet, dans sa défense; il l'avait même dit deux volumes plus loin (t. 3, p. 132); mais si un

lecteur ne va pas jusqu'au troisième volume, s'il s'arrête au premier, ne peut-il pas en retirer de fâcheuses erreurs? D'ailleurs la seconde assertion est-elle plus vraie que la première? La Pologne n'était-elle pas une nation? La tyrannie ne pesait-elle pas sur sa tête? *L'Avenir* ne faisait-il pas valoir alors les mêmes raisons? Or, quels oracles sont sortis de la bouche du premier pasteur de l'Église catholique? Voici ses paroles :

« Ainsi, les lois divines et humaines s'élèvent contre ceux qui s'efforcent d'ébranler par des traditions honteuses de révolte et de sédition, la fidélité aux princes et de les précipiter de leurs trônes. C'est pour ne pas se souiller d'une si grande tache que les premiers chrétiens, au milieu de la fureur des persécutions, surent cependant servir fidèlement les empereurs, et contribuer de leurs efforts au salut de l'empire, comme l'atteste l'histoire.... Ces beaux exemples de soumission inviolable aux princes, qui étaient une suite nécessaire des saints préceptes de la religion chrétienne, condamnent la détestable insolence et la méchanceté de ceux qui, tout enflammés de l'ardeur immodérée d'une liberté audacieuse, s'appliquent de toutes leurs forces à ébranler et renverser tous les droits des puissances, tandis qu'au fond ils n'apportent aux peuples que la servitude sous le masque de la liberté. C'est là que tendaient les coupables rêveries et les desseins des Vaudois, des Beggards, des Wicléfites et des autres enfants de Bélial, qui furent l'opprobre du genre humain, et qui ont été si souvent et si justement frappés d'anathème par le Siége apostolique (*Encycl.* du 15 août 1832). »

Les doctrines dont nous parlons vont donc directement contre la bulle de Grégoire XVI quand elles distinguent entre la révolte des peuples et la révolte des particuliers, et quand elles soutiennent que les exemples des premiers chrétiens ne touchent en rien aux principes émis, puisque le souverain *Pontife cite positivement ces exemples*, comme une preuve invincible contre des révoltés qui n'étaient pas des individus, mais des nations.

En opposition à des autorités si imposantes on dira : ces livres sont à Rome, et Rome qui les connaît garde le silence, donc elle les approuve (t. 21, p. 633). Ce raisonnement est loin d'être concluant, et le silence ne peut signifier par lui-même une approbation, comme on pourrait en citer des exemples récents et connus de tous. — On dira que cet ouvrage se lit dans un grand nombre de séminaires, et

que cette admission dans ces maisons de science et de piété est un fort préjugé en sa faveur? Il est vrai ; mais si toutes les opinions émises n'en sont pas exactes, ne doit-on pas craindre de les voir s'insinuer parmi les jeunes lévites, qui sont l'espérance de l'Église, et n'est-ce pas une raison pour ceux qui le pensent de l'exprimer? On n'ignore pas non plus qu'il est des lieux où cette lecture a soulevé de graves observations, et que des représentations ont été faites, dans plusieurs diocèses, à l'autorité épiscopale.

On nous dira enfin que l'ouvrage a été soumis par une circulaire générale au jugement de tous les évêques de France. A cet égard, nous nous faisons un bonheur de le dire, M. Rohrbacher mérite toutes nos sympathies et toutes nos louanges. Il ne doutera pas non plus que nos intentions ne soient droites, et que l'amour seul de la vérité nous ait guidés. Nous nous unissons donc à lui pour demander à nos saints et savants prélats de faire examiner et d'examiner par eux-mêmes un livre dont les conséquences peuvent être si graves pour l'avenir de l'Église et de la société. Heureux si notre faible travail peut être de quelque utilité dans une circonstance où nous croyons avec Bossuet que *toute l'économie de la religion est renversée* par des principes qui tendent à faire disparaître toute idée de la justice de Dieu, et à réduire presque au néant le bienfait de la Rédemption. — En attendant que nos premiers pasteurs aient fait entendre leurs voix, nous croyons que cet ouvrage a soulevé déjà assez d'observations pour ne pouvoir être confié sans réserve ni aux élèves du sanctuaire, ni aux jeunes prêtres dont les idées ne seraient pas encore assez mûries, ni aux personnes ecclésiastiques ou laïques qui, séduites autrefois par les rêves philosophiques de M. de Lamennais, pourraient craindre de voir ranimer en elles des flammes à peine assoupies et peut-être encore mal éteintes. A. B. C.

270. HYGIÈNE DES FAMILLES, ou *Du perfectionnement physique et moral de l'homme considéré particulièrement dans ses rapports avec l'éducation et les besoins de la civilisation moderne*, par le docteur Francis Devay. — 2 vol. in-8 de XVI-504 et 432 pages (1846), chez Labé, à Paris, et chez Dorier, à Lyon ; — prix : 12 fr.

Ce titre semblerait indiquer que l'auteur a voulu faire un ouvrage d'hygiène populaire, et c'est bien là son but éloigné ; mais, disons-le en commençant, la popularité à laquelle vise M. Devay est une po-

paraît être un zélé disciple et sur les traces duquel nous le voyons marcher avec regret : nos lecteurs partageront ce sentiment s'ils se rappellent ce que nous avons dit dans notre tome 3 (n° 299) quand parut l'*Appel à l'épiscopat français pour la tenue d'un concile national.* — Quand il a publié divers livres de piété, M. Guérin a mérité et obtenu d'honorables suffrages : il nous permettra de le voir avec peine renoncer à ce genre de travail, pour entrer dans une carrière pour laquelle il faut des qualités spéciales, qui ne sont peut-être pas tout-à fait les siennes.

278. QUESTION LITURGIQUE (DE LA), par Mgr. PARISIS, évêque de Langres. — Brochure in-8 de 48 pages (janvier 1846), chez Jacques Lecoffre et chez Sirou; — prix : 80 c.

Dans la polémique engagée depuis quelque temps sur la question liturgique, on a plus d'une fois parlé de la mesure par laquelle Mgr. l'évêque de Langres a rétabli la liturgie romaine dans son diocèse. Cette circonstance a décidé l'illustre prélat à publier une brochure où sont principalement exposés les motifs qui ont déterminé sa conduite.—L'ancien diocèse de Langres, démembré en 1801, au profit des diocèses de Dijon, de Troyes et de Sens, acquit en retour des fractions plus ou moins considérables des diocèses de Troyes, de Châlons, de Toul et de Besançon, qui apportèrent chacune leur liturgie; d'où il résulta une si grande diversité de rits et d'usages, que nous avons vu nous-même, jusque dans l'église cathédrale, l'emploi simultané du Bréviaire de Paris, d'un Missel langrois et des livres de chants romains. On comprend tous les inconvénients d'une telle bizarrerie, et la nécessité d'y mettre un terme par le rétablissement d'une liturgie uniforme pour tout le diocèse. Dans cette situation, Mgr. Parisis ne pouvait guère avoir d'incertitude qu'entre la liturgie romaine et la liturgie parisienne. L'une et l'autre avait ses partisans, et des motifs de préférence étaient allégués de part et d'autre. On disait en faveur du rit de Paris qu'il était 1° composé presque entièrement d'Écriture sainte, 2° plus varié que le romain, 3° plus court pour la récitation du bréviaire, 4° d'un latin plus élégant, 5° enrichi d'hymnes plus poétiques et plus chantantes. Pour le rit romain on disait qu'il est 1° le plus ancien, 2° le plus universel, 3° le plus immuable, 4° le plus complet, 5° le plus sûr en toutes choses. Mgr. l'évêque de Langres examine, réfute ou défend successivement ces divers motifs qui, on

le voit, touchent bien le fond même de la question, et il n'y déguise pas ses sentiments par rapport à la liturgie parisienne; mais il se propose principalement d'exposer les raisons de sa préférence et de son choix. On les comprend parfaitement, et tout le monde les approuvera, surtout dans la nécessité particulière où il se trouvait d'adopter, *à priori*, ou le rit romain ou le rit parisien. Il s'agirait seulement de savoir si, par les mêmes motifs, on doit opérer le changement de la liturgie dans tous les diocèses qui ne se trouvent pas dans la même situation.

Mgr. Parisis déplore que, dans la controverse engagée sur ce sujet, on n'ait pas toujours gardé une juste mesure, et que la forme ait pu nuire au fond. Nous en sommes parfaitement d'avis, mais en demandant à qui il faut en adresser le blâme, et à qui le tort doit en être attribué : à ceux qui, au lieu de discuter gravement, ont pris d'abord le ton de la censure et de l'attaque, ou bien à ceux qui n'ont fait que répondre et se défendre? Nous pensons, comme l'illustre prélat, qu'une discussion calme, au point de vue de l'art et de la science, peut s'établir utilement sur la liturgie aussi bien que sur l'architecture et la musique religieuse, puisque la liturgie « n'est « qu'une forme du culte public, aussi bien que la disposition des « sanctuaires et la coupe des ornements sacerdotaux (p. 41), » pourvu, ajouterons-nous avec lui, que l'on n'y mêle pas de la passion.

« Quant à la question pratique (nous reproduisons les expressions « de la brochure), elle se développera d'elle-même avec le temps; « mais elle doit marcher beaucoup plus lentement que la question « doctrinale. Cette dernière est ouverte à l'examen de tous; mais « l'autre est exclusivement entre les mains du chef de chaque diocèse. « Partout c'est à l'évêque seul qu'il appartient, et de donner le pre- « mier signal, et de faire arriver au but. On doit respecter ses retards « et même ses refus quels qu'ils soient, parce qu'il est possible que, « nonobstant des convictions théoriquement favorables à ce que nous « souhaitons, ses refus soient pour lui longtemps encore un rigoureux « devoir: une simple comparaison suffira pour le faire sentir.

« Quand même on serait persuadé partout que l'architecture du « moyen âge est préférable, pour nos églises, à celle de la renais- « sance, s'ensuivrait-il que l'on dût à l'instant abattre tous les tem- « ples catholiques construits depuis trois cents ans? Non sans doute; « il s'ensuivrait seulement qu'on n'en bâtirait plus de semblables, et « que, pour les constructions nouvelles, on adopterait les dispositions

« et les formes conçues dans les siècles de foi. Voilà précisément où « l'on en est pour la liturgie ; et, bien que les formules de la prière « publique touchent de plus près à l'essence du culte que les formes « des temples, on peut cependant, surtout dans la question actuelle, « raisonner également des unes et des autres. Tout ce qui est dési- « rable n'est donc pas toujours possible, et tout ce qui est possible ne « l'est pas toujours immédiatement (p. 45 et 46). » — On nous saura gré, sans doute, d'avoir reproduit ces paroles, qui expriment d'ailleurs, mieux que nous ne l'aurions fait nous-mêmes, notre propre pensée et tout ce que nous avons dit sur ce sujet ; elles auront aussi plus de poids sous la plume d'un prélat illustre dont on sait les préférences pour la liturgie romaine, mais qui a voulu, en exposant les raisons de sa conduite, ramener la question à son vrai point de vue, et qu'on sait enfin apporter dans toutes les discussions tant de clarté et de modération.

Z.

279. **REINE D'UN JOUR** (LA), par Charles Rabou. — 3 vol. in-8 (1845).

Victor-Amédée II, roi de Sardaigne, épouse secrètement, dans sa vieillesse, la comtesse de Saint-Sébastien, mère depuis dix-sept ans d'un fils nommé Alexis, qui avait passé jusqu'alors pour appartenir à une dame Michon, ancienne femme de chambre de la comtesse. Le vieux roi, vingt-quatre heures après son mariage, abdique la couronne qu'il veut reprendre bientôt. De son côté, Alexis s'est livré aux plus mauvaises intrigues qui ne se terminent qu'au moment où, apprenant le secret de sa naissance, il propose un cartel à un page de la cour dont il avait été le jouet, et qui le blesse mortellement. Le héros principal de ce roman, Alexis est bien, à la vérité, rendu ridicule par ses propres passions, dont il est la victime et dont il subit la juste punition ; mais les détails que contiennent ces trois volumes sont tellement immoraux que leur lecture est mauvaise pour tous.

280. **ROMANCERO ESPAGNOL**, ou *Recueil des chants populaires de l'Espagne, Romances historiques, chevaleresques et moresques; traduction complète, avec une introduction et des notes*, par M. Damas Hinard. — 2 vol. grand in-18 format anglais de LXXXVI-274 et 376 pages (1844), chez Charpentier ; — prix : 7 fr.

Quand les Arabes d'Afrique eurent vaincu les troupes du roi Rodrigue et conquis l'Espagne, une noble jeunesse se réfugia dans les

(p. 225), du P. *La carrière* pour *de Carrières*, etc. Nous ne voulons pas relever bien d'autres fautes qui se trouvent en mille endroits dans les textes latins et dans leur indication : on lira seulement avec étonnement *satus factus est* (p. 18), *dilectatus* (p. 148), *prœsbyter* (p. 66). Nous avons peine à croire que Foresti da Carpi appelle le sacrifice de la messe un sacrifice *honorable* (p. 215) et eucharistique; nous croyons plus difficilement que ce religieux éclairé ait dit que certains pécheurs *ne se repentent jamais ou presque jamais dans le purgatoire* (p. 63); expression trop inexacte pour n'être pas évidemment mise à la place d'une autre.

Ces taches et autres semblables sont d'autant plus regrettables que l'ouvrage, nous le répétons, peut être extrêmement utile, et nous souhaitons que ces observations servent à rendre plus parfaite la nouvelle édition que l'on sera certainement obligé d'en faire, puisqu'il mérite un prompt débit.

295. DANTE ***et la philosophie catholique au*** XIIIe ***siècle,*** par M. Ozanam, professeur à la faculté des lettres de Paris. — 2e édition; 1 vol. in-8 de XLVII-495 pages (1845), chez Lecoffre; — prix : 6 fr.

Ce livre a eu du succès, et il devait en avoir. Outre qu'il est conforme à l'esprit du siècle qui s'est passionné pour Dante et pour la *divine Comédie* plus admirée que connue, il se recommande par de consciencieuses et patientes recherches, par d'ingénieuses pensées, et enfin par la personne même de l'auteur, qui professe ouvertement la religion catholique dans une chaire de la faculté des lettres de Paris. Nous avons moins à nous occuper dans ce recueil du style, de la forme littéraire, mais il est cependant tels ouvrages dont le style doit si puissamment contribuer à rendre le fond plus utile, à étendre, à populariser l'influence des idées et des doctrines, que nous ne saurions nous taire sur le mérite littéraire d'un écrit qui rappelle tout ensemble l'ancien style et l'ancienne foi. Dans une brillante introduction qui n'a pas moins de quarante-sept pages, l'auteur jette un coup d'œil élevé sur la tradition littéraire en Italie depuis la décadence latine jusqu'à Dante, et nous montre les conseils de la Providence dans la transmission obscure, et pour ainsi dire vacillante, de cette étincelle du génie humain, qui se perpétue, se conserve dans les siècles de calamités et de barbarie, pour reparaître au grand jour du XVe et du XVIe siècle; car l'apparition de Dante au milieu du XIIIe siècle est

comme une apparition miraculeuse qui vint réveiller les intelligences assoupies. Nous pouvons rapprocher de cette introduction les recherches *sur les origines poétiques* de la *divine Comédie* dont M. Ozanam a enrichi cette nouvelle édition ; remontant à l'antiquité classique, reprenant et interprétant les récits merveilleux des peuples nouveaux païens et chrétiens, renouant ainsi tous les fils de la tradition, l'auteur nous montre en quelque sorte le germe et nous fait suivre le développement de cette épopée, à la création de laquelle il semble que les âges antérieurs aient voulu concourir ; cette sorte de préparation, d'incubation pour ainsi dire n'ôte rien à l'originalité du génie de Dante, car, pour nous servir des termes mêmes de M. Ozanam, « il nous semble « que le premier trait du génie n'est pas d'être neuf, comme le veulent « quelques-uns, c'est bien plutôt d'être antique, de travailler sur quel- « ques-uns de ces sujets qui ne cesseront jamais de toucher les hom- « mes.... Le génie tient à la foule par l'emprunt du sujet, il en sort « par le travail, qui est à lui, et par l'inspiration, qui vient de Dieu « (p. 221 et 222). »

Le côté philosophique de la *divine Comédie* était assurément le plus utile à étudier et en même temps le plus neuf, car on s'en était peu occupé avant M. Ozanam. Les recherches profondes et ingénieuses de cet écrivain ont d'abord revêtu la forme modeste d'une thèse pour le doctorat, elles sont ensuite devenues un livre dont la première édition a paru il y a quelques années, et dont nous annonçons aujourd'hui la seconde.

L'ouvrage se divise en quatre parties ; dans la première il est traité d'abord de l'état intellectuel du monde chrétien et de l'Italie en particulier avant Dante, en second lieu de la vie, des écrits du Dante et de la place que tient la philosophie dans son épopée. La deuxième partie renferme l'exposition de la doctrine philosophique du Dante ; la troisième, l'appréciation de cette philosophie ; la quatrième contient des documents et des pièces justificatives sur l'histoire de Dante et sur la philosophie contemporaine. A la fin de la troisième partie un assez long chapitre est consacré à établir l'orthodoxie de Dante ; nous savons gré à M. Ozanam, tout en distinguant son héros des hérésiarques ou des hérétiques qui l'ont réclamé pour un de leurs devanciers, d'avoir exprimé çà et là indirectement ou explicitement quelque blâme sur la violence avec laquelle le poëte attaque les abus introduits dans l'Église, ou répète « les calomnies de la renommée. » Son admiration

va si loin, que nous avions craint par moment qu'il ne voulût admirer tout. Nous le félicitons d'avoir résisté ici à son propre enthousiasme.— Dans la quatrième partie, outre les documents pour servir à l'histoire de Dante, nous avons également remarqué le plaisir qu'éprouve l'auteur à établir la pureté de l'amour du Dante pour Béatrix. Le sens catholique paraît dans ce soin de n'admirer, de n'exposer qu'une passion avouée par la vertu. Ainsi nous n'hésitons pas à recommander aux hommes sérieux et au clergé un livre où une érudition très-avancée, des idées philosophiques souvent ardues, empruntent à un style ferme et clair un certain charme qui ne se rencontre pas toujours à un égal degré dans les ouvrages de ce genre; celui-ci a le mérite, si rare de nos jours, d'être tout à la fois savant et catholique.

296. **DISCOURS, RAPPORTS ET TRAVAUX INÉDITS** *sur le concordat de* 1801 (26 messidor an IX), *les articles organiques publiés en même temps que ce concordat* (loi du 15 germinal an X, 8 avril 1802), *et sur diverses questions de droit public concernant la liberté des cultes, la protection qui leur est due, leur établissement dans l'État et leur police extérieure, les associations religieuses, l'instruction et les écoles publiques,* par Jean-Étienne-Marie PORTALIS, ministre des cultes et membre de l'Académie française; publiés et précédés d'une *Introduction* par le vicomte Frédéric PORTALIS, conseiller à la cour royale de Paris. — 1 vol. in-8 de CV-660 pages (1845), chez Joubert.

Dans notre premier article sur cet ouvrage (p. 339 de la précédente livraison), nous avons rendu justice aux intentions de M. Portalis, et rappelé les services qu'il a rendus à la religion à une époque où il y avait quelque mérite et quelques difficultés à vaincre des obstacles qui avaient pu paraître insurmontables. Mais nous devons également rappeler qu'imbu des principes et des préjugés des parlements du dernier siècle, il a plus d'une fois méconnu les bornes qui séparent les deux puissances, et émis des maximes incompatibles avec les principes de la foi catholique. Il eût été à désirer que M. Frédéric Portalis, qui cherche à le justifier sur certains points contre une condamnation récente, eût mieux connu lui-même ces principes; il eût alors mieux saisi le sens dans lequel certaines assertions de l'ancien ministre des cultes ont été censurées, et il ne les eût pas défendues par des raisons qui sont en opposition formelle avec la doctrine catholique. — Le *Coup d'œil sur l'histoire de la législation fran-*

çaise en matière religieuse est un travail rapidement rédigé sans doute, et qui ne fait connaître que d'une manière bien imparfaite et bien superficielle l'état de la législation religieuse en France aux époques mentionnées par l'auteur. Il est de plus, malheureusement, une nouvelle preuve des idées peu justes, ou plutôt essentiellement fausses, que se sont formées quelques magistrats touchant l'autorité de la puissance ecclésiastique, à laquelle ils refusent et une origine divine, et une indépendance complète vis-à-vis de la puissance laïque, dans toutes les choses de sa compétence, origine et indépendance attestées par toute la tradition et comptant parmi les vérités qui font partie du dépôt de la foi.— Or M. Portalis les méconnaît quand il nous apprend que « les papes, évêques des évêques et chefs de l'Église, au lieu « d'une primauté de *juridiction*, n'avaient dans l'État encore païen « (c'est-à-dire pendant les trois premiers siècles) qu'une primauté de « *responsabilité* (p. III) ; » quand il ajoute qu'après la conversion de Constantin « le souverain, en *abandonnant* à l'Église les matières de « foi, se réserva le droit d'approuver l'élection du chef de l'Église, « de convoquer les conciles qui statuaient sur les matières ecclésias- « tiques (p. IV) ; » et quand il avance cette étrange assertion : « Ce « qui ne s'est jamais vu, parce que ce serait impossible et *insensé*, » c'est de constituer deux États dans le même État, l'un civil, l'autre « religieux, parfaitement pareils et parfaitement indépendants l'un de « l'autre (*ibid.*). » — Or, ce que M. Frédéric Portalis déclare *insensé* a été accompli par l'établissement du christianisme ; le nier, c'est devenir anglican ou sectateur de l'autocrate moscovite, c'est n'être plus catholique romain. Voilà ce que confessent, non-seulement ceux qu'on appelle ultramontains, mais, sans difficultés, tous les gallicans solidement instruits des principes de la religion. — Par suite de cette erreur sur la nature de la puissance spirituelle, l'auteur du *Coup d'œil* dit plus loin (p. LIX) : « En fait, les articles organiques n'avaient pas « été communiqués au Saint Siége ; en droit, ils ne devaient pas « l'être ; son intervention n'était nullement nécessaire dans un acte « purement législatif. » Plaisante raison, en vérité ! Mais de quelle nature était donc cet acte législatif ? statuait-il sur des matières ecclésiastiques, ou sur des objets de l'ordre temporel ? avec un pareil argument, quel besoin Bonaparte avait-il du souverain Pontife pour régler les choses définies par le concordat ? il n'avait qu'à en faire l'objet d'un acte législatif, et tout était fini, « les rois de France

(in-12), de laquelle l'auteur a fait disparaître les notes et les passages qui pouvaient offrir quelque danger, est destinée à la jeunesse. — Nous aimons cette sage précaution, et nous l'offrons comme un excellent exemple aux auteurs qui veulent rendre convenable à tous les lecteurs des livres qui, par des motifs analogues à ceux qui ont déterminé M. Leouzon-Leduc, ne pourraient cependant être confiés à tous dans leur intégrité. A.

302. **HISTOIRE RELIGIEUSE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE** *de la Compagnie de Jésus, composée sur les documents inédits et authentiques*, par J. Crétineau-Joly. — Tome vi[e] de 591 pages (1846), chez Paul Mellier frères; — prix : 7 fr. 50 c.

Nous avions cru cet ouvrage terminé au cinquième volume, qui s'étend jusqu'au rétablissement officiel de la Compagnie de Jésus par Pie VII (V. page 132 du présent volume). L'auteur lui-même ne se proposait pas d'abord de dépasser cette limite, et d'entrer dans le domaine des événements contemporains. Il est assez difficile, en effet, d'apprécier avec calme les choses et les hommes au milieu desquels on a vécu, et de ne pas transformer, même sans le vouloir, la narration et l'exposé des événements en polémique du jour. Mais le désir, disons mieux, la nécessité de répondre aux attaques modernes par des faits précis et authentiques, comme il avait déjà répondu par des faits aux attaques anciennes, l'a emporté dans l'esprit de l'auteur sur les considérations de la prudence ordinaire et sur l'exemple de la plupart des historiens. M. Crétineau-Joly s'est décidé à raconter, dans un sixième et dernier volume, tout ce que la Compagnie de Jésus a fait et a souffert dans tous les États de l'Europe et dans les deux Mondes, depuis 1814 jusqu'aux premiers jours de 1846; et dans les documents qui lui ont été livrés avec confiance et en grand nombre, il a trouvé, pour cette seule période de trente-deux ans, de quoi composer un nouveau volume plus considérable que les précédents. Dans ces trente-deux ans, les Jésuites ont fait sentir leur influence de missionnaires ou d'instituteurs depuis la Russie jusqu'au Portugal, depuis l'Islande jusqu'à Scutari, depuis la Chine jusqu'aux sauvages de l'Amérique septentrionale, depuis Rome jusqu'à la République argentine. L'historien les suit dans tous ces établissements, dans toutes ces missions. Il les montre protégés d'abord en Russie, puis éconduits par suite de la jalousie des popes et des partisans intraitables de

la religion grecque, et se réfugiant en Autriche, où la politique soupçonneuse des héritiers de Joseph II les accueille et semble renoncer, en leur faveur, à ses habitudes de surveillance jalouse et de rivalité de pouvoir. De là il passe aux Jésuites de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, *tolérés*, encouragés même par le gouvernement et par les familles. Il raconte leur lutte, dans le royaume des Pays-Bas, contre ce Guillaume le Têtu à qui le prosélytisme protestant a fait perdre la plus belle partie de ses États. Il consacre deux chapitres sur huit, c'est-à-dire cent cinquante pages sur six cents, à l'histoire des Jésuites en France sous la Restauration, à cette guerre, tantôt sourde, tantôt ouverte, toujours déloyale, qui attaquait, sous le nom des Jésuites, la religion catholique et tous ceux qui avaient le courage de la professer. Après la France, viennent l'Italie, l'Espagne et le Portugal, puis les missions d'Amérique, les missions de Syrie, des Indes, de Chine, de Madagascar, qui remplissent tout le chapitre VI. Enfin l'histoire proprement dite est couronnée par la narration des succès des Jésuites en Belgique depuis 1830, de la guerre qu'ils ont eue à soutenir en Suisse jusqu'à la victoire du général Sonnenberg, du tumulte que leur nom a soulevé en France dans ces dernières années jusqu'aux interpellations de M. Thiers et au succès contestable de la mission de M. Rossi. Un dernier chapitre forme la partie littéraire de cette histoire contemporaine, et traite du système d'éducation suivi de nos jours par les Jésuites, des théologiens, des orateurs, des astronomes, des archéologues, etc., qui vivent au milieu de nous.

Ce volume n'est pas, il s'en faut bien, le moins intéressant de l'ouvrage. Qu'on lise, par exemple, au chapitre VI, l'histoire des missions des Jésuites. Rien de plus beau que le zèle de ces missionnaires sous tous les climats, en présence de tous les dangers; rien de plus touchant que l'empressement des populations sauvages autour de ceux qui viennent leur apporter la vie nouvelle de l'Évangile. Ce sont encore aujourd'hui les *robes noires* qui portent la civilisation chez les peuples délaissés du monde civilisé, et qui changent les sauvages en hommes en les faisant chrétiens. C'est le témoignage que leur rendent et les gouvernements voisins, et les gouvernements de l'Europe dont les colonies sont en rapport avec ces peuplades primitives. Qu'on lise, au chapitre V, les services rendus par les Jésuites en Italie au temps du choléra et la confiance que leur dévouement inspire; ce sont encore

ces prétendus ennemis des peuples et des rois qui combattent le plus efficacement, qui réparent avec le plus de succès les effets lamentables des calamités publiques. Mais cet intérêt de détail nous semble encore surpassé par l'intérêt qui ressort de l'ensemble du récit. Deux choses nous ont principalement frappés; elles apparaissent sans doute dans les volumes précédents, mais elles sont bien plus évidentes dans celui-ci. La première, c'est la fécondité incroyable de la Compagnie de Jésus qui trouve partout des novices et des profès, des missionnaires et des martyrs pour répondre à tous ses engagements, pour satisfaire à tous les besoins de l'humanité. La seconde, c'est la politique, si l'on peut ainsi parler, des Jésuites, laquelle consiste à n'en avoir aucune, mais à accepter simplement, selon les nations, les diverses formes de gouvernements, les lois civiles de chaque peuple, que la religion domine et peut également faire prospérer. L'auteur le remarque en plusieurs endroits, et sans ses observations mêmes, son dernier volume le prouve surabondamment. Voici les paroles de M. Crétineau-Joly : « République ou monarchie, colonie ou État libre, toutes les formes « de gouvernement leur sont indifférentes, pourvu que la foi catho- « lique y prospère avec les bonnes mœurs. Il ne leur appartient pas « de se jeter dans les sanglants conflits, d'épouser les querelles des « uns au détriment des autres; ils doivent rester neutres tant que la « religion n'est pas en péril. » La conduite des Jésuites aux États-Unis, dans les colonies anglaises, en Belgique, en France depuis 1830, tous ces faits rassemblés dans le volume dont nous rendons compte, sont autant de témoignages en faveur de cette assertion. Nous nous empressons donc de recommander à nos lecteurs ce complément de l'histoire de la Société de Jésus, en les avertissant qu'on peut se procurer séparément ce sixième volume. X.

303. **HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE**, par M. l'abbé Rohrbacher, docteur en théologie de l'université catholique de Louvain, professeur au séminaire de Nancy, etc. — Tomes IV, V et VI, chez Gaume frères; — prix de chaque volume : 6 fr.

Après le jugement que nous nous sommes crus obligés de porter sur les trois premiers volumes de cet ouvrage, nos lecteurs attendent sans doute avec impatience le rapport que nous devons leur présenter sur les volumes suivants. Les tomes quatre, cinq et six que nous avons à examiner renferment une période de trois cent soixante-trois

ans, depuis la naissance du Sauveur jusqu'à la mort de Julien l'apostat, et cette première, cette grande époque du christianisme est traitée de telle sorte par l'auteur que nous avons ici, nous aimons à le dire car nous sommes ses amis, peu de reproches à lui faire, et beaucoup d'éloges à lui donner.

Ce n'est pas que ces trois volumes soient entièrement irréprochables sous tous les rapports notés dans notre dernier article ; quelques traces de système se retrouvent encore de temps en temps ; mais les écarts sont plus rares, les erreurs moins développées, le genre historique mieux respecté, et moins remplacé par des dissertations philosophiques. Cependant dès le début du quatrième volume on lit une paraphrase du premier chapitre de saint Jean, qui est plutôt un sermon, ou une élévation sur les mystères que la narration d'un historien, et tout ce qui tient aux premières années du Sauveur est dans le même genre. Le livre vingt-quatrième tout entier est une conférence sur l'établissement rapide et prodigieux du christianisme (t. 4, p. 250-277) ; ce morceau, bien pensé et bien écrit d'ailleurs, conviendrait mieux dans la bouche d'un orateur évangélique. Plus loin, l'auteur fait l'examen critique du passage où l'apôtre saint Paul parle d'un culte raisonnable (ibid., p. 380) ; cet examen corroboré, dans le texte même, par le passage grec, imprimé là, comme les autres citations de ce genre, d'une manière fautive (ib., p. 259, 477 ; t. 5, p. 13, 16, 102) irait bien dans une classe de théologie ou dans une note, mais arrête et fait languir l'intérêt d'une histoire. Le même défaut se fait remarquer dans l'interminable commentaire de l'Apocalypse où, durant cinquante pages, l'auteur cherche à fixer plus ou moins plausiblement le sens de cette admirable, mais souvent inexplicable prophétie (t. 4, p. 492-541).

Les répétitions ne manquent pas non plus dans ces trois volumes ; nous en donnons quelques exemples. L'explication de la monarchie-aristo-démocratique de l'Église est transcrite mot à mot dans le tome quatre (p. 254) ; il en est de même des développements relatifs aux mahométans, à propos de prophéties de Daniel (ib., p. 533, et t. 5, p. 322), de la cruauté de Dioclétien contre les habitants d'Antioche (t. 6, p. 3 et 36), du passage d'Eusèbe sur le célibat (ib., p. 164 et 233), des blasphèmes de Julien contre les prophètes (ib., p. 467, 468 et 524), etc. Outre les fautes de français, les expressions et tournures peu élégantes comme celles-ci : qu'*ainsi ne soit ;* — l'or-

gueil qui fait *crever* (t. 4, p. 47) ; — un fleuve qui nourrit du poisson dans ses *caves* (t. 6, p. 484) ; — *commodité publique* (t. 5, p. 581) ; — *vider* les boyaux, les intestins, le sang, la rate et le foie, et mourir *crevé* par le milieu du corps (ib.), etc., etc., nous relèverons encore le nom de *Christ* donné au Sauveur selon la méthode protestante, et la suppression fréquente du titre de saint avant les noms des grands serviteurs de Dieu honorés par l'Église.

Mais ce ne sont là que des imperfections littéraires, et nous avons à signaler, comme nous l'avons dit plus haut, des traces du système de l'auteur ; ainsi la connaissance du *vrai* Dieu générale et universelle (t. 4, p. 7; t. 5, p. 61, 71, 122, 206, 339, 340, 406, 447; t. 6, p. 156, 520) ; dans tous ces passages, M. Rohrbacher y revient de près ou de loin, soit en citant des textes sans explication, soit en donnant ses propres réflexions. Cependant, une phrase de Tertullien citée par lui (t. 5, p. 268) suffirait pour renverser tout ce système, car ce grand docteur assure que, parmi les païens, la vérité n'était nulle part, ni chez les philosophes, ni chez les poëtes, ni chez les peuples. Nous avons vu aussi avec plaisir l'auteur nier ailleurs la prétendue orthodoxie des Perses, dont il proclame, par une contradiction palpable, la parfaite idolâtrie (t. 6, p. 342, 354). Il revient encore à la pensée de l'Église commençant avec le monde ; mais là il s'exprime d'une manière assez exacte en disant ou en laissant dire à Origène que ce privilége appartient à l'Église, sans y ajouter l'épithète de catholique (t. 5, p. 355). Cette vérité se trouve expliquée plus énergiquement encore par la bouche d'Eusèbe, qui affirme que, non pas l'Église catholique, mais le christianisme a commencé avec le monde (t. 6, p. 167, 168). — Le salut des hommes morts dans le déluge est, dans un endroit, étendu à tous (t. 4, 51), et dans un autre plus sagement borné à un grand nombre (ib., p. 240). — Le sens commun et son autorité n'ont pas entièrement disparu ; il revient de nouveau et à plusieurs reprises, et se confond assez mal à propos avec l'évidence (t. 5, p. 229, 230, 445). — La politique enfin est aussi la même. Les individus ne peuvent se révolter, mais les nations en ont le droit (t. 5, p. 372, 374). A Dieu ne plaise que nous voulions prendre la défense des empereurs impies et persécuteurs ; mais on ne peut s'empêcher de remarquer la complaisance qu'apporte l'auteur à réunir contre ceux qui ont eu le pouvoir en main tout ce qui a pu être fait de criminel par eux, ou tout ce qui a pu leur être imputé en ce

genre, jusqu'à ramasser de toutes parts les accusations, et même les ouï-dire et les suppositions. Nous lui reprocherons aussi, en racontant les turpitudes de ces Césars divinisés, de n'avoir pas employé, pour les voiler, les ressources que la pudeur de notre langue lui offrait (t. 5, p. 39, 47, 60, 64, 209, 212, 297; t. 6, p. 3, 143), etc.

Après avoir fait cette part aux reproches, nous devons en donner une assez large aux éloges. Toutes les fois que l'auteur reste dans son sujet, et raconte au lieu de disserter, il est aussi intéressant que solide. Auprès des morceaux antiques si naïvement traduits par Fleury, auquel il a emprunté la plupart des passages tirés de la tradition, en complétant les omissions systématiques de cet historien trop vanté pour son exactitude, et en corrigeant ses erreurs, on aime à trouver recueillis comme dans un même faisceau les nouveaux trésors dont la science nous a enrichis depuis l'époque où il a cessé d'écrire. Ici ce sont les deux lettres de saint Clément, pape, découvertes depuis quelques années seulement (t. 4, p. 484); là c'est le détail de la persécution terrible exercée par Sapor dans la Perse, et dont la narration est complétée par les savantes découvertes des Assémani (t. 6, p. 326 et suiv.); ailleurs ce sont les écrits de saint Denis d'Alexandrie que l'on reconnaît avec raison comme authentiques (t. 5, p. 528 et suiv.); plus loin les quatre beaux sermons de saint Grégoire le Thaumaturge sur l'Annonciation de la très-sainte Vierge et la Théophanie, qui sont ramenés à leur véritable source (ib., p. 517, 518). L'auteur restitue à l'histoire quelques actes des martyrs que la critique exagérée du dernier siècle avait prétendu lui ravir, entre autres ceux du pape saint Étienne (t. 5, p. 476). Dans un autre endroit il comble une lacune laissée par Fleury en traitant de saint Méthode et de ses ouvrages (t. 6, p. 119). Les livres qui portent le nom de saint Denis l'Aréopagite doivent, dans son sentiment, lui être rendus comme à leur auteur; c'est une opinion que nous sommes loin de blâmer, et que nous désirons voir éclaircir de plus en plus (t. 5, p. 36). C'est surtout par rapport aux attaques dirigées contre les successeurs de saint Pierre que l'historien se montre ferme, clair et précis. L'affaire de la Pâque, sous le pape saint Victor, est présentée dans son véritable jour; le pape y paraît armé des droits de la raison, et orné en même temps des charmes de la douceur et de la prudence. On dit seulement qu'il excommunia ceux qui résistaient à ses décisions; nous croyons qu'il

se contenta de les menacer d'un châtiment qui n'eut jamais son exécution. Saint Corneille et saint Cyprien viennent à leur tour, mais les fautes du dernier, sans être présentées avec exagération, sont tracées cependant dans toute leur réalité; la conduite du premier brille d'un légitime éclat; c'est la vérité qui parle, l'autorité qui commande, la fermeté qui menace, la sagesse qui ménage. Les appels à Rome sont établis d'une manière forte et évidente. L'autorité du Saint Siége est appuyée sur les bases inébranlables de la tradition, surtout dans les articles de saint Irénée et de saint Cyprien. Le souverain Pontife, à propos de Marcien d'Arles, est reconnu par saint Cyprien comme revêtu de l'autorité d'instituer et de déposer les évêques, dans un passage célèbre corrompu par Fleury, et ramené par M. Rohrbacher à son véritable sens. Eusèbe de Césarée est peint sous ses véritables traits, comme un politique et un fauteur de l'arianisme. Le pape Libère est vengé de tout soupçon d'hérésie, et peut-être trop excusé de toute espèce de faute; car l'auteur soutient qu'il n'a souscrit à aucune formule, pas même à la première de Simnium qui n'exprimait pas assez le dogme catholique, mais ne l'excluait pas non plus. Nous n'oserions aller jusque-là; car pour soutenir ce sentiment, il faut admettre que les ouvrages de saint Athanase ont été interpolés dans deux endroits, et que saint Jérôme s'est trompé, deux points qui paraissent hasardés et dangereux. Car si l'on admet des interpolations dans les Pères de l'Église, malgré l'accord unanime des manuscrits, à quoi ne s'expose-t-on pas de la part des hérétiques? ne pourront-ils pas imiter cet exemple dans d'autres occasions et pour d'autres ouvrages? D'ailleurs, ne suffit-il pas que le souverain Pontife reste étranger à toute atteinte d'hérésie? Si la faute du pape Libère n'a pas excité les mêmes plaintes que celle d'Osius, la raison en est bien simple: c'est que Libère n'a pas souscrit à l'hérésie, et que la formule souscrite par Osius la renfermait tout entière.

Il suit de ces réflexions que si l'on pouvait retrancher de ces trois volumes quelques pages étrangères à l'ouvrage et empreintes d'un reste de système, on n'aurait presque que des félicitations à adresser à l'auteur. On pourrait pourtant encore regretter qu'il se soit permis d'ajouter quelquefois au texte sacré en disant ici que saint Pierre convertit cinq mille hommes, *sans compter les femmes et les enfants*, et que les apôtres firent alors probablement la même chose (t. 4, p. 53); là, que ceux qui accompagnaient saint Paul sur le chemin de Damas

avaient ouï une voix mais ne l'avaient pas entendue, VOCEM QUIDEM AUDIENTES, NEMINEM AUTEM VIDENTES (ibid., p. 294); qu'il ait quelquefois traduit certains mots d'une manière peu exacte; par exemple, *viri* par *mes amis* (ib., p. 323); qu'il ait avancé que le concile de Jérusalem n'était pas œcuménique (ib., p. 330); qu'il ait établi des comparaisons peu convenables, ce semble, entre Socrate et saint Paul (ib., p. 339), entre saint Paul et Platon (ib., p. 345); que dans toute la partie narrative qui regarde les Actes des apôtres et leurs Épîtres, il ait négligé de mettre les dates, que l'on aime à trouver partout, mais surtout quand il s'agit des premiers monuments de la chrétienté, défaut qui n'est pas suffisamment évité dans le reste de l'ouvrage : des chiffres placés en tête de chaque livre laissent trop de vague sur des faits particuliers. Clément d'Alexandrie n'aurait-il pas été traité avec trop d'indulgence? ne devait-on pas, en citant ses Stromates et ses Hypotyposes, placer au moins quelques mots de blâme sur les erreurs sans nombre que l'on rencontre dans ces ouvrages, et que Benoît XIV appelle des blasphèmes? quand, par une savante dissertation, ou plutôt par une bulle solennelle et motivée, ce grand pape l'a jugé indigne du titre de saint, fallait-il se contenter de cette phrase : « Clément d'Alexandrie *ne se trouve* point dans le « Martyrologe romain, mais dans plusieurs autres qui placent communément sa fête au 4 décembre (ib., p. 222, 231)? » L'indulgence ne va-t-elle pas aussi trop loin pour Origène, que l'on peut excuser jusqu'à un certain point sans doute, mais qui, cependant, ne doit pas paraître sans tache, et qu'elle ne saurait absolument justifier (ib., p. 353, 355)? quand un homme aussi docte et aussi célèbre qu'Origène disparaît de la scène du monde en laissant de graves doutes sur sa foi, et par conséquent sur son salut, on pourrait tirer de là de solides enseignements sur l'orgueil du savoir, et suffirait-il de dire : « Vers ce « temps-là mourut Origène : il s'était occupé jusqu'à la fin de servir « l'Église (ib. p. 443)? » Enfin, pour omettre quelques autres points du même genre, en parlant des expressions consacrées par l'Église, devrait-on dire : « *substance* ou plutôt *essence*, » ce qui semblerait réformer ce que l'Église latine a fait et adopté quand elle chante *consubstantialem* et non pas *coessentialem*? Quand elle a choisi le mot *substance*, nous devons croire qu'elle a été assez sage dans son choix, et ne pas préférer le mot *essence* qu'elle n'a pas cru devoir employer dans sa liturgie.

Concluons, et sans trop nous arrêter à ces dernières observations, qui sont moins des reproches que des questions adressées à l'auteur, disons que ces trois volumes seraient presque irréprochables si l'on pouvait, en supprimant un certain nombre de pages, faire disparaître les hors-d'œuvre ou les allusions à quelques idées systématiques. Puisse M. Rohrbacher se déprendre de ces idées pour marcher dans la voie commune, tracée par les auteurs les plus solides et les plus catholiques, et qu'il soit persuadé que nous serons heureux d'applaudir sans réserve à ses talents, et de ne mettre aucune restriction à nos éloges. A.-B.-C.

304. INSTRUCTIONS FAMILIÈRES SUR L'ORAISON MENTALE, par le P. DE COURBON ; nouvelle édition à laquelle on a joint la *Méthode d'oraison* du P. CRASSET, et des *Maximes et Avis de saint François de Sales et de saint Vincent de Paul sur le même sujet.* — 1 vol. in-18 de 286 pages (1845), chez Seguin aîné, Avignon et Paris ; — prix : 80 cent.

Aux personnes pieuses qui veulent s'adonner à l'exercice de la méditation, et s'en faire un moyen de s'avancer dans la vertu, nous ne saurions guère indiquer de meilleur ouvrage pour les y aider que celui-ci, qui réunit deux traités bien connus et fort estimés de l'Oraison mentale, et les Avis de deux saints des plus versés dans les matières spirituelles et dans la conduite des âmes. On y trouvera donc une explication complète de l'Oraison mentale et de ses diverses parties, des difficultés qu'on y rencontre et des moyens de les vaincre, en un mot tout ce qui peut initier à ce saint exercice et en procurer les fruits.

305. INTÉRIEUR (UN), ou *Influence de la vertu au sein de la famille,* par A. DEVOILLE. — 2 vol. in-12 de 364 et 434 pages (1846), chez Sagnier et Bray ; — prix : 4 fr.

Nos désirs, cette fois, seront-ils accomplis, et n'aurons-nous que des éloges à donner à ce nouvel ouvrage de M. Devoille ? c'est ce dont nous ferons juges nos lecteurs, après leur avoir tracé le sujet du livre.

Anselme Ballet va être exproprié par un usurier qui a abusé de sa bonne foi et de sa position. Le luxe de sa fille aînée et l'inconduite de son fils ont, à son insu, contribué à sa ruine. Il lui reste encore trois autres enfants en bas âge et sa seconde fille Rose, l'ange de la mai-

intérêts qu'il défend, et qui révèle un talent véritable dont les fruits ne se sont pas fait attendre.

Nous dirons néanmoins que sa marche n'est pas toujours assez rapide, en particulier dans toute la partie consacrée à Julien l'Apostat, où cette lenteur, voisine de la diffusion, ôte aux rapprochements les plus heureux un peu de ce qu'ils ont de vif et de saisissant. L'histoire est sans doute une voie sûre pour arriver à la vérité, mais elle n'atteindra la force d'une démonstration philosophique qu'à la condition que tous les anneaux qui forment la chaîne des événements seront sévèrement unis entre eux, de manière à en faire clairement ressortir la suite et l'ensemble.

Le style, quelquefois brillant, ordinairement pur, est cependant parfois à prétentions : ainsi les trois premières pages sur saint Ambroise (p. 192 et suiv.) n'offrent qu'une série d'antithèses qui trahit le travail et la recherche.

Nous regrettons aussi que l'auteur n'ait pas rapproché l'éclectisme alexandrin de celui que les écoles philosophiques d'Allemagne et de France professent de nos jours, afin d'en montrer l'affinité, ou plutôt l'identité parfaite, et de signaler l'enseignement de toutes les chaires universitaires comme un véritable anachronisme, une reculade inexplicable qui nous rejette au-delà de dix-huit siècles, et ne contient qu'un système usé, vermoulu et réduit en poudre par les Pères de l'Église et les défenseurs de la religion chrétienne. Ce tableau piquant, qui paraissait ne pas s'éloigner du plan adopté, eût donné à cet ouvrage un nouvel intérêt, et préparé à la vérité un nouveau triomphe.

R...

347. **LIVRES SAINTS VENGÉS** (LES), ou *La vérité historique et divine de l'ancien et du nouveau Testament défendue contre les principales attaques des incrédules modernes, et surtout des mythologues et des critiques rationalistes*, par M. l'abbé GLAIRE, doyen et professeur d'Ecriture sainte à la Faculté de théologie de Paris. — 2 vol. in-8 de XVI-520 et 492 pages (1845), chez Méquignon junior et J. Leroux ; — prix : 11 fr.

Quoique renfermant beaucoup d'excellentes choses, les *Lettres de quelques juifs*, les *Réponses critiques*, la *Bible vengée*, etc., se trouvent aujourd'hui, de l'aveu de tous les hommes au courant de la science biblique, des ouvrages incomplets. Nos adversaires, en effet, tout en conservant les armes de leurs devanciers, ont transporté le

champ de bataille sur un terrain fort éloigné de celui où avaient à combattre Guénée, Bullet et du Clot. Il ne s'agit plus seulement de venger la sincérité et la bonne foi des écrivains bibliques contre les incrédules : il faut encore prouver, contre les rationalistes, que les miracles de l'Écriture ne sauraient s'expliquer par des moyens naturels ; et contre les mythologues, qu'ils ont une réalité historique. Car personne n'ignore que les rationalistes, appelés aussi quelquefois naturalistes, n'admettent pas que Dieu intervienne d'une manière immédiate dans les événements du monde physique, tandis que les mythologues, tout en rejetant les miracles, comme les rationalistes, conservent aux auteurs sacrés le sens naturel et primitif de leurs écrits, mais prétendent qu'ils ne sont pas authentiques, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas sortis, dans leur forme actuelle, de la plume des écrivains dont ils portent le nom. — La position respective des adversaires ainsi établie, M. l'abbé Glaire a choisi, tant dans les principaux ouvrages hostiles à l'autorité de nos livres saints que dans les attaques les plus dangereuses dont ces oracles sacrés sont devenus l'objet dans les conversations habituelles d'une certaine partie de la société, les objections qui lui ont paru avoir surtout besoin d'une réfutation. N'ayant à traiter que des questions isolées et particulières à chacun des livres de la Bible, il a suivi l'ordre de ces mêmes livres tel qu'il est observé dans notre Vulgate latine. Ainsi le premier volume est consacré tout entier aux cinq livres de Moïse. Le Pentateuque, en effet, base de la révélation surnaturelle, titre fondamental et authentique des deux religions juive et chrétienne, a constamment été le principal point de mire des attaques des incrédules, aussi bien que des rationalistes et des mythologues. Là, se présentent les questions capitales de la création et de l'antiquité du monde, de l'unité de l'espèce humaine, du déluge et de l'arche de Noé, etc. Nous ne ferons donc point un reproche à l'auteur de les avoir traitées avec une étendue peu en rapport peut-être avec le reste de l'ouvrage : leur importance le justifie, et la manière heureuse et toute nouvelle avec laquelle il a puisé dans l'état actuel de la géologie des réponses d'une grande force tout à la fois et d'une prudente réserve, la versatilité de cette science permettant peu de la regarder comme un auxiliaire assuré, ne laissent dans notre esprit la place à aucun regret. Quand il a trouvé dans ses devanciers une objection solidement et complétement réfutée, M. l'abbé Glaire n'a pas hésité à s'approprier le travail du critique, et à le re-

produire quelquefois presque sans modification. Bullet surtout, pour les questions du nouveau Testament, lui a été d'un grand secours. Mais nous le louons moins encore de cette abnégation, que de la juste sévérité avec laquelle il a rejeté les preuves peu solides et peu concluantes, qui nuisent plutôt qu'elles ne sont utiles à la cause à laquelle on veut les faire servir. — Après avoir terminé la lecture de ces deux volumes, on est profondément étonné qu'un choix sévère et judicieux n'ait pu trouver contre nos livres saints que des objections ou d'une faiblesse extrême, ou d'un ridicule amer, ou d'une absurdité révoltante. Certes, quand, en regard de ces arguments qui dénotent souvent ou une grande ignorance ou une criminelle mauvaise foi, on peut placer une discussion savante, sincère, que tous les monuments de la science confirment et qu'aucun ne détruit, on est en droit de croire avec raison y avoir opposé des réponses sans réplique. — Les travaux et les connaissances toutes spéciales de M. l'abbé Glaire lui donnaient, pour composer cet ouvrage, tout à la fois des facilités et une autorité qu'il ne pouvait mieux employer. On le suit avec intérêt dans ses discussions les plus savantes comme dans les réponses les plus simples et les plus naturelles, et les unes comme les autres satisfont pleinement l'esprit et la raison, en même temps qu'elles consolent et fortifient la foi. Si nous avions trouvé un peu plus de variété dans le style, un peu moins de difficulté dans un certain nombre de phrases d'une construction peu élégante et qui dénote une élaboration pénible, nous n'eussions rien eu à désirer. — Croyants et incrédules trouveront dans les *Livres saints vengés* de puissants motifs de crédibilité à leur authenticité, à leur véracité, des preuves convaincantes de la réalité des miracles et des prodiges qu'ils racontent, et par conséquent de nouveaux secours pour s'affermir dans la foi ou pour la recouvrer après l'avoir perdue. A.

348. MANRÈZE, ou *Les Exercices spirituels de saint Ignace mis à la portée de tous les fidèles dans une Exposition neuve et facile.* — 1 vol. in-12 de XXXII-492 pages (1845), chez Pélagaud et Cie, à Lyon, et chez Poussielgue-Rusand, à Paris ; — prix net : 2 fr.

On sait avec quel acharnement et quelle mauvaise foi ont été attaqués dans ces derniers temps, comme dans les temps plus reculés, les Exercices spirituels de saint Ignace ; mais on n'ignore pas sans doute avec quelle force de logique ils ont été naguère justifiés par

Nous avions entendu dire qu'il y avait dans ce travail une légère teinte de fatalisme ; nous avons examiné avec soin si cette imputation était fondée, et nous ne l'avons pas remarqué. Dieu avait endurci le cœur de Pharaon pour le conduire à sa perte ; et Moïse le raconte sans être pour cela un historien fataliste. M. Gabourd représente de temps en temps la société ancienne comme aveuglée et courant à sa ruine ; il affirme une fois ou deux qu'aucune prudence humaine ne pouvait plus arrêter la Révolution, ce qui nous paraît être, dans la pensée de l'historien, une soumission respectueuse à la volonté de Dieu.

La marche du récit est claire, régulière, sauf l'exception indiquée plus haut ; le style est net, correct, visant peu à l'effet ; nous ne dirons pas qu'il s'y fait remarquer de grandes beautés, mais qu'on n'y relève pas de défauts, ce qui constitue un mérite réel. Ce livre, tel qu'il vient d'être commencé, ne fait pas aimer la Révolution, mais il aide à la juger sainement. C'en est assez pour justifier la recommandation que nous en faisons.

X.

382. **HISTOIRE DE LÉON X**, par M. Audin, auteur des Histoires de Luther et de Calvin. — 2e édition ; 1 vol. in-18, format anglais ; de 696 pages (1846), chez Maison ; — prix : 3 fr. 50 c.

La première édition de cet important ouvrage qui, avec les Vies de Luther et de Calvin, présente une histoire curieuse et intéressante de la Réforme, que doit bientôt compléter l'histoire de Henri VIII, a paru en 1844 ; nous en avons rendu compte dans notre tome 4 (p. 118 et suiv.). Il n'est donc pas nécessaire de revenir sur l'appréciation d'un travail si favorablement accueilli en France et à l'étranger. Disons seulement que, dans cette deuxième édition, l'auteur a supprimé les notes utiles aux érudits, mais peu nécessaires pour les gens du monde. A l'aide de ces suppressions, et en adoptant un caractère plus petit, on a pu renfermer en un seul volume l'*Histoire de Léon X*. On a suivi le même procédé que pour les Vies de Luther et de Calvin. Ainsi sont popularisés des livres qu'on ne saurait trop recommander, et qu'il faudrait répandre surtout dans les contrées où les protestants exercent une propagande plus active, à laquelle on n'oppose peut-être pas une digue assez forte.

nécessitées par les temps actuels et par tous les changements survenus dans l'Église de France. A ce point de vue, son ouvrage ne deviendra peut-être pas classique parmi nous, maintenant surtout que nous possédons celui de M. l'abbé Lequeux ; mais ce n'en est pas moins un excellent traité ; et puisque d'ailleurs le droit commun de l'Église, qui forme le fond essentiel de la discipline, doit être, même en France, l'objet principal des études canoniques, le livre de Devoti sera toujours fort utile à ceux qui désirent s'y adonner, et surtout à ceux qui veulent s'y livrer d'une manière plus étendue et plus approfondie. En recommandant cette nouvelle édition, nous rappelons le tableau abrégé qui a été édité par un des professeurs de Saint-Sulpice, sous le titre de *Synopsis juris canonici communis secundum ordinem institutionum J. Devoti* (V. notre tome 4, p. 479).

Z.

388. **LÉGENDES DE L'HISTOIRE DE FRANCE**, par J. COLLIN DE PLANCY. — 1 vol. in-8 de 388 pages, orné d'une grande vignette en couleurs (1846), chez Paul Mellier, à Paris, et chez Guyot père et fils, à Lyon ; — prix : 5 fr.

Peu d'auteurs tiennent leurs promesses avec autant d'exactitude et de fidélité que M. Collin de Plancy qui, depuis un an, nous a déjà donné cinq volumes de sa *Bibliothèque des légendes*, annoncée en sept ou huit volumes ; nous espérons donc la voir bientôt complète. Nous félicitons surtout l'auteur de s'être montré toujours égal à lui-même, et d'avoir su, malgré une certaine uniformité de genre, soutenir l'intérêt de ses lecteurs. La plupart des Légendes de l'histoire de France sont connues des personnes instruites : on peut citer entre autres celles du *Roi d'Yvetot*, de la *Cour du roi Dagobert*, de *Robert-le-Diable*, de la *Naissance de Charlemagne*, de *Baudouin Bras-de-Fer*, de la *Sorbonne et la première presse*, etc., mais elles sont présentées avec un naturel, un charme de style, et accompagnées de quelques réflexions piquantes qui leur donnent un nouvel attrait. La première, *Une famille gauloise avant César*, est entièrement nouvelle pour nous : elle fait connaître les mœurs du temps. Une critique bien sévère pourrait tout au plus s'arrêter à la page 16. La dernière légende, *Vieille chronique des rois de France*, aura aussi le mérite de la nouveauté et de l'originalité, bien qu'empruntée à un vieux livre, présenté par l'éditeur Thomas Blaise à Louis XIII, et dans lequel

on établit sans interruption la chronologie des rois de France depuis Adam. Assurément aucun peuple du monde ne pourra plus nous disputer le privilége de l'antiquité. Quoi qu'il en soit, tous ceux qui connaissent déjà les premiers volumes des légendes voudront y joindre celui-ci.

389. **LETTRES SUR LE PROTESTANTISME**, par M. l'abbé Thibaud, curé de la cathédrale de La Rochelle. — 2e édition ; 2 vol. in-8 de LXXII-480 et 624 pages (1839-1840), chez Boutet, à La Rochelle, et chez Vaton, à Paris ; — prix : 8 fr.

390. **DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DE CONTROVERSE**, ou *Tables analytique et alphabétique des Lettres sur le protestantisme* par M. l'abbé Thibaud. — In-8 de 116 pages (1845), chez les mêmes ; — prix : 75 cent.

Nous ne ferons point ici l'historique de ce qui a donné lieu à la polémique dont cet ouvrage est la reproduction : qu'il nous suffise de dire qu'un appel ayant été fait aux *partisans des doctrines romaines* par M. Cambon, ministre protestant à Marennes (diocèse de La Rochelle), qui les invitait à une discussion sérieuse, M. l'abbé Thibaud accepta le défi, et engagea la controverse. — Il commence par reproduire les diverses lettres qui font connaître les circonstances auxquelles nous devons cet ouvrage, et qui doivent aussi faire apprécier la conduite au moins singulière de M. Cambon. Après avoir sollicité une discussion publique et accepté un échange de lettres, celui-ci y renonce bientôt, s'éloigne du lecteur qui attend ses réponses, publie des brochures dans lesquelles il répète sans cesse ce qu'on a réfuté mille fois, et laisse à son adversaire tous les avantages d'une position nette et franche, qui témoigne de sa confiance dans la bonté, dans la sainteté de sa cause. — Obligé de suivre le pasteur de Marennes pour ainsi dire pas à pas, afin de ne laisser sans réplique aucune de ses assertions, M. le curé de la cathédrale de La Rochelle n'a pu se tracer un plan et le suivre avec méthode. Tantôt il venge nos dogmes des attaques dont ils sont l'objet ; tantôt il justifie notre foi sans cesse calomniée ; ici, s'emparant des aveux de son antagoniste, il s'en fait autant d'armes contre lui ; là, après avoir montré que les prétendues erreurs reprochées à l'Église romaine n'existent que dans l'esprit de ceux qui veulent envisager ainsi ses doctrines avec prévention, il discute les principes mêmes de la Réforme. C'est donc tout à la fois

COMPTE RENDU A NOS ABONNÉS

ET PROFESSION DE PRINCIPES.

Lorsque une publication est parvenue à compléter cinq années d'existence, sans avoir eu recours à aucun des moyens si souvent exploités par le charlatanisme, et malgré des difficultés de plus d'un genre : malgré le sérieux de sa rédaction à une époque où la plupart des esprits ne se nourrissent que de frivolités, malgré l'indifférence et l'apathie d'un grand nombre à l'égard des plus graves intérêts, malgré des amours propres, des préventions même qu'elle est, parfois, obligée de froisser, il doit lui être permis de le faire remarquer comme un succès, et, nous oserons le dire, comme un mérite assez rare de nos jours. C'est une preuve, sans doute, que des lecteurs nombreux ont su l'apprécier, qu'elle a mérité leur confiance par l'esprit qui l'anime et par les services qu'elle peut rendre. Il ne nous faut rien moins que cette pensée pour nous encourager nous-mêmes à poursuivre des travaux que nous avons entrepris dans le seul désir de nous rendre utiles, en servant la cause de la religion et de la morale si souvent compromises par la presse, en appréciant à ce point de vue les publications nouvelles. Chaque fois que nous avons interrogé notre conscience, elle nous a constamment rendu le témoignage que nous n'avions pas été infidèles à notre programme.

Pour le rappeler en un mot, sous le rapport matériel nous avons toujours dépassé nos engagements et donné plus que nous n'avions promis (1); jamais, pendant cinq ans, notre exactitude n'a été en défaut; toutes nos ressources ont été employées dans l'intérêt de notre œuvre; nous donnons tous nos soins à nous procurer, souvent même en les achetant, et à faire connaître les ouvrages nouveaux de quelque importance relativement aux différentes classes de lecteurs; si quelques-uns nous échappent, c'est qu'il n'a pas dépendu de nous de les avoir à notre disposition, et ils sont en bien petit nombre, comme on peut s'en convaincre en parcourant le journal officiel, chargé d'enregis-

(1) Le présent numéro contient, par exemple, quatre feuilles.

trer toutes les publications nouvelles, la *Bibliographie de la France, journal de la Librairie.*

L'esprit dont nous sommes animés n'a pas dévié davantage : nous en avons le sentiment le plus intime. L'amour, l'expression franche et sincère de ce que nous croyons être la vérité a toujours été notre principale, notre unique préoccupation. Qu'on dise que notre rédaction manque souvent de talent, nous subirons d'autant plus volontiers cet arrêt, que nous n'avons jamais montré à cet égard la moindre prétention; et les lecteurs qui ont daigné, depuis cinq ans, nous honorer de leur confiance, l'accordent bien moins au talent qu'à la droiture, à l'indépendance, à l'impartialité dont nous nous flattons d'avoir fait preuve, à tel point que la *Bibliographie catholique* peut se donner comme le seul journal où les livres soient lus et jugés par ses rédacteurs eux-mêmes, tandis que, pour l'ordinaire et partout ailleurs, les articles ont été rédigés et communiqués ou par la camaraderie ou par le mercantilisme, souvent par les auteurs de ces livres : nous pourrions en donner des preuves dont on serait surpris. Ce témoignage de droiture et d'impartialité nous a été rendu bien des fois par des hommes éminents dont le jugement est pour nous une autorité, et qui, en louant notre courage à dire la vérité à tous, nous félicitaient aussi de notre modération et de notre charité dans la forme, qui ne pouvait jamais blesser les personnes. Si quelques-uns nous trouvent sévères dans nos jugements, ils comprendront, en y réfléchissant, que cette sévérité est nécessaire lorsque la critique ne trouve plus d'organes sincères et désintéressés ; elle nous a été souvent recommandée, et chacun, après tout, est libre d'en rabattre à son gré; mais du moins n'aurons-nous conseillé que les livres qui nous semblent le mériter. D'ailleurs cette sévérité même, loin de nous attirer les reproches de nos lecteurs, n'est-elle pas une preuve de plus de notre indépendance et de la droiture de nos intentions?

Un de nos abonnés nous apprenait dernièrement qu'il avait entendu dire autour de lui du directeur de la *Bibliographie* : — « *Ce monsieur paraît très-consciencieux, mais il n'a pas de vues élevées.* » — Nous acceptons ce jugement comme un éloge des plus précieux pour nous dans sa première partie, et sans la moindre peine dans la seconde. Oui, nous nous efforçons d'être consciencieux; c'est notre conscience seule que nous prenons pour guide ; et si nous recevons avec plaisir et reconnaissance les observations qui nous sont faites dans

l'intérêt de la vérité, c'est encore dans notre conscience que nous voulons les apprécier. Que nous n'ayons pas de vues élevées, cela est possible, et nous n'avons pas la prétention d'en *revendiquer* l'honneur. Cependant si nous passons de bonne grâce condamnation sur ce point, qu'on nous permette une simple observation. On sait qu'il y a des hommes qui se passionnent aisément pour certaines opinions, et qui, une fois dominés par une idée préconçue, jugent tout à leur point de vue, condamnant et réprouvant sans examen et sans appel tout ce qui n'abonde pas dans leur sens. Est-ce à la condition d'en agir ainsi qu'on nous accorderait des vues élevées? Nous serions, en tout cas, plus portés à croire que l'homme placé en dehors de tout ce qui n'est qu'opinion, qui ne se passionne dans aucune controverse, mais ne s'attache qu'à ce qui est vrai et certain, ne condamnant d'ailleurs que les exagérations, quelque part qu'elles se trouvent, fait preuve, par cela même, d'un sens plus droit, d'un jugement plus sain, d'un esprit plus élevé.

Ceci nous amène à une profession de principes à laquelle nous nous croyons obligés, une fois pour toutes, afin que nos lecteurs sachent bien à quoi s'en tenir, et que nous soyions fixés nous-mêmes sur la confiance qu'ils daigneront nous accorder à l'avenir.—Deux opinions, depuis longtemps en présence, ont donné lieu à de nombreuses controverses, plus animées à différentes époques, souvent trop passionnées de part et d'autre, surtout en France, et qui malheureusement nous semblent loin de leur terme, quoique pourtant il serait facile, à notre avis, de s'entendre. Ces deux opinions sont spécifiées par les noms d'ultramontanisme et de gallicanisme. Nous n'avons pas à dire en quoi elles diffèrent quant au fond : elles sont connues de tous. D'autres questions, qui s'y rattachent plus ou moins directement, sont venues s'y joindre, notamment et en dernier lieu celle de la liturgie. Sur toutes ces questions, sur celle de la liturgie en particulier, des discussions ont eu lieu, des polémiques déjà nombreuses ont surgi, quelques esprits se sont échauffés, des livres et des brochures ont été publiés. Forcément amenés à parler des écrits, nous y avons trouvé, selon notre conscience, des inexactitudes, des exagérations surtout et de la passion à l'égard des personnes et des choses, une ardeur trop précipitée, et notre conscience nous a fait, comme toujours, un devoir de le dire avec notre impartialité et notre modération ordinaires. Beaucoup de personnes nous en ont loué, quelques

autres, en très-petit nombre, nous ont adressé des observations raisonnables et ont compris nos réponses; plusieurs enfin se sont irrités. Un petit journal, à peine connu de deux à trois cents abonnés, et dont il nous serait facile d'expliquer la colère par une toute autre cause que l'amour de la vérité, nous a jeté à la face, comme une injure, l'épithète de gallicans. Nous avons pris la résolution bien arrêtée de ne plus tenir aucun compte de ses attaques ni même de ses calomnies, parce que la *Bibliographie* ne veut et ne doit point être un journal de polémique. Si donc nous nous décidons à une profession de principes, c'est uniquement pour que nous soyions compris de ceux de nos lecteurs qui ne se laissent point dominer eux-mêmes par une opinion préconçue, et pour prévenir toutes les attaques de la malveillance. Eh bien ! veut-on savoir ce que nous pensons sur les questions dont il s'agit? le voici.

Nous ne sommes ni ultramontains ni gallicans, 1° parce que, entre les uns et les autres, il ne s'agit, pour le fond, que d'opinions, abandonnées jusqu'à présent à la libre dispute des écoles, et si, conformément à l'axiome reçu de tous *in dubiis libertas*, on est libre de professer l'une ou l'autre, on est également libre de n'en professer expressément aucune; 2° parce que nous voyons de part et d'autre des hommes éminents par leur savoir, par leur piété profonde et par leurs vertus, que nous nous garderions bien de condamner pour des opinions lorsque l'Eglise ne les condamne pas; 3° parce que, dans les deux camps, il y a des personnes qui exagèrent l'une ou l'autre opinion et que nous sommes surtout ennemis des exagérations, toujours préjudiciables aux meilleures causes : aussi peut-on se convaincre, en relisant nos articles sans passion, que nous avons condamné les écarts de quelques gallicans, comme ceux de certains ultramontains; 4° parce que nous croyons ces controverses souvent oiseuses et surtout très-inopportunes. Nous sommes catholiques romains, attachés par le fond de nos entrailles à l'Église universelle et à la chaire de Pierre en particulier, que nous défendrons toujours envers et contre tous; mais nous n'avons pas, comme quelques-uns, la prétention d'être plus ultramontains que le chef même de l'Église; ceux qui nous connaissent comme chrétiens et comme prêtres rendront hommage à la pureté de notre foi, à l'ardeur de notre dévouement prouvé par nos actes; nous n'accordons à qui que ce soit le mérite d'en avoir davantage, moins encore le droit de mettre en doute la sincérité et l'orthodoxie de nos doctrines.

Quant à la question liturgique, si l'on a bien voulu lire nos articles sans préoccupation, on a dû reconnaître que nous nous sommes abstenus de la traiter au fond, n'ayant à parler que des livres qui en discutaient; et ces livres nous les avons lus avec le plus grand calme, nous avons exprimé de la même manière les impressions qu'ils ont faites sur nous. — Au point de vue doctrinal, nous avouons n'être pas convaincus que l'unité liturgique soit essentiellement nécessaire à l'Église catholique; témoin la liturgie particulière à saint Jean de Latran, au sein même de Rome, la liturgie ambrosienne à Milan, les liturgies grecque, arménienne, etc.... Il y a eu des abus dans nos liturgies françaises, et particulièrement dans des changements trop fréquents : nous ne les défendons pas. Nous n'avons jamais manifesté la moindre opposition à la liturgie romaine, et nous la recevrons dès que le pape et nos évêques nous la donneront. — A ce point de vue pratique, nous invoquons une autorité que ceux qui nous attaquent ne voudront pas nous contester, celle de Mgr. l'évêque de Langres, dans sa brochure intitulée *Question liturgique*. Qu'on veuille bien revoir le passage que nous en avons cité, à la page 388 de notre présent volume, et nous ajouterons que la lecture seule de cet article devrait convaincre les plus prévenus de notre impartialité comme de la modération de nos vues. Malheureusement tous ceux qui ont écrit dans cette controverse, et surtout ceux qui l'ont provoquée, ne l'ont pas fait avec autant de sagesse que l'illustre prélat. Nous avons trouvé sous la plume de plusieurs de la passion et de l'aigreur. On a attaqué violemment un ordre de choses établi, au moins toléré par le saint Siége, et dont le changement peut rencontrer présentement des difficultés de plus d'un genre. On a traité sans aucune convenance des évêques éminents par leur caractère et par leurs vertus, notamment le vénérable archevêque de Toulouse; on a ouvert, au moins par la forme de la discussion, une source de divisions parmi le clergé qui a plus que jamais besoin d'union contre des ennemis communs. Chose étrange! on n'a pas craint d'accuser de cette division ceux qui n'ont fait que répondre à de trop ardentes attaques, et qui certainement seraient demeurés fort paisibles s'il n'y avait pas eu de provocation. Voilà, nous n'hésitons pas à le dire, ce que nous avons déploré, ce que nous déplorons encore.

Si nous nous trompons, notre erreur, quand elle est de bonne foi, dans des questions surtout où la controverse est permise, n'excitera certainement pas la colère des lecteurs raisonnables et sensés; ils ne

penseront pas pour cela que la *Bibliographie catholique* soit sans mérite. Ils diront qu'en présence de deux opinions opposées, il est impossible à ses rédacteurs de satisfaire l'une et l'autre; que s'ils ne partagent pas leur manière de juger à tel ou tel point de vue, le journal n'est pas moins utile sous tout autre rapport, et ne mérite pas moins leur estime et leur confiance par les services qu'il rend à la religion avec courage, droiture et dévouement. Mais la passion est loin d'être aussi équitable. — Nous en appelons à la bonne foi de nos lecteurs sous les yeux desquels nous voulons placer des preuves écrites, en reproduisant textuellement une lettre qui nous est parvenue il y a peu de jours, quoique datée de Paris le 15 mai, ce qui nous ferait croire qu'elle vient de plus loin. Elle nous est adressée sans réserve, dès lors elle nous appartient et nous avons le droit de la publier. On nous permettra d'y répondre brièvement, avec d'autant plus de franchise que nous n'en connaissons pas l'auteur. Pour éviter des longueurs et des répétitions dans un article qui commence à s'étendre beaucoup, nous placerons nos réponses en forme de notes, avec des renvois, au bas des pages.

« MONSIEUR L'ABBÉ,

« Je lis depuis son apparition votre *Bibliographie*. Je n'ai eu pendant quelque temps que des éloges à lui donner. Un grand nombre d'ecclésiastiques partageaient ma satisfaction (1). Pourquoi faut-il que vous entriez dans une voie qui va faire un tort immense à votre publication (2)? Il est impossible que déjà quelque réclamation ne vous soit parvenue (3). Non, Monsieur, votre recueil n'est pas destiné

(1) L'éloge qu'on fait ici de la *Bibliographie* est un témoignage de plus de son utilité; nous l'acceptons comme un encouragement. Si on le modifie aussitôt, il est aisé d'en découvrir la cause.

(2) Nous n'entrons pas dans une voie nouvelle : nous continuons à rendre compte des livres nouveaux avec autant de calme et d'impartialité que nous pouvons. Dût notre franchise nuire à notre publication auprès de quelques personnes, nous ne continuerons pas moins à agir selon notre conscience, d'autant mieux que nous ne tenons pas à rédiger un journal : nous n'y travaillons que par dévouement, et l'Église nous offre bien d'autres champs beaucoup plus convenables à nos goûts.

(3) Deux ou trois personnes nous ont fait des observations très-convenables; nous avons reçu une première lettre anonyme peu polie; aucune dans le style de celle-ci.

par sa nature à soutenir certaines controverses (1). Tout le monde n'est pas obligé à se ranger à votre avis touchant la question lithurgique (2), et l'auteur de l'article sur l'ouvrage de dom Guéranger n'a lu qu'avec des yeux fascinés (3), ou c'est un homme de mauvaise foi (4). Il sera bientôt réfuté par un écrivain (5) qui n'est pas obligé de faire sa cour à Monseigneur de Paris (6). N'est-il pas d'ailleurs de la dernière inconvenance de soutenir aujourd'hui une doctrine que l'on sait très-bien être opposée à celle du saint Siége (7)?

« Mais ce qui par-dessus tout révolte un très-grand nombre de lecteurs (8) de la *Bibliographie*, c'est la guerre acharnée (9) que vous

(1) Aussi évitons-nous avec soin les controverses, *nous bornant à exprimer* notre opinion sur les ouvrages qui, une fois livrés au public, tombent dans le domaine de la critique : c'est notre droit.

(2) Nous en convenons hautement; mais ne pouvons-nous pas réclamer le même droit? — Pourquoi voudrait-on nous ôter la liberté de notre conscience et de *nos jugements?* — *Liturgie, liturgique* s'écrivent sans *h*.

(3) L'auteur de cet article est un des ecclésiastiques les plus instruits et les plus pieux que nous connaissions, et qui ne lit rien, surtout pour en rendre compte, que la plume à la main. Tous ceux qui le connaissent l'estiment et le vénèrent.

(4) Nos lecteurs qualifieront eux-mêmes un pareil langage.

(5) Auquel on aura droit de répondre, si on le juge à propos.

(6) Si l'auteur de la lettre nous connaissait, il saurait que nous n'avons jamais fait la cour à personne, pas *même*, suivant son langage, à Monseigneur de Paris, pour qui nous professons seulement tout le respect et toute l'obéissance qu'un prêtre doit à son évêque. Nous laissons encore nos lecteurs juger l'esprit qui a dicté *cette phrase; et quant à* Mgr. l'archevêque de Paris, il n'a pas besoin de nous pour le défendre.

(7) Le saint Siége a-t-il donc prononcé?... Nous admirons, nous, sa prudence dans le Bref à Mgr. l'archevêque de Reims, et nous voulons l'imiter en n'allant ni plus loin ni plus vite que lui, voilà toute notre manière de voir. Nous attendons le reste du temps et de la sagesse du pape et des évêques.

(8) Pas autant qu'on veut bien le dire, et bien d'autres nous en ont fait des éloges.

(9) Acharnée! en quoi donc, s'il vous plaît? est-ce parce que, en raison de l'importance et de l'étendue de son ouvrage, nous avons donné déjà deux articles plus longs que de coutume? Si nous eussions fait autrement ne nous eût-on pas accusé de parler sans avoir lu, suivant un langage favori? Nous avons soumis ces articles au jugement d'un de nos amis bien connu pour n'être pas gallican. Nous répondrons encore par l'autorité d'un prélat que notre correspondant ne récuserait certainement pas, qui

déclarez à un savant et à un saint (1), l'abbé Rohrbacher. Avez-vous lu, Monsieur, les explications qu'il donne à la fin du 20e et du 21e volume? Sans doute vous les connaissiez quand, avec un style passionné (2), vous vous êtes efforcé de nouveau de jeter la discorde parmi les membres du clergé (3). Vos attaques sont sans loyauté (4) puisque votre adversaire (5) a soumis son livre au jugement de son évêque (6). Quel bien d'ailleurs croyez-vous faire à notre pauvre Église de France en vous efforçant de prouver que plusieurs membres du clergé suivent les erreurs d'un homme que son orgueil insensé a poussé jusque dans l'abîme de l'incrédulité la plus révoltante (7)?

nous a écrit et redit de vive voix ce qui suit : « *Vos deux articles sur* « *M. Rohrbacher sont très-bons quand on les lit de suite, parce que le* « *second complète et corrige le premier qui était un peu sévère quoique* « EXACT. » Ces deux articles seront suivis de plusieurs autres : attendez donc! ah! Monsieur, si vous saviez tous les soins et toute la conscience que nous apportons particulièrement à l'examen de cet ouvrage, vous regretteriez sûrement ce que vous avez écrit.

(1) Savant et pieux, nous le reconnaissons de grand cœur; un saint! et d'une manière aussi absolue! c'est au moins anticiper sur le jugement de l'Eglise.

(2) Pour juger de quel côté est la passion, il suffit, Monsieur, de lire votre lettre et nos réponses.

(3) Quoi! nous semons la discorde parce que, comme notre conscience nous en fait un devoir, nous signalons des opinions erronées, fausses, dangereuses même, que nous rencontrons dans un livre! c'est à ne rien comprendre à un tel renversement de langage.

(4) Encore, Monsieur?... vous n'accordez donc de loyauté qu'à ceux qui pensent en tous points comme vous? Le partage ne paraît pas très-loyal. Apprenez-nous, de grâce, ce que vous entendez par loyauté. Avons-nous par hasard attribué à l'ouvrage en question ce qui n'y est pas? ô malheureux emportement!

(5) M. Rohrbacher est-il notre adversaire? nous l'ignorons; en tout cas, nous ne sommes pas les siens.

(6) Nous l'en avons félicité; mais est-ce donc une raison pour que, jusqu'à la promulgation de ce jugement, qui se fera peut-être longtemps attendre, la critique ne puisse user de ses droits? D'ailleurs, pourquoi ne le pas dire? le jugement d'un seul évêque, tout respectable qu'il soit, est-il *infaillible*? est-ce vous, Monsieur, qui vous chargeriez de nous le faire croire? La contradiction serait flagrante et curieuse; car vous êtes ultramontain, apparemment.

(7) Nous y voilà, et l'aveu est complet. Il y a donc des hommes qui conservent encore quelque chose des erreurs d'un écrivain condamné par le

Vous devriez calculer un peu mieux les suites d'une division déplorable (1). Restez, Monsieur l'abbé, restez à votre place (2). Personne n'est obligé de souscrire à vos jugements (3) et il se trouve en France un très-grand nombre d'hommes qui savent depuis longtemps qu'on peut être excellent catholique sans penser, *sur toutes choses,* comme Bossuet (4), ou comme une poignée d'ecclésiastiques (5), derniers restes d'une école (6) qui s'en va mourant, malgré tous les efforts de l'*Ami de la Religion* et de la *Bibliographie* (7). Je croyais que

saint Siége? Eh bien! oui, nous croyons rendre service à l'Eglise en signalant ces erreurs pour en préserver au moins le jeune clergé, et nous sommes en cela aussi ultramontains que gallicans.

(1) En vérité nous n'y comprenons rien. Qui donc est coupable de division? ceux qui signalent des exagérations fâcheuses et des erreurs, ou ceux qui les soutiennent? Il nous suffit ici d'invoquer le bon sens.

(2) Nous y sommes, Monsieur l'abbé, et nous y resterons, avec notre droit de dire ce que nous croyons être la vérité. Il serait à désirer que chacun restât autant que nous à sa place.

(3) Qui a jamais prétendu le contraire? mais de quel droit voudriez-vous nous imposer les vôtres?

(4) Permettez-nous de nous croire excellents catholiques et en parfaite sûreté de doctrine et de conscience en pensant, *même sur toutes choses,* comme Bossuet. Si nous avions invoqué ce grand évêque dans des questions de gallicanisme, nous comprendrions votre colère; mais sur des points de doctrine! ah! Monsieur, dispensez-nous de traiter avec autant de suffisance que vous le faites un génie si éclairé et si catholique.

(5) A côté de quelques ecclésiastiques qui disputent beaucoup et s'échauffent, nous en connaissons non pas une poignée, comme vous le dites avec tant d'aménité pour vos confrères, mais un infiniment plus grand nombre, paisiblement renfermés dans les devoirs de leur saint ministère, qui, nous l'affirmons, sont loin de partager vos exagérations.

(6) De quelle école voulez-vous parler? du gallicanisme? Mais nous venons de déclarer que nous ne sommes ni ultramontains ni gallicans, ou, *si vous l'aimez mieux,* nous sommes ultramontains contre certains gallicans, et gallicans contre certains ultramontains. C'est-à-dire que nous déplorons les exagérations dans lesquelles on est tombé de part et d'autre, et en particulier, Monsieur, les vôtres, que nous croyons plus nuisibles qu'avantageuses à la cause que vous prétendez défendre. Nous connaissons bien des gens qui seront ici de notre avis.

(7) Avons-nous besoin d'ajouter que, pour notre compte, nous ne faisons aucun effort dans le sens qu'on nous suppose? On voit assez ce que nous blâmons; et tout ce que nous voudrions, si cela était en notre pouvoir, ce serait de voir finir des discussions fâcheuses et sans résultat.

l'Église avait assez d'ennemis pour que tous ses enfants dévoués dussent faire abnégation de leurs anciens préjugés et combattre d'un commun accord en faveur de leur mère (1).

« Permettez-moi, Monsieur l'abbé, de vous faire remarquer une chose assez importante. Vos préoccupations lithurgiques, lammenaisiennes ou gallicanes vous ont empêché de lire attentivement le roman de M. Jules Sandeau (2), intitulé : *Catherine*. J'ai peine à concevoir ce que vous en dites. Si quelques Bibliothèques paroissiales (3), trompées par vous (4), ouvrent leurs rayons à cette production impie, la *Bibliographie* sera grandement coupable (5). J'ai vu des hommes de soixante ans reculer devant les peintures voluptueuses et surtout devant les doctrines que l'on prête à l'oncle de Catherine, qui ne peut

(1) C'est là aussi notre vœu le plus ardent. Mais pourquoi exiger des autres l'abnégation de ce que vous appelez leurs préjugés, quand vous ne voulez faire aucune abnégation des vôtres? Ah! cessons des controverses inopportunes; imitons la sagesse et la réserve du siége apostolique que nous vénérons tous également. Ne portez pas vous-même l'attaque là où les vrais dangers n'existent pas. Unissons-nous contre nos ennemis communs pour défendre la sainte Église catholique notre mère. C'est sur ce terrain que nous vous appelons, et nous osons vous défier d'y apporter plus de zèle et de dévouement que nous.

(2) Avec quelle étrangeté on juge et on parle quand on est prévenu, tout en accusant les autres de l'être! Sachez, Monsieur, que ce n'est pas nous qui avons lu le roman de M. Jules Sandeau, mais une femme du monde, pleine de tact et d'expérience, et surtout d'une vertu éprouvée, qui ne comprend rien aux questions liturgiques, lamennaisiennes ou gallicanes, et ne s'en est jamais souciée. C'est cette même personne qui se dévoue à examiner les romans dont nous parlons, et sur les notes qu'elle nous fournit nous rédigeons les articles. Qu'on juge maintenant de quel côté sont les préoccupations.

(3) Dieu nous garde de conseiller des romans proprement dits aux Bibliothèques paroissiales. Si nous faisons une distinction des moins mauvais, c'est uniquement pour cette classe réservée de personnes auxquelles on est quelquefois obligé d'en tolérer la lecture *ad duritiam cordis*. De grâce, Monsieur, daignez nous lire plus attentivement et nous mieux comprendre.

(4) Nous pouvons nous tromper, mais nous ne voulons pas tromper, ce qui est bien différent. Si nous commettons des erreurs, nous désirons les rectifier quand on nous en avertit raisonnablement et poliment.

(5) Évidemment, d'après ce qui précède, notre crime est, en tout cas, bien diminué.

tenir le langage immoral et impie placé à la fin du roman qu'en foulant aux pieds tous les principes catholiques (1). J'espère, Monsieur l'abbé, qu'un nouvel article sur ce livre me prouvera que je vous ai mal jugé (2). Car, voyez-vous, il m'a semblé que je devais attribuer votre indulgence à la crainte que vous éprouvez de ne pas être assez légitimiste (3) en blâmant *la Mode* (4).

« Agréez, etc.

« L'ABBÉ DU M**.... (5).

« *Paris*, 15 *mai* 1846. »

Que nos lecteurs veuillent bien nous pardonner cette longue discussion. Nous l'avons cru nécessaire pour exposer nettement nos vues et nos principes. Il fallait que le public raisonnable et sage pût juger si nous sommes fondés à condamner les exagérations ; il dira maintenant de quel côté est la passion, de quel côté le calme, la raison, la loyauté, l'impartialité. Après ce premier jugement il en est un autre

(1) Nous venons de lire avec une attention scrupuleuse les passages les plus saillants et nous y trouvons, en effet, des expressions passionnées ; mais nous l'avons dit (V. notre présent tome, page 436, lignes 6 et 7). L'oncle de Catherine, curé de Saint-Silvain, tient un langage peu digne de son caractère ; nous l'avons dit encore dans les lignes suivantes ; seulement nous aurions pu, il est vrai, insister encore sur une maxime fausse, relative au célibat. Le but de l'auteur est de montrer les inconvénients des mariages entre personnes de conditions trop inégales, et ce but n'a rien d'immoral. Nous avons interdit ce roman à la jeunesse, et ceux qui le liront d'après notre article seront prévenus de ce qu'il a de répréhensible ; nous ne répondons pas des autres. Enfin, avant de nous rétracter, nous voudrions avoir l'avis de personnes expérimentées et surtout plus calmes que notre correspondant.

(2) Assurément, Monsieur, vous nous jugez bien mal ; peut-être commencez-vous à le voir.

(3) Eh ! qu'ont à faire ici les opinions légitimistes? De quel droit voudrait-on les proscrire? les avons-nous d'ailleurs affichées dans nos articles?

(4) Nous ne la lisons jamais. Voyez, Monsieur, comme vous jugez !

(5) Quand on a le courage d'écrire une lettre du style de celle qui précède, on devrait avoir, au moins, le courage de se faire connaître et de signer son nom en toutes lettres. Nous n'hésitons pas, nous, à signer notre réponse.

que nous invoquons, que nous attendons avec confiance, le jugement de Dieu.

Le directeur de la BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,

L'ABBÉ B. DES BILLIERS.

---

405. **AIMABLE JÉSUS** (L'), *traduit de l'espagnol du R. P.* Jean-Eusèbe DE NIESEMBERG, de la Compagnie de Jésus, par le P. J. BRIGNON, de la même Compagnie. — 1 vol. in-32 de 256 pages (1846), chez Poussielgue-Rusand, à Paris, et chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon; — prix : 75 cent.

L'aimable Jésus est un de ces livres bien connus, mais devenus rares, et dont la réimpression est une bonne œuvre. L'auteur s'y efforce de faire aimer Jésus, il en offre des modèles, il en développe les motifs, il en indique les moyens. Sa lecture ranime la charité et la piété dans les cœurs.

406. **BIBLIOTHÈQUE DES ENFANTS PIEUX**, *approuvée par Mgr. l'évêque de Nevers.* — Collection de cinquante volumes in-32 de 64 pages et une gravure (1846), cartonnés, couverture dorée, chez Mame, à Tours, et chez Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 25 cent.

Nos lecteurs savent déjà combien M. Hubert Lebon aime à répandre dans ses livres la piété tendre et affectueuse qui édifie et qui console. — Ces cinquante volumes, renfermant chacun la vie d'un saint ou d'une sainte, sont tous écrits par lui avec l'onction remarquée dans ses autres ouvrages. — Il raconte aux enfants avec une grande simplicité et sans aucune prétention, de manière à rester toujours à leur portée, ce qu'ont fait et ce qu'ont dit de plus remarquable les pieux personnages dont il veut les entretenir, et il termine chaque volume par une courte mais fervente prière au saint ou à la sainte qui a fait l'objet de son récit. — Ces petits volumes, élégamment cartonnés, imprimés avec soin, et ornés d'un portrait, nous semblent éminemment propres à être distribués comme récompenses dans les catéchismes, dans les pensions, dans les écoles, et même parmi les très-jeunes enfants dès qu'ils savent bien lire. — Ils les conserveront avec plus de soin qu'une simple image, et s'en formeront peu à peu

une petite bibliothèque, qui sera vraiment celle d'un enfant pieux. — Cette collection est ainsi composée :

VIES DE SAINTS (outre celle de notre Seigneur Jésus-Christ) : saint Ambroise, saint Antoine, saint Athanase, saint Augustin, saint Basile, saint Bernard, saint Charles Borromée, saint Cyprien, saint François de Sales, saint François Xavier, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean-Baptiste, saint Jean-Chrysostôme, saint Jérôme, saint Justin, saint Léon le Grand, saint Louis (roi de France), saint Louis de Gonzague, saint Philippe de Néri, saint Pierre, saint Stanislas de Kostka, saint Thomas d'Aquin, saint Vincent de Paul, saint Vincent Ferrier.

VIES DE SAINTES (outre celle de la sainte Vierge) : sainte Adélaïde, sainte Agathe, sainte Angèle, sainte Anne, sainte Blandine, sainte Catherine, sainte Cécile, sainte Claire, sainte Colette, sainte Élisabeth, sainte Eulalie, sainte Françoise, sainte Geneviève, sainte Isabelle, sainte Jeanne de Chantal, sainte Marie-Madeleine de Pazzi, sainte Marie-Madeleine pénitente, sainte Monique, sainte Paule, sainte Perpétue, sainte Philomène, sainte Rose, sainte Thérèse, sainte Victoire.

BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE DE LA JEUNESSE (*approuvée par S. A. Em. le cardinal prince de Croï, archevêque de Rouen*). — Série de volumes in-12, ornés chacun de trois gravures, chez Lehuby; — prix de chaque volume : 1 fr. 25 c.

407. **BEAUTÉS DE L'HISTOIRE ROMAINE,** *avec une esquisse des mœurs et un aperçu sur les arts et les sciences à différentes époques.* — 1 vol.

Réunir en un seul volume les plus beaux traits de l'histoire romaine pour inspirer à la jeunesse le désir d'une étude plus approfondie, c'est une pensée bonne, qu'on a plusieurs fois mise à exécution sur différentes matières. Nous n'avons pas d'observation à faire sur ce travail, si ce n'est qu'écrivant spécialement pour l'enfance on eût mieux fait de supprimer notamment l'attentat de Sextus Tarquin.

408. **MOSAIQUE LITTÉRAIRE,** *morceaux choisis en vers et en prose extraits de nos meilleurs écrivains modernes, avec une appréciation de leur mérite littéraire,* par M. MAIGROT. — 1 vol.

Ce volume a la plus grande affinité avec celui du même auteur que nous avons fait connaître dans notre dernier numéro (p. 497) sous le

il cherche à montrer que pendant dix-huit siècles l'Église a tenu sous le boisseau la lumière de la rédemption, inondé le monde d'un déluge de superstitions horribles, suscité des guerres sanglantes, et rendu le monde de plus en plus barbare, bien loin de le civiliser. — On a pu sourire à la lecture de son premier livre : celui-ci excite le dégoût et ne mérite que le mépris.

413. DÉFENSE *des Institutions liturgiques* (NOUVELLE), par le R. P. dom Prosper GUÉRANGER, abbé de Solesmes (*première Lettre à Mgr. l'évêque d'Orléans*). — In-8 de VIII-96 pages (1846), chez Sagnier et Bray; — prix : 1 fr. 75 c.

Adoptant, pour faire connaître cet ouvrage, la marche que nous suivons aussi à l'égard de l'*Examen* publié par Mgr. l'archevêque de Toulouse (V. p. 553 du présent numéro), nous nous bornerons à une rapide indication des principaux points traités par le P. abbé de Solesmes. — Le titre de cette brochure suppose qu'elle sera suivie de plusieurs autres. La préface avertit qu'après l'exposé de la controverse et de ses nouveaux incidents, l'auteur entrera dans la question doctrinale de la liturgie, et se mettra en devoir de suivre Mgr. l'évêque d'Orléans sur le terrain *où il l'appelle;* tel est l'objet de cette première lettre; celui des suivantes est ensuite brièvement indiqué; on conçoit que nous n'ayons pas à nous en occuper aujourd'hui. — Le P. Guéranger commence par dire quelques mots des motifs qui l'ont porté à publier son travail sur la liturgie, de la controverse qu'il a soulevée, et de l'obligation où il a cru se trouver de répondre à l'*Examen* qu'en a fait Mgr. l'évêque d'Orléans. — Arrivant ensuite à cet *Examen*, il s'attache à prouver 1° qu'il donne des *Institutions liturgiques* et de leur auteur une idée fausse et inexacte ; et 2° que ce livre n'a point été pour l'Église une occasion de troubles; un troisième paragraphe expose les inconvénients que l'auteur trouve dans la méthode suivie par Mgr. l'évêque d'Orléans; le quatrième repousse les attaques dont la définition de la liturgie a été l'objet, et le cinquième le reproche de nouveauté adressé aux notions de D. Guéranger sur la liturgie. — La première chose qui frappe à la lecture de cette *Nouvelle Défense*, c'est que l'auteur ne reconnaît sur aucun point la justesse des critiques dont son œuvre a été l'objet; la deuxième, c'est qu'il a suivi, à l'égard de Mgr. l'évêque d'Orléans, le même mode de discussion qu'envers Mgr. l'arché-

vêque de Toulouse. — Nous n'avons point dissimulé nous-mêmes que l'ironie règne trop constamment dans les pages de Mgr. Fayet (p. 262 du présent volume) : on peut aussi contester plusieurs de ses assertions ; mais nous eussions désiré que l'auteur s'abstînt d'y signaler des scurrilités (p. 16), des invectives (p. 38), de la passion (p. 28, 42 et 52), de la violence, de l'injustice (p. 31, 39, 52), de la partialité (p. 38, 50), d'y voir un parti pris (p. 43), et de déclarer qu'il est poursuivi avec peu de raison (p. 31), tout en *reconnaissant cependant* qu'il l'a été « *sur le ton* que les saints doc- « teurs ont presque constamment gardé dans la lutte contre les en- « nemis de la foi et de la vérité (p. 38). » — Nous regrettons de nous croire obligés encore de faire des réserves au moins sur la forme de cette Lettre ; nous regrettons surtout qu'ainsi soutenue et poursuivie, la discussion soit loin d'arriver à sa fin. Quoi qu'il en soit, les personnes qui veulent en suivre les diverses phases, placeront cette *Nouvelle Défense* auprès du livre qui y a donné lieu, en faisant des vœux avec nous pour que la suite ne réponde pas à ce commencement, au moins sous le point de vue que nous avons signalé.

414. **EXAMEN** *de la Défense de dom Guéranger, et courte réfutation de sa Lettre à Monseigneur l'archevêque de Reims*, par Mgr. l'ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE. — In-8 de VIII-131 pages (1846), chez Douladoure, à Toulouse, et chez Adr. Le Clere et Cie., à Paris ; — prix : 1 fr. 70 c.

Si on se rappelle ce que nous avons dit de la *Défense des Institutions liturgiques* du R. P. dom Guéranger (N° 229 du présent volume), et de la position complétement indépendante que nous avons désiré conserver dans les discussions soulevées à l'occasion de son livre, on comprendra facilement et les motifs qui ont porté le vénérable archevêque de Toulouse à répondre à cette *Défense*, et ceux qui nous obligent à nous borner à une simple analyse de son *Examen*, laissant à chacun la liberté d'adopter et de suivre telle opinion qui lui paraîtra plus sage et plus fondée : *in dubiis libertas*. — Suivant pas à pas l'œuvre à laquelle il adresse sa réponse, le prélat examine d'abord quatre reproches qui lui sont faits par le P. abbé de Solesmes avec une apparence de raison, et dont il prouve avec facilité, néanmoins, le peu de fondement. — Il discute ensuite les réponses faites à ses plaintes, et s'attache à montrer qu'elles sont loin d'être satis-

faisantes ; que tout en paraissant repousser l'accusation d'avoir voulu flétrir l'Église de France, l'auteur de la *Défense* continue contre elle ses imputations, et les confirme au lieu de les désavouer. — Après avoir brièvement analysé les réponses de NN. SS. les évêques à à l'envoi de sa brochure, Mgr. l'archevêque de Toulouse présente quelques observations sur la Lettre de dom Guéranger à Mgr. l'archevêque de Reims, et discute la question de savoir s'il serait utile que le saint Siége enlevât aux Églises de France les liturgies particulières dont elles sont depuis longtemps en possession. — On sera frappé du calme avec lequel le savant et judicieux prélat répond aux attaques *peu mesurées dont il a été l'objet* dans la défense à laquelle s'adresse son examen : il n'en parle qu'une seule fois (p. 2), et pour dire qu'à côté de ces attaques sont des éloges exagérés. — Ainsi dirigée, sans passion et sans aigreur, une discussion peut être suivie d'un heureux résultat. L'*Examen* de Mgr. l'archevêque de Toulouse doit trouver naturellement sa place à côté de la *Défense* de dom Guéranger : il devient un document indispensable à tous ceux qui voudront examiner sans prévention les questions traitées dans les *Institutions liturgiques.*

415. **FLORE FRANÇAISE** *destinée aux herborisations*, par A. Mutel. — 4 vol. in-18 de x-524, 439, 410 et 380 pages, plus une Table et un Supplément de 189 pages (1838-1844), chez Levrault ; — prix de l'ouvrage et de l'atlas : 24 fr.

Déjà dans divers numéros de la *Bibliographie* nous avons parlé de *Flores* partielles : celle que nous annonçons aujourd'hui contient l'analyse et la description de toutes les plantes qui croissent spontanément en France ; l'auteur la destine aux gens du monde, à ceux qui ne savent ni le latin ni le grec : aussi a-t-il eu soin de remplacer par les expressions vulgaires ou par des périphrases tous les termes techniques. Cette Flore contient quatre mille neuf cents espèces. M. Mutel a soin d'indiquer la synonymie, les propriétés générales, les localités. Il a pu vérifier par lui-même une grande partie des espèces qu'il décrit : il n'a peut-être pas donné aux cryptogames, sauf aux fougères, toute l'étendue que méritent ces plantes si intéressantes et si difficiles à analyser. A la suite du quatrième volume se trouve une clef d'analyse pour la détermination des plantes d'après la méthode naturelle, et une autre d'après le système de Linné, ce qui rend la *Flore fran-*

çaise d'une très-grande utilité pratique, et nous la fait recommander aux familles et aux maisons d'éducation.

Cette Flore est accompagnée d'un atlas contenant cinq cent cinquante espèces dessinées au trait. La plupart sont extraites des centuries coloriées de l'Iconographie de M. Reichenbach ; ces dessins sont généralement très-nets et donnent une idée excellente de la plante ; c'est une ressource bien précieuse pour les herborisations. Ainsi tout dans cet ouvrage contribue à le rendre éminemment propre à être mis entre les mains de ceux qui se destinent à l'étude de la botanique.

416. **FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES** (LES) ***et le fondateur de leur Institut. — De l'éducation des enfants dans les campagnes,*** par le vicomte Félix DE CONNY.— In-18 de 106 pages (1846), au bureau de Correspondance générale ; — prix : 75 cent.

Cette brochure reproduit deux articles publiés dans un journal sur les sujets énoncés. Le premier fait connaître l'origine de l'institution des frères de la doctrine chrétienne, il relève le mérite et l'importance de ce pieux institut. Nous y avons trouvé avec intérêt une nomenclature complète de toutes les villes qui possèdent des écoles dirigées par les enfants du P. de la Salle, en France et à l'étranger, le nombre de frères employés dans chaque école, et approximativement le nombre d'élèves. Cette brochure se recommande par son sujet même et par le but de l'auteur qui en destine le produit à une association de charité.

417. **HISTOIRE DE LA CONFESSION** ***sous ses rapports religieux, moraux et politiques chez les peuples anciens et modernes,*** par le comte C.-P. DE LASTEYRIE. — 1 vol. in-8 de 380 pages (1846).

Depuis que nous sommes dans la triste nécessité de lire de mauvais livres, nous n'en avons trouvé aucun qui méritât plus que celui-ci d'être dénoncé au monde catholique, et qui ait pénétré notre âme de plus de surprise et de douleur. Toute analyse est ici impossible : tout détail serait un scandale. L'auteur ne se borne pas à attaquer la plupart de nos dogmes et presque tout l'enseignement de l'Église, à soutenir que la confession est une institution sacerdotale, et à fournir aux ennemis de notre foi des armes dont ils ne manqueront pas de faire usage. Voulant prouver que la confession est dangereuse, immo-

TABLES.

I.

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie catholique*, A L'OEUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la Table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs à la fois. Par la classification que nous employons nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette Table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent AUX ENFANTS

N° 2. Indique les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.

N° 3. — — aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un *livre* convient particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.

N° 4. — — aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES DE FAMILLE, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.

N° 5. — — aux PERSONNES INSTRUITES qui aiment les lectures graves et solides.

N° 6. Ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.

* — — D'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.

†. — — qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.

A. Livres qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.

Y. Livres absolument MAUVAIS.

M. Ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.

R. *Placée toujours après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec RÉSERVE.

Y. *Placé après un chiffre*, indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe indiquée*, et qui ne peut être *lu que par quelques-uns* pour des *raisons exceptionnelles*.

NOTA. *Un petit trait* [—] placé entre deux chiffres, indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes de 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

B.

C.

D.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

S.

T.

V.

W.

Z.

III.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

A.

B.

D.

E.

F.

L.

M.

N.

O.

P.

ERRATA.

Pages 195, ligne 14, 9 *octobre*, lisez 30 *septembre*.

Ibid., ligne 21, *Lami*, lisez *Lanci*, et voyez notre présent volume, page 141.

Pages 236, ligne 29, *prix 6 fr.*, lisez *ne se vend pas*.

285, ligne 36, *prix 3 fr. 50 c.*, lisez *2 fr.*

458, ligne 37, *Eucharistie, considérez*, lisez *Eucharistie considérée*.

460, lignes 15 et 16, *a fixé par sa parole*, ôtez *par sa parole*.

Ibid., lignes 23 et 24, *il ne peut.... il peut*, lisez *ils ne peuvent ... ils peuvent*.

Pages 476, ligne 30, *Hanel*, lisez *Hænel*.

477, ligne 25, *Labaune*, lisez *Labaume*.

478, lignes 4 et 15, dom *Constant*, lisez dom *Coustant*.

497, ligne 6, *J.-P. Maigret*, lisez *J.-B. Maigrot*.

Pages 532, ligne 3, dom *Constant*, lisez dom *Coustant*.

533, lignes 28 et 29, *une anti-préface.... un anti-appendice*, lisez *une autre préface.... un autre appendice*.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
Rue Garancière, n. 5.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
Rue Garancière, n. 5.